

LETTRES

SUR

LES ANGLOIS

ET LES

FRANÇOIS.

ET

*SUR LES VOIAGES.*



---

M. DCC. XXV.

81-713



L E T T R E  
D'UN AMI DE L'AUTEUR  
AU LIBRAIRE,  
CONTENANT  
L'HISTOIRE DE CES LETTRES.

**E**N vous envoyant ces  
Lettres pour les ren-  
dre publiques, il me  
paroît nécessaire, Monsieur,  
d'y ajouter quelques éclair-  
cissemens qui regardent la  
Personne de l'Auteur, & la

† 3 Des-

## L E T T R E

Destinée que cet Ouvrage a eu dès sa naissance; Je vous prie de les placer à la tête du Livre.

L'Auteur de ces Lettres est un Gentilhomme Suisse, que l'on ne nomme pas ici, par la raison que cet Ouvrage n'est pas celui par lequel il lui convient d'être connu. Il les écrivit il y a près de 30. ans, ce qui seroit peu nécessaire de remarquer, n'étoit que quelques Usages qui s'y trouvent rapportez, pourroient bien avoir changé depuis ce tems - là. Dans la suite l'Auteur se trouva peu  
à

## A U L I B R A I R E.

à peu si fort pénétré de la Vanité des choses du Monde, qu'il prit le parti de le quitter, & de vivre dans la Retraite. Les Sentimens qu'il prit en même tems sur le Culte extérieur, à l'occasion des Abus qui y regnent, l'ayant porté à le quitter aussi, le Magistrat le bannit du Pais, & il se retira dans les Pais étrangers, où il a continué, & continuë encore, la Vie retirée qu'il a embrassée. Cette Route le conduisit bientôt dans les Sentiers étroits, qui demeurent inconnus à ceux qui n'y marchent pas,

## L E T T R E

& dans toutes sortes de Renoncemens à ses Panchans les plus chers. Cet Ouvrage, aimé aparemment de son Auteur, comme les Ouvrages le sont d'ordinaire, a été de ce nombre. Par un mouvement de Conscience, il ramassa toutes les Copies qu'il en put trouver, & les brûla avec l'Original qu'il avoit entre ses mains. Cependant, & nonobstant tous les Soins qu'il prit, quelques unes des Copies ont échapé à ses Recherches, & ont été conservées à son insçu. Il est même arrivé qu'une de ces Lettres

## AU LIBRAIRE.

tres a été imprimée depuis peu en Hollande, avec avis que d'autres le feroient bientôt. Cette Circonstance, jointe à celle de plusieurs Lettres contrefaites , qui couroient sous le Nom de l'Auteur , a donné lieu à quelques-uns de ses Amis de ramasser de ce Débris , ce qui pouvoit s'en trouver encore , & d'ajuster le tout ensemble dans la meilleure forme qu'il leur seroit possible. Leurs Soins ont si bien réussi , que peu à peu elles se sont retrouvées , quoi-que pour la plupart, pleines de fautes de tou-

## L E T T R E

tes espèces ; Réjouis de leur Acquisition, ils ont crû qu'elles leur appartenoient en propre, comme un Bien abandonné de son Maître, & sans defavoüer le Sacrifice que l'Auteur en a fait, qu'ils envisagent comme l'Effet d'une Conscience très délicate, & qui au fond ne diminuë en rien le Prix de l'Ouvrage ; ils les ont jugés dignes d'être renduës publiques, & ont résolu de les faire imprimer. Ils ont communiqué leur Dessen à l'Auteur, & deux Années de Sollicitations qu'ils lui ont faites en vain,  
pour

## A U L I B R A I R E.

pour le porter à les revoir ,  
leur ont assez prouvé qu'il se  
conduit par de tout autres  
Principes , que ceux que les  
hommes ont d'ordinaire. En-  
fin , il s'est trouvé dans la  
Liberté de les revoir , & de  
les retoucher. Les Lettres  
sur les Anglois aiant moins  
souffert que les autres entre  
les mains des Copistes , se  
sont conservées à peu près  
telles qu'elles furent compo-  
sées d'abord. Celles sur les  
François , se sont trouvées  
en si mauvais état & si mu-  
tilées , qu'elles étoient pres-  
que méconnoissables ; elles  
avoient

## L E T T R E

avoient même besoin d'être remplacées en une infinité d'endroits , qui se trouvoient perdus. L'Auteur, quoi-que dans une situation d'esprit fort différente de celle où il étoit lors- qu'il les écrivit, a crû , de même que ses Amis , qu'il falloit laisser l'Ouvrage dans le fond tel qu'il avoit été composé , & n'y faire que les Corrections les plus nécessaires , pour en rendre , comme il disoit , la lecture moins inutile. Mais la Matière une fois entamée , l'a mené plus loin qu'il ne croioit aller , & lui a donné lieu de  
for-

## AU LIBRAIRE.

former un nouveau Dessen, où il entre peut-être plus de Sérieux qu'il n'en paroît d'abord. Le Stile plus négligé, & les Pensées d'un plus grand poids, marquent assez la Difference des deux Périodes de cet Ouvrage, & prouveront, sans doute, aux Connoisseurs, qu'il n'a rien perdu d'avoir été brûlé. Tel qu'il est nous le présentons au Public, sans craindre de nous attirer le blâme d'avoir augmenté le nombre prodigieux des Livres inutiles. Au reste, on est persuadé que le Lecteur trouvera, que si la  
Pro-

## LET. AU LIBRAIRE.

Providence est intervenuë  
pour faire brûler ces Lettres,  
elle n'a pas eu moins de  
part à leur conservation ; &  
l'on espere que le Public sau-  
ra quelque gré aux Person-  
nes qui les lui présentent, par  
l'Edition qu'ils en procurent.  
Je suis, Monsieur, &c.



E R-

# ERRATA.

<i>Page.</i>	<i>Ligne.</i>	<i>Faute.</i>	<i>Correction.</i>
20	24	y y a	y a
38	24	que	que
131	22	Neant & sans	Neant, sans
182	4	les	ces
188	21	recherchées ; qui	recherchées, qu'ils
191	16	l'armée	les armées
193	1	même même	même
196	17	y	n'y
230	11	cet	cette
259	13	des	les
276	16	les	leurs
298	5	Epypte	Egypte
320	24	de ressourcés	de tant de ressourcés
353	16	veuilliez	vouliez
356	11	Naif d'une	Naif fait d'une
359	23	&	mais
369	12	ceux-ci	ceux-là
383	18	Cœsus	Cæsus
389	6	& dans lui	& en lui
472	9	peu connuë de soi. même aussi bien que	peu connuë, de soi. même aussi peu que



LET-

## L E T T R E S

S U R L E S

A N G L O I S.

*L E T T R E P R E M I E R E.*

**P**endant que je suis en Angleterre, je veux, Monsieur, vous dire quelque chose des Mœurs & du Caractere des Anglois, autant par amusement, que par un dessein sérieux de faire un portrait de cette Nation, qui vous la fasse bien connoître. Je vous informerai de tout ce que je verrai, mais je n'irai pas bien loin pour voir; vous sçauvez les choses exactement, mais ce sera comme je les concevrai; c'est-à-dire, qu'avec toute mon exactitude, nous pourrons quelque fois être trompez tous deux. En un mot, en tout ce que je vous

A

écri-

écrirai, j'aurai la Vérité pour but, mais je ne vous répons pas de la rencontrer toujours, & il y auroit, à mon avis, de la témérité à en répondre.

Les endroits par où les Anglois sont principalement connus dans le Monde, sont ceux mêmes qui se font remarquer quand on arrive chez eux; de la Prosperité, de la Magnificence chez les Grands, & de l'Abondance chez les Petits. On y aperçoit aussi les fruits ordinaires de la Prosperité; la Corruption, & une espèce de Fierté, que les gens qui en sont incommodés appellent volontiers Insolence. La Corruption y est montée à un tel point, que même on ne s'en cache plus. J'en ai quelquefois entendu attribuer la cause au Roi Charles II., qu'on dit avoir donné des exemples continuels d'excès & de débauches; mais il me paroît, que les Anglois n'ont pas besoin d'être incitez par des exemples

ples extraordinaires, pour être tels que nous les voions : Generalement parlant , ils ont peu d'Education , beaucoup d'Argent à dépenser , & toutes les occasions possibles de s'adonner au Vice ; ainsi les gens vicieux doivent nécessairement se trouver parmi eux en grand nombre. Ajoutez à cela , que l'Angleterre est un País de Liberté & d'Impunité : Chacun y est ce qu'il a envie d'être , & de là viennent, sans doute, tant de Caractères extraordinaires, tant de Héros en mal comme en bien , qu'on voit parmi les Anglois. C'est aussi ce qui leur donne une certaine Liberté de Pensées & de Sentimens , qui ne contribuë pas peu au Bon-sens qui se trouve chez eux , & qui s'y trouve assez generalement , pour mettre quelque difference entre cette Nation & la plûpart des autres.

Leur Fierté, ou, si j'ose me servir du terme établi, leur Insolence, n'est ni si grande, ni si general'

qu'on la fait : Quelques personnes en trouveront peut-être à ce Peuple, en ce qu'il n'a pas beaucoup d'égard pour les Grands, & qu'il n'est pas toujours prêt à leur ceder aussi facilement qu'on fait par-tout ailleurs. On en remarque aussi dans l'extrême sensibilité qu'il temoigne sur tout ce qui touche sa Liberté, & dans la maniere violente & emportée, dont il prend quelques-uns de ses Plaisirs. A l'égard des Etrangers, je ne lui trouve rien de fort insolent, au moins dans l'ordinaire de la vie, & je ne voi pas sur quoi est fondée la grande difference qu'on met à cet égard entre ce Peuple & quelques autres. Generalement, il s'en faut beaucoup que les Anglois aient pour nous des manieres aussi dures & choquantes, que la plûpart des gens se l'imaginent : ils ne se soucient pas fort de nous, quand ils ne nous connoissent pas, & lors qu'ils nous connoissent, ils nous font  
sen-

sentir quelquefois qu'ils s'estiment plus que nous : voilà tout : ils ont une forte Prévention pour l'excellence de leur Nation , & cette Prévention influë dans leurs Discours & dans leurs Manieres ; c'est ce qui donne lieu aux Etrangers de se plaindre d'eux. Il y a de l'aparence qu'une même Prévention fait la folie de la plus-part des Peuples ; mais comme ils ont besoin les uns des autres , ils la cachent pour entretenir la Societé. Les Anglois ne sont pas retenus par cette considération : assez riches pour se pouvoir passer des autres , & separez d'eux par la Mer , ils se contraignent moins là dessus ; nous devons nous en scandaliser d'autant moins, qu'il leur est ordinaire de ne se contraindre en rien.

Outre les grandes richesses & le mépris des Etrangers , il me semble qu'il entre dans l'idée ordinaire qu'on a de l'Angleterre , que les Hommes y sont braves & les Femmes belles ; je  
vous

vous dirai ce qui m'en paroît. La Bravoure des Anglois est établie par tout, & sans doute avec raison : ils en donnent une preuve convaincante, qui est de ne guère craindre la Mort. Cependant peu d'entre eux courent chercher la Guerre dans les Païs étrangers, par la même raison aparemment que peu vont à la Cour : c'est parce qu'ils ont du Bien & du Bon-sens. Non seulement ils ne vont pas à la Guerre, mais ils ne font même pas grand cas des gens qui y vont : le titre de *Capitaine* est un fort petit titre chez eux : ils appellent ainsi tout fainéant qui leur est inconnu, & qui porte l'épée, comme en France on appelle *Abbé* tout fainéant qui porte le Manteau & le petit Colet. Leur Bravoure ne dégenère pas non plus en Duels : on n'entend guère parler ici de cette sorte de Combats ; cependant ils s'en tirent bien lors qu'ils s'y trouvent engagés. Il me semble que le vrai Courage, au défaut duquel

quel ces autres espèces se sont introduites parmi les hommes , se trouve ici : je veux dire de faire hardiment une bonne Action , d'oser suivre la Raison contre la Coutume. Ils ont même de ces Braves en assez grand nombre , comme vous le verrez par plusieurs choses que j'aurai lieu de vous dire sur leur sujet.

Comme les Grands tiennent peu à la Cour , les Petits tiennent peu aux Grands ; il semble que personne n'ait pour eux cette Crainte , ni cette Admiration si ordinaires chez les autres Peuples. On voit ici , au contraire , un esprit de Liberté que le Gouvernement favorise. Si tout ce que j'entens dire de ce Gouvernement est vrai , c'est en Angleterre que chacun est maître de ses Biens ; c'est où l'on peut passer la vie sans souffrir de la part des Grands , & , si l'on veut , sans les connoître. Ils sont considérés à proportion du Bien qu'ils font : s'ils en font beaucoup , comme plusieurs

d'eux se distinguent par là, ils deviennent véritablement grands Seigneurs, par la Cour nombreuse qu'ils ont, & par la Complaisance & les Egards qu'on a pour eux : ce font des Rois à leur Campagne. S'ils en font peu, ils se trouvent bientôt seuls ; on les laisse jouir tristement de leurs Prérrogatives, & il leur arrive à peu près ce que disoit un d'entre eux : „ On „ ne peut pas, dit-il, nous arrêter „ pour dettes, mais aussi ne trouvons „ nous point de crédit ; pour tout „ serment, nous ne sommes obligés de „ jurer que sur notre Honneur, mais „ peu de gens nous en croient ; il y „ a une Loi, qui défend de mal parler de nous, mais il nous arrive, „ comme à d'autres, d'être batus dans „ les rues. Il pouvoit ajouter, que leur naissance leur donne entrée au Parlement, mais que ce n'est pas tout-à-fait leur Chambre qui gouverne : Vous sçavez que c'est principalement la Chambre basse qui détermine les  
afai-

affaires de consequence. Que je vous dise un mot de cette Chambre.

C'est en partie par ses Soins que l'Angleterre est demeurée libre sous ses Rois ; cela suffit, sans doute, pour en faire cas, & sur ce pied là on ne sçauroit presque avoir une idée trop grande de cette Chambre ; mais du reste on pourroit aisément se tromper sur son sujet. Il semble que dans ce País de Bon-sens, quatre ou cinq cens hommes choisis entre tous les autres, doivent faire une assemblée de gens extraordinaires ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela ; du moins à en juger par le détail de leurs Deliberations, & par les grands débats qu'ils ont quelque fois sur d'assez petites choses. Je croirois presque que toute Assemblée trop nombreuse devient foule, & qu'il n'y faut pas chercher une habileté soutenüe. Aussi voit-on arriver ici ce qui arrive d'ordinaire dans la foule : Quelques-uns des plus sensés, ou des plus hardis, s'é-

s'érigent en Chefs & mènent les autres. Souvent aussi il s'en trouve parmi ces autres, qui, las d'être menés, veulent marcher seuls & s'avanturent jusques à haranguer, & c'est alors qu'on entend des choses merveilleuses : En 1693. un de ces hommes choisis conclut sa Harangue, en disant qu'il esperoit de voir, avant la fin de l'année, le Roi de France se présenter à la Barre, & demander à genoux la paix au Parlement.

Au reste, la Noblesse dont cette Chambre est composée, semble être ce qu'il y a au monde de plus heureux : J'entens cette espèce de Noblesse qu'ils appellent *Gentry*, à qui le titre de Noble ne convient pas entierement, selon l'idée ordinaire qu'on en a, comme aussi, leur genre de vie ne répond pas tout-à-fait à celui de la Noblesse des autres Païs. Ce sont des gens riches, que leur naissance n'oblige à aucun scrupule incommode, & qui peuvent  
ga-

*SUR LES ANGLAIS.* II

gagner du Bien par le Négoce, lors qu'ils en manquent : Roturiers par là. Mais, d'un autre côté, la Débauche & la Chasse font leurs occupations les plus ordinaires ; en cela autant Gentilshommes qu'on l'est ailleurs. Pour ce qui est des autres Exercices, le Manège, la Danse, les Armes, ils les négligent assez ; ils négligent de même certaines Manières honnêtes & polies, qui, en d'autres Païs, sont particulières à la Noblesse. Ce que je vous dis là, regarde principalement les jeunes gens qui n'ont pas voyagé, & ce n'est pas une chose si généralement vraie, qu'elle ne souffre de grandes exceptions, comme il en est de tous les Caractères généraux qu'on donne aux Nations. Passons au Clergé.

On est surpris d'abord de voir l'air de santé & de prospérité de la plus-part de ceux qui le composent, & on considère agréablement tous ces

ces Chapelains gras & vermeils. Ces Messieurs sont acusés d'être un peu paresseux, & ce grand embonpoint fait soupçonner qu'il en est quelque chose. D'ailleurs on en trouve dans les Caffés, la pipe à la main, & souvent aussi dans les Cabarets. D'abord un Etranger en conçoit un peu mauvaise opinion, mais comme c'est la coutume du Pais & que personne n'en paroît scandalisé, il s'acoutume enfin à les voir là comme les autres. Ils ont cela de commun avec le Clergé des autres Nations, que leurs Sermons sont plus respectables que leurs Personnes : Outre qu'ils les font courts, & que par là, déjà, ils sont préférables aux nôtres, ils les lisent, au lieu de les réciter par cœur, ou, pour mieux dire, en les prononçant ils s'aident de leur papier, sur lequel ils jettent les yeux de tems en tems, & je croi que leur manière ne vous déplairait pas : non seule-

lement ils sont empêchés par là de donner dans cette action de Déclamateur, dans cet Emportement contrefait, & dans ces Gesticulations outrées, si peu convenables à la dignité de la Religion ; mais, ce qui n'est pas moins considérable, ils peuvent employer tout leur tems à donner de la force à leurs Sermons, sans en perdre une partie à les apprendre par cœur. Aussi ne les entend-on guère debiter des Bagatelles, qui ne vaudroient pas, ce semble, la peine d'être écrites, & qu'ils auroient mauvaise grace de lire. Il semble que leur dessein soit sérieusement de reformer l'Homme, & leurs Sermons tendent, par de bonnes raisons, à le rendre sociable & Homme de bien ; en quoi, s'ils ne réussissent pas autant qu'il seroit à souhaiter, ils ne donnent pas lieu, du moins par de longues & insipides Harangues, aux uns à se moquer du Predicateur & aux autres à se moquer de la Religion.

Jai-

J'ai considéré quelquefois la différence qui paroît entre les Prédicateurs Anglois & d'autres qu'on voit dans le monde , les François par exemple. L'Anglois monte en chaire d'un air modeste & timide , vous diriez qu'il ose à peine regarder l'Assemblée , à laquelle ensuite , d'un ton posé , il fait un raisonnement court , simple , & où , pour l'ordinaire , il y a du Bon-sens. Le François , au contraire , semble monter sur un Thrône , & en y montant on voit redoubler en lui l'orgueil Ecclesiastique : il commence par tourner la tête de tous côtés & regarder fièrement ses Auditeurs , comme voulant leur inspirer du Respect pour sa Présence. Le Sermon qu'il leur fait ensuite ne manque guère d'être long & ennuyeux , rempli d'Imagination & de fleurs de Rhétorique ; le Predicateur s'y démène beaucoup & crie comme un homme qui manque de bonnes raisons pour persuader,

SUR LES ANGLOIS. 15  
der, ou de dignité pour donner du  
poids à ce qu'il avance.

Je ne dois pas oublier de vous  
dire que les Anglois réussissent dans  
les Sciences, & que sur toutes for-  
tes de sujets il y a de bons Ecrivains  
parmi eux. Cela ne me paroît pas  
surprenant : ils se sentent libres; ils  
sont à leur aise; ils aiment à faire  
usage de leur Raison, ils négligent  
cette Politesse dans le Discours, &  
cette attention aux manieres, qui dis-  
sipe & rend l'Esprit petit, & enfin,  
leur langue est riche & claire, diffi-  
cilement un Rien y paroît-il quel-  
que chose. Quoi qu'il en soit, ils  
prétendent avoir devancé les autres  
Nations dans les Sciences, de pas  
moins d'un Siècle; Prétention si pro-  
pre à troubler le Parnasse, & à met-  
tre aux prises le Peuple colere des  
Sçavans, qu'en prononçant ces mots,  
je crois sonner la charge & les voir  
courir aux armes. Une autre de  
leurs prétentions, c'est qu'il doit se  
trou-

trouver chez eux plus d'Esprit, ou de l'Esprit d'une meilleure sorte, que par tout ailleurs. Je croi que ce qu'il y a de vrai en cela, c'est que parmi les Anglois il y a des gens qui pensent plus fortement, & qui ont de ces pensées fortes en plus grand nombre, que les gens d'Esprit des autres Nations. Mais il me paroît que d'ordinaire le Delicat & le Naïf leur manquent, & je croi que vous trouveriés leurs Ouvrages d'esprit surchargés de Pensées. Dans la suite j'aurai occasion d'examiner cet article plus au long. Je passe aux Marchands.

Ils me paroissent differens des autres Marchands en plusieurs choses: ils n'ont ni l'empressement des François pour amasser, ni la mesquinerie des Hollandois pour ménager. Leurs Maisons sont richement meublées, & leur Tables très-bien servies; il ne faut pas que personne entreprenne d'emporter un bon morceau

SUR LES ANGLOIS. I

ceau sur un Marchand qui en a envie, & c'est sans doute cette maniere de vivre somptueuse qui les oblige à vendre cherement comme ils font ; étant accoutumez à faire grande dépense, ils dédaignent les petits profits. Quelque chose de plus singulier, & qui, je pense, les distingue davantage des autres Marchands ; c'est que souvent, après avoir amassé un fond, ils abandonnent le Trafic & se font Gentilshommes de campagne, c'est-à-dire, qu'il y a parmi eux des gens qui sçavent s'arrêter & jouir de leur Travail. Il faut même qu'ils soient en grand nombre, car il paroît un Livre depuis peu, où l'Auteur, qui est un Marchand, se plaint d'eux, & les accuse d'afoiblir le Négoce.

Les *Ouvriers* Anglois ont aquis beaucoup de réputation dans le monde, & en plusieurs choses avec raison : ils excellent en Horlogerie, en Menuiserie, à faire des Selles,

toute sorte d'Outils , & plusieurs autres choses dont je ne me souviens pas à présent. Il y en a aussi où leur réputation est fautive : c'est peu de chose , par exemple , que leurs petits Ouvrages d'Acier , dont ils font beaucoup de cas , & qu'ils vendent fort cher : Vous en estimeriez la trempe qui est bonne ; du reste , vous y trouveriez beaucoup de travail mal placé & mal fini. Generalement, pour tous ces Bijoux, ces petites nipes plus curieuses que necessaires , ils sont surpassez par les François , & leurs meilleurs Maîtres leur viennent de Paris. La raison du peu d'habileté de ceux du Pais , c'est aparemment le peu de gout des Anglois pour la Bagatelle , & leur trop de facilité à bien paier tout ce qu'ils achètent : la plus-part ne jugent d'un Ouvrage que par le prix qu'on y met ; vous croiez bien que l'Ouvrier n'ayant pas de peine à les contenter, & pouvant

vant s'enrichir à son aise, se fouciera peu de s'appliquer à son métier & n'y excellera jamais.

Je ne connois les Païsans Anglois que par un endroit : je les vois tous à cheval, en juste-au-corps de drap, & en culotes de peluche, bottez & épéronnez, & toujours au galop. Il n'y a que les Charretiers qui, montés tristement à côté de leurs chariots, sont obligez de laisser aller le pas aux chevaux qu'ils montent. On pretend que les Païsans Anglois soient moins grossiers & moins ignorans que ceux des autres Nations.

Le Peuple, en general, est ici bien habillé, & c'est une marque assurée qu'il est à son aise, car les Habits ne vont en Angleterre qu'après la Table. Au reste le petit Peuple n'a guere besoin d'une Description particuliere ; dans la plupart des choses il me paroît confondu avec toute la Nation : il a à

peu près les mêmes Plaisirs que les Nobles, les Marchands & le Clergé, les mêmes Vertus & les mêmes Vices. Comme il y en a peu entre ceux là qui aient sur lui l'avantage de l'Education, il vaut comme eux par son Bon-sens naturel. Les Grands ne lui imposent guere, & il est si peu peuple à leur égard, que, comme je vous ai dit, il ne tient à eux que par le Bien qu'ils lui font. Voilà ce que j'avois à vous dire des Hommes pour cette fois ; que je vous dise un mot des Femmes.

Je vous avouë que la Beauté des Femmes Angloises ne me touche pas beaucoup : elles sont toutes blondes & blanches ; mais ce sont de beaux visages que rien n'anime ; je vois ici cent belles Femmes, & je n'y en vois pas dix qui soient jolies. Il faut vous dire pourtant qu'il y a des gens qui voient autrement, & à qui les femmes Angloises paroissent

roissent plus jolies que belles. Le grand-agrément que je leur trouve, c'est une Modestie, une douce Timidité, qui les fait rougir de peu de chose & baisser les yeux à tout moment. La plû-part ont de la taille, c'est par où elles frappent principalement. On leur trouve l'air noble & qui surprend; elles sont grandes & menuës, &, ce qui n'est pas un petit avantage, elles sont richement habillées. J'ai vû des gens les acuser de manquer un peu d'Epaules & de Hanches, défaut qu'ils attribuent en partie à leur Habilleement serré, & dont elles commencent à revenir. Un plus grand défaut que je leur trouve, c'est de ne pas prendre soin de leurs Dents, ce qui seroit d'autant plus nécessaire, que, selon l'usage du Pais, elles mangent beaucoup de viande & peu de pain, autre mauvaise coûtume qui ne manque guere d'avoir ses inconveniens. C'est dommage que les

Femmes Angloises n'aient pas cette propreté, elles qui d'ailleurs paroissent si propres & qui le sont en effet. Elles aiment à se couvrir le visage de Mouches, dont elles n'ont pas besoin, & qui ne servent qu'à les faire passer pour plus coquêtes qu'elles ne sont. Il se trouve même des Femmes âgées qui ne les quittent point : j'ai vû des Mouches au visage d'une vieille, à travers les lunettes dont elle se servoit. Quant à leur Humeur, elles passent pour être douces, franches & naïves; d'abord réservées, mais se familiarisant bientôt & venant aisément jusqu'au Badinage; emportées dans leurs Passions, à cela près, paresseuses & assez accoutumées à ne rien faire. Chez les gens du commun il est ordinaire aux maris de leur épargner toute sorte de travail; & pour les Femmes de qualité, elles ne s'amusent guere aux Ouvrages, si ce n'est celles qui sont chez la Reine, qui

qui est, je crois, elle même la plus grande Ouvriere de son Roïaume, & qui peut-être y fera venir la mode de travailler. De là vient qu'elles s'ennuient, qu'elles sont curieuses de l'Avenir, avides de Prédications, & crédules. Ce Caractère des Femmes Angloises fit naître un plaisant dessein au fameux *Comte de Rochester*, l'homme de son tems le plus débauché, qui avoit le plus d'Esprit, & qui connoissoit le mieux les Femmes : Ce Courtisan, se trouvant de loisir pendant une petite disgrâce, s'avisa de monter sur un Théâtre, déguisé en Charlatan, se dit grand Astrologue, & se vanta d'avoir des Secrets assurez pour embellir le Teint. Son dessein réussit comme il l'avoit prévu : les Belles acoururent chez lui en foule, & l'on dit qu'il débita ses Secrets à quelques-unes, & leur aprit à sa mode à jouir du présent, sans se mettre si fort en peine de l'avenir.

Je reviens au general des Anglois, & ce sont principalement ces reflexions generales que je ne vous garantis pour veritables que par raport à l'effet que les Anglois font sur moi. Il me semble que, pour l'ordinaire, ils ont de grandes Vertus ou de grands Défauts, & assez souvent l'un & l'autre : on leur trouve beaucoup de Bon-sens, mais il est entremêlé de Boutades. Ils ont le Cœur grand, & leurs inégalitez les mettent aussi souvent au dessus des autres Nations qu'au dessous. La plû-part ont de l'Imagination, mais dont le feu ressemble à celui de leur charbon de pierre, en ce qu'il a plus de force que de lueur. Ils parlent peu, & presque tout ce qu'ils disent est Sentiment. Ils font des Réflexions, & connoissent d'autant mieux le prix des choses, qu'ils les regardent par leurs propres Yeux, & osent s'en rapporter à eux mêmes pour en juger. Contens de leur  
Con-

Condition , pour peu qu'elle soit bonne , ils ne font pas de grands efforts pour la rendre meilleure : Peu d'Anglois vont chercher Fortune , & peut-être pourroit-on dire , à l'honneur de ce petit nombre, que pas un ne réussit. Ils jouissent de ce qu'ils ont & vivent selon leur Inclination , blâmables seulement en ce que quelquefois ils n'en ont pas de fort belles. Du reste , ils sont assez raisonnables dans leur Dépense , pour tâcher moins de paroître heureux que de l'être en effet. C'est ainsi qu'en beaucoup de choses on les voit faire dépendre leur Bonheur d'eux-mêmes : ils se mettent peu en peine des Jugemens que les autres font d'eux , & ne font guère d'attention aux Actions des autres. Ils vont hardiment contre un Usage , quelque établi qu'il soit , lorsque leur raisonnement ou leur Inclination les en éloigne. La plû-part négligent les Manières & les Agré-

mens ; mais ils cultivent leur Raison ; & dans l'essentiel de la vie, aussi bien qu'en autre chose, ils osent s'en servir : ce n'est pas une chose rare parmi eux de renoncer aux Emplois, & de préférer une vie privée & obscure, aux Honneurs & à l'Eclat. Comme ils jouissent mieux de la Vie qu'on ne fait ailleurs, on diroit qu'ils s'en rassasient plus aisément & l'abandonnent avec moins de peine. Voilà l'Anglois Homme de merite, ou l'Anglois lors qu'il n'est pas ému : un mélange de Paresse & de Bon-sens fait son heureux Caractère.

Il y a pourtant des occasions où il semble que la Paresse le domine : il haït les Difficultez & le Travail ; il est malheureux quand il s'y trouve engagé ; les longueurs le rebutent, & il est bien-tôt tenté de couper ce qu'il a de la peine à dénouër. En ce qui ne lui importe pas, il est crédule, &, pour s'épargner

gner la peine d'examiner, il ajoute foy aisément à ce qu'on lui raporte; c'est de là, je crois, qu'on entend si souvent parler ici d'Aparitions d'Esprits. J'aurai lieu, dans la suite de mes Lettres, de vous marquer plusieurs traits de la Paresse des Anglois, comme il s'en trouvera aussi qui marquent leur Bon-sens. Lorsqu'ils en sortent, ce qui leur arrive quelquefois, ils s'en éloignent beaucoup, & alors ce sont les moins raisonnables de tous les hommes: violens dans leurs Désirs, suportans impatiemment un mauvais succès, peu capables d'y remédier, furieux dans leur Colère, jusqu'à se donner des coups de poing au visage, ce qui leur arrive même dans de petits sujets de chagrin; dans de plus grands ils se portent souvent à des résolutions plus violentes. En un mot, dans le Mal comme dans le Bien, les Anglois me paroissent des gens extrêmes.

En

En matière de Religion, vous diriez presque , que chaque Anglois a pris son parti pour en avoir tout de bon , du moins à sa mode , ou pour n'en point avoir du tout , & que leur País , à la distinction de tous les autres , est sans Hypocrites. Si cela n'est pas tout-à-fait ainsi , du moins le nombre des Libertins de profession est-il plus grand ici qu'ailleurs , chose qui ne doit pas faire deshonneur à cette Nation, puis qu'il n'y a que ceux là même , qui feroient ailleurs Hypocrites qui sont Libertins ici ; il est assez décidé laquelle des deux especes est la plus mauvaise. On trouve dans ce País quantité de Fanatiques, ou de gens appelez ainsi , ce qui est encore une forte preuve que les Anglois prennent parti & le prennent fortement. Parmi ceux là il y en a qui forment des Religions tout-à-fait extravagantes. D'autre côté l'Angleterre , a , je crois, beaucoup de  
gens

gens de bien dont la Pieté est solide & raisonnable : cela paroît par le nombre de leurs Bons Livres de dévotion : c'est fans doute des gens de bien qu'ils nous viennent ; ils contiennent une Morale trop simple & trop saine pour n'être que des compositions de Sçavans , outre qu'il y a de ces Livres qui sont universellement applaudis & dont néanmoins l'Auteur demeure inconnu ; ce qui encore s'éloigne du but que les Sçavans se proposent.

Les Anglois supportent assez bien la Grandeur & n'en paroissent guere entêtez ; jamais , je crois , on n'en entendit s'écrier , *Un homme de ma Qualité ! Une personne de mon Rang !* de même ils supportent assez bien les Richesses ; il ne leur arrive guere de faire mal à propos parade de leur Dépense : jamais Anglois ne m'a fatigué à me parler de son Carrosse & de son Train. Ils ont toujours bonne Table ; c'est la première

re chose qu'ils établissent chez eux, & la dernière qu'ils reforment. Après la Table, suit la Maitresse, qu'ils entretiennent avec des frais extraordinaires. S'il n'y en a pas là assez pour vous faire voir que l'Avarice n'est pas le vice des Anglois, & qu'ils donnent plus volontiers dans l'excez opposé, ajoutez-y les Médecins, les Avocats, les Astrologues, qui sont en vogue chez eux & font très-bien leurs affaires. Ajoutez la folie des Modes, celle des Monumens & des Pompes funébres, où se consomment de grandes sommes d'argent. On y voit entre autres choses des Pleureuses, à ce qu'on me dit, mais qui semblent être ici mieux en leur place que chez les Anciens qui s'en servoient; car comme les Anglois le plus souvent ont peu de véritable Tristesse dans le deuil, & que cependant la cérémonie en demande, il leur doit être permis d'y en montrer une contrefaite.

faite. J'entens qu'ils sont un peu durs, lors qu'il ne se rencontre pas quelque Passion extraordinaire; car en ce cas là ils vont assez souvent dans l'extrémité opposée.

On fait entrer dans leur Caractère le défaut d'être fort changeans, & on prétend que c'est l'air changeant du Païs qui les entraîne. Pour moi, je suis persuadé qu'ils ne paroissent plus changeans que d'autres, que parce qu'ils se donnent moins la peine de se contraindre, & qu'ils osent se laisser voir tels qu'ils sont: c'est Paresse & Courage. Si on veut dire qu'ils changent souvent de conduite à l'égard de leurs Princes, c'est peut-être qu'ils ont des Princes qui, après s'être contenus dans les bornes réglées, viennent à changer de Conduite, & qui par là les obligent à en changer à leur tour: de cette maniere ce pourroit quelquefois être Bon-sens. Une preuve encore que les Anglois ne changent

gent pas si aisément qu'on se l'imagine, c'est que les Conseils ne peuvent rien sur eux ; ils ont déjà pris leur Parti. Ils le prennent brusquement & l'exécutent de même : cela paroît par la quantité de gens qui se tuent eux-mêmes, & par le grand nombre de Mariages inégaux qui se font parmi eux. Cette brusque Résolution fait si bien le Caractère de ce Peuple, qu'on voit des filles faire vœu d'épouser le premier homme qu'elles rencontreront dans les ruës, & l'épouser en effet. On entrevoit en tout cela un petit reste de Féroçité, qui est le fond de leur ancien Caractère ; Du reste, il me paroît, qu'ils tiennent quelque chose des différentes Nations qui les ont subjugués ; ils boivent comme les Saxons ; ils aiment la Chasse comme les Danois ; les Normans leur ont laissé la Chicane & les faux Témoins ; ils ont retenu des Romains l'inclination pour les Spectacles

cles sanglans & le mépris de la Mort ; si vous n'aimez mieux envisager ces deux choses comme une suite de leur propre Naturel. On leur trouve des Caractères qui semblent se contredire ; ils sont charitables & ils sont cruels ; quoi qu'ils soient paresseux dans leurs Actions, il leur est ordinaire d'aller vite en marchant ; ils méprisent trop les Etrangers & quelquefois ils les admirent trop. On croiroit qu'ils sont tous Libertins ou Dévots ; cependant ils sont toujours prêts à se faire la Guerre pour quelque frivole Cérémonie du Culte, ce qui ne convient ni à des Dévots ni à des Libertins. Vous pourrez trouver ici plusieurs autres contrariétés, qui au fond ne doivent pas vous surprendre : elles signifient que ce sont des Hommes que je décris. Adieu, Monsieur, vous sçavez que je suis bien à vous.

# L E T T R E

## S E C O N D E.

**J**E continuë , Monsieur , à vous rendre compte de ce que je pense des Anglois , & je continuë d'autant plus volontiers , que vous m'assurez que ma Lettre vous a diverti. Celle-ci vous apprendra quels sont leurs Plaisirs ou du moins quel est celui du Théâtre , qui est le plus considerable.

Les Anglois prétendent y exceller : ils trouvent dans la diversité des manieres de vivre de leur Nation , & dans l'Imagination singuliere de leurs Poëtes , dequoi surpasser les Anciens & les Modernes ; c'est ainsi que s'en expliquent quelques uns d'entre eux. La vérité est qu'on aime beaucoup à lire leurs Ecrits , quand ils parlent d'autre chose que de ce qui les regarde eux  
mê-

mêmes; mais un Anglois, sur sa Nation, & sur tout ce où il croit qu'elle excelle, ne manque guere d'outrer les choses & de fatiguer le Lecteur. Je n'entreprendrai pas ici la cause des Anciens; je dirai seulement que toute personne qui a du goût & qui aime ce qui est naturel, toute personne accoutumée à *Moliere*, ne se plaira pas beaucoup aux Comédies Angloises, qui le plus souvent sont remplies de Pointes d'esprit & d'Ordures, bien plus que de traits fins qui fassent plaisir & qui soient de quelque usage. Cependant c'est à *Moliere* sur tout qu'ils aiment à se préférer, & c'est lui qu'ils maltraitent. Pour le venger en quelque sorte, autant que pour vous faire connoître le Théâtre Anglois, je vous parlerai ici de leurs Comédies, & si j'y emploie toute une Lettre, vous vous souviendrez, que la Comédie est une bagatelle privilégiée, & que de tout tems on a vû mê-

me des gens graves , non-seulement s'y amuser , mais en parler aussi sérieusement que si c'étoit une affaire importante.

L'Angleterre , aussi bien que la France , a eu son plus haut Periode pour la Comédie. *Ben. Johnson* , qui vivoit au commencement de ce Siècle , est le Poète qui l'a portée le plus loin. Que ce soit lui que les Anglois préfèrent à *Moliere* , à la bonne heure ; puisque sur toutes sortes de sujets il faut qu'ils se préfèrent au reste du monde , on leur est bien obligé lors qu'ils choisissent les habiles d'entre eux pour emporter cette préférence. Si pourtant il étoit permis de ne se pas soumettre à la décision de ces Mrs. , & que sans trop m'aventurer j'osasse dire mon sentiment sur ce sujet , je dirois que *Ben. Johnson* , quoi que véritablement grand Poète à certains égards , est inférieur à *Moliere* en beaucoup de choses. Il me paroît qu'il

qu'il n'en a ni l'Esprit ni l'heureuse Naïveté ; il n'a connu absolument aucune Galanterie ; il introduit beaucoup de Personnages mécaniques ; Parmi le grand nombre de Pièces qu'il a faites, on n'en trouve que trois ou quatre qui soient fort bonnes ; c'est dans la meilleure de toutes qu'il oblige un homme à se cacher sous une grande écaille de Tortue , & à vouloir passer pour cet animal ; au lieu que le Sac qu'on reproche à *Moliere* , n'est du moins que dans une espèce de Farce qui l'assortit. Enfin il n'a pas osé former le héroïque dessein d'ataquer les défauts de sa Nation ; & on peut dire de lui , qu'il a fait beaucoup de Bien à la Comédie Angloise , sans en faire aucun aux Anglois. Il est vrai qu'il y auroit une chose à ajouter pour sa justification : c'est que *Moliere* avoit plus de matiere que lui, ou du moins de la matiere plus propre pour le Théâtre : Les Carac-

teres en France sont generaux & comprennent toute une espece de gens ; au lieu qu'en Angleterre , chacun vivant à sa fantaisie , le Poëte ne trouve presque que des Caractères particuliers , qui sont en grand nombre , mais qui ne sçauroient faire un grand effet. Après tout , il faut avoüer que *Ben. Johnson* est un Poëte judicieux , admirable à distinguer & à soutenir les Caractères qu'il entreprend , & dont les bonnes Pieces sont excellentes dans leur espece. Mais laissons là leurs bons Poëtes ; ce ne sont guere ceux-là qu'on oppose à *Moliere*. C'est contre les Poëtes du tems , contre la préférence qu'ils osent prétendre sur lui , qu'il s'agit de le deffendre ; c'est-à-dire, qu'il faut vous faire connoître le Théâtre Anglois tel qu'il est aujourd'hui.

On y voit un grand nombre de Pieces nouvelles, que trois ou quatre Auteurs ont soin de fournir successif-

cessivement. La troisieme Representation est au profit de l'Auteur, & il semble que cette circonstance seule ait plus d'influence sur la Comedie, que ni la diversité de leurs manieres de vivre, ni l'imagination singuliere du Poëte : dès là son plus grand soin est de plaire à la Foule, & de trouver des Sotises si grandes & en si grand nombre, que les Laquais mêmes donnent leur argent pour les entendre ; & c'est ce qu'il fait si bien, que par cette raison, entre autres, je ne crains pas d'assurer, que la Comédie est une des Sources de la Courruption de Londres : C'est où les Femmes aprennent à ne se pas effraier d'une Intrigue, & même à la bien conduire ; c'est où generalement la Jeunesse se familiarise avec le Vice, qui est toujours représenté comme une chose indifferente, & jamais comme Vice. On jouë, on jure, on boit, on débauche une Femme, on se bat ; c'est

L'Honnête-homme de la Pièce, indifferemment avec les autres, qui fait tout cela; ou, pour mieux dire, la Piece n'a point d'Honnête-homme distingué des autres par ce Caractere, & celui qui en vaut le mieux n'est que moins grossièrement corrompu que les autres. Je sçai bien que la Comedie doit être un Tableau de la Vie, & que toutes ces choses peuvent y être représentées; mais je sçai aussi que la Peinture des Mœurs a cet avantage, qu'elle peut faire approuver ou rejeter une chose, par la maniere même dont elle la représente, & que tout Poëte qui ne sçait pas se servir de cet avantage, ou qui le néglige, doit n'être que médiocrement habile, ou n'avoir que de l'indifference pour la Vertu. On trouve à la vérité quelques folies tournées en ridicule dans les Comedies Angloises; mais d'ordinaire le Poëte va chercher ces folies hors d'Angleterre, & celui dont  
il

il se moque est un François, ou un Anglois qui veut avoir les manieres Françoises. S'ils ataquent quelques défauts pris chez eux, ce sont des défauts singuliers & si extravagans, qu'ils ne sont connus que pour avoir été vus sur le Théâtre. Ainsi la Comedie Angloise n'est d'aucune utilité. Voions si elle a davantage de quoi plaire, & s'il est vrai que ce véritable Esprit, ce Genie Anglois, comme leurs Auteurs l'appellent, l'emporte si fort sur la Bagatelle Françoisse. Ne riez-vous pas, Monsieur, de me voir prendre la chose si sérieusement, & traiter cette matiere comme si elle importoit beaucoup? C'est que les Anglois y font voir beaucoup de présomption, & que la Présomption fait venir le Sérieux, même dans la Bagatelle. D'ailleurs cette matiere me plait, par cela même qu'elle n'est pas importante: Quand je vous aurai persuadé que les Anglois n'excellent pas à faire

des Comédies autant qu'ils se l'imaginent , je ne leur aurai pas fait grand mal.

Une des choses les plus nécessaires pour le plaisir du Théâtre, c'est, si je ne me trompe, que la Nature soit si bien imitée que l'Art ne paroisse point, qu'on oublie le Poëte, & que le Spectateur, tout occupé des Personnages, raporte à eux mêmes tout ce qu'ils disent & qu'ils font. Les Comédies Angloises sont bien éloignées de cette perfection: le Poëte s'y fait toujours entendre par dessus l'Acteur. Si jamais vous avez vû jouer des Marionettes, représentez vous un Maître mal habile, qui, en les faisant parler, ne sçauroit tenir long-tems sa voix proportionnée à ces petites figures, mais qui la laisse échaper de tems en tems & se fait entendre dans son ton naturel; tout l'Artifice est découvert par là, tout l'Enchantement rompu. C'est là le Poëte Anglois:  
il

il détrompe le Spectateur à tout moment par ses pensées recherchées, & l'oblige malgré lui à s'apercevoir qu'il assiste à une Comédie. Les Anglois s'applaudissent pourtant beaucoup de cette abondance d'Imagination : ils disent qu'un Poëte François étendrait dans toute une Pièce les Pensées qui leur fussent à peine pour un Acte, & ils ont raison de le dire; mais peut-être aussi les François ont ils raison de les étendre. Du reste, il est bien vrai, qu'aux endroits où il ne faut pas du Ménagement, les Anglois excellent; ce sont des Conversations soutenues, des Pensées heureuses & fortes, dont le grand nombre ne s'est, je crois, trouvé jusques ici que chez eux. Mais ce n'est pas seulement le trop d'Imagination qui empêche que leurs Comédies ne plaisent; on y trouve encore d'autres défauts qui ne sont pas moindres. Je pourrais vous en faire con-

connoître quelques uns à l'occasion d'une Traduction de *l'Avare* de *Moliere*, qu'un de leurs plus fameux Poëtes a faite, & dont je vai vous divertir un moment. Voici le commencement de sa Préface.

„ Le fondement de ma Pièce est pris  
„ de *l'Avare* de *Moliere*; mais com-  
„ me il y a trop peu de Personnages & d'Action pour un Théâtre  
„ Anglois, j'ai ajouté à l'un & à  
„ l'autre assez pour pouvoir recla-  
„ mer plus de la moitié de la Pié-  
„ ce. Je crois pouvoir dire sans va-  
„ nité que *Moliere* n'a rien perdu  
„ entre mes mains. Aussi jamais *Pie-*  
„ ce *Françoise* n'a été maniée par  
„ un de nos Poëtes, quelque mé-  
„ chant qu'il fût, qu'elle n'ait été  
„ rendue meilleure. Ce n'est ni  
„ faute d'Invention, ni faute d'Es-  
„ prit, que nous empruntons des  
„ *François*, mais c'est par Paresse;  
„ aussi est-ce par Paresse que je me  
„ suis servi de *l'Avare* de *Moliere*  
„ &c.

„ &c. Ces nouveaux Personnages dont il parle , jouent une espece de Farce entre eux , qui se passe à enyvrer un jeune homme , à le filouter , & à lui faire épouser une fille de joie. C'est la moitié de la Pièce que l'Auteur reclame si modestement , & que jamais personne ne confondra , je crois , avec l'autre moitié. Du reste je ne pensois pas que la Simplicité & l'Unité du Sujet fussent des défauts dans une Pièce , & que le grand nombre de Personnages en fit la beauté ; je m'en raporte aux Connoisseurs.

Le Prologue est du même dessein & à peu près de la même force que la Préface. En voici un morceau :  
 „ Il est aussi rare de trouver du véritable Esprit dans les Pièces Françaises , qu'il est rare de trouver  
 „ des mines d'argent dans le terroir  
 „ d'Angleterre. Un Marquis ridicule , un Fourbe de Valet , ou  
 „ enfin quelque miserable Bouffon ,  
 „ est

„ est tout ce qu'ils peuvent produire de meilleur &c. Croiroit-on jamais que ce fût là la réflexion d'un Traducteur , & qu'une Pièce de *Moliere* eut donné lieu à la faire ? S'il s'agissoit de quelqu'une des fables Comédies Françaises d'aujourd'hui , c'est tout ce qu'on en pourroit dire. Mais vous êtes peut-être dans l'impatience de voir de ce véritable Esprit. L'Auteur qui a prévu que ces grands préparatifs feroient cet effet sur le Lecteur , a songé à le contenter ; il commence par lui présenter une Scène qui est entièrement de sa façon , & puisque nous sommes allez si loin sur ce sujet, vous en aurez ici une Traduction.

# ACTE PREMIER.

## SCENE PREMIERE.

*Rant , Hazard , & Cléante.*

„ *Rant.* Que diable est-ce qui  
 „ te met de si méchante humeur ? Tu  
 „ es

„ès aussi sot qu'un homme qui s'est  
 „enivré de biere pendant toute la  
 „nuit , & qui n'a fait autre chose  
 „le matin que de prendre du caf-  
 „fé , parler de Politique & lire les  
 „gazettes.

„*Hazard.* As-tu perdu ton ar-  
 „gent ou ta garce ?

„*Rant.* Ma foi , Hazard , s'il a  
 „perdu son argent , je suis sur qu'il  
 „a perdu aussi sa garce , en dépit  
 „de la noble vertu de Constance.

„*Hazard.* Vien , Cléante , un  
 „ou deux coups heureux à l'Aca-  
 „demie te feront avoir une aussi  
 „brave Maitresse qu'aucune qui soit  
 „dans la ville.

„*Rant.* La peste les étouffe.  
 „Elles sont mises à un si haut prix  
 „par les sots Ainez qui les entre-  
 „tiennent , qu'un pauvre Cadet dé-  
 „sespère de les approcher.

„*Hazard.* Tu te trompes , Rant ,  
 „les Ainez sont si charitables qu'ils  
 „les entretiennent pour les pauvres  
 „Ca.

„ Cadets, qui ne sçauroient fournir  
„ eux mêmes à la dépense. Elles  
„ font plaisir aux uns pour de l'ar-  
„ gent, & aux autres par amour.

„ *Rant.* Je ne suis pas de ton  
„ avis, jamais il n'y eut tant d'ar-  
„ gent comptant & si peu de Ten-  
„ dresse.

„ *Hazard.* Ma foi si cela est, il  
„ faut que nous autres qui avons la  
„ bourse mal garnie, nous nous joi-  
„ gnions trois ou quatre pour con-  
„ tribuer à paier une Maitresse. De  
„ la maniere que nous bevons el-  
„ le nous servira à tous. ça, Cléan-  
„ te, point de mélancolie, si tu as  
„ perdu ta Maitresse, je serai de  
„ moitié avec toi pour en avoir une  
„ autre.

„ *Cléante.* Fort bien, Messieurs;  
„ de la maniere aisée dont vòtre  
„ Dialogue se passe, il faut que  
„ vous en ayez déjà fait une repé-  
„ tition; mais je crains que vous  
„ ne vous ressentiez de la Débau-  
„ che

„che de la nuit passée, & que vous  
„n'aiez la Migraine ce matin; il  
„n'y a que cela qui puisse vous fai-  
„re croire que je sois mélancoli-  
„que.

„*Rant.* Va, va, ma foi tu l'ès.

„*Cléante.* J'avouë, Messieurs,  
„que je ne suis pas assez gai pour sau-  
„ter par dessus des chaises, ou par  
„dessus un bâton, à l'honneur du  
„Roi, ou pour faire quelque autre  
„de ces gentilleffes, mais pour du  
„chagrin je n'en ai pas, à moins  
„que vous ne vouliez m'en don-  
„ner.

„*Hazard.* J'en suis si éloigné,  
„que je te veux dire des nouvelles  
„qui te réjouiront le cœur, fusses-  
„tu triste comme un Cadet à qui  
„on vient de refuser une Perruque  
„blonde à crédit.

„*Cléante.* Qu'est-ce que c'est,  
„je te prie?

„*Rant.* Quelque chose qui se-  
„ra de ton goût, j'en suis sur.

D

„*Ha-*

„ *Hazard.* Il est venu loger vis  
„ à vis de chez nous , la plus char-  
„ mante Créature , le plus délicieux  
„ morceau du monde ; elle a l'air  
„ de se dissoudre comme un anchois  
„ dans le vinaigre.

„ *Rant.* Elle seroit de meilleur  
„ goût pour un Homme qui a son  
„ accès de chaleur , que de la peti-  
„ te Biere dans la fièvre.

„ *Hazard.* Que de la petite Bie-  
„ re ? La peste de ta petite Biere !  
„ La Belle seroit mieux venuë chez  
„ toi qu'un délai d'exécution , si tu  
„ étois à chanter le Pseaume sur l'é-  
„ chelle.

„ *Cléante.* Vous êtes assurément  
„ des gens d'esprit & remplis de  
„ Comparaisons ; mais où diable est-  
„ elle donc , cette incomparable ?

„ *Rant.* La peste ! Tu es aussi  
„ rebarbatif qu'un vieux Juge affa-  
„ mé qui est encore sur son Siege  
„ entre onze heures & midi &c.

Ce n'est pas là encore la moitié  
de

SUR LES ANGLOIS. § I  
de la Scene. Le véritable Esprit  
coute si peu à cet Auteur, qu'il en  
remplit des pages sans peine. Pour  
moi qui le trouve un peu long, &  
qui n'aime pas beaucoup à traduire,  
je ne sçaurois le suivre davantage.  
Voilà donc, à peu près, le tour de  
la Comédie Angloise d'aujourd'hui.  
Souvent les Pensées valent mieux,  
mais toujours y a-t-il des Juremens,  
des Sotises, & des Comparaisons,  
en grand nombre. Les Comparai-  
sons leur plaisent sur tout: Dans  
cette Pièce la profusion en est telle,  
qu'il n'y a pas jusques à *Brin d'A-  
voine* & la *Mérluche* à qui on n'en  
donne quelques unes à dire. *Mai-  
tre Jaques* a la sienne. Pour *Elise*,  
la fille de la maison, il y a tel en-  
droit où elle n'en fait pas moins  
qu'une demi douzaine de suite. Par  
ce que vous venez de lire, vous  
sçavez déjà assez ce que c'est que  
leurs Comparaisons, je crois vous  
faire plaisir de n'en pas mettre ici

davantage. Mais il faut vous montrer quelques uns des changemens, ou corrections, qui font dire à cet Auteur, que *Moliere* n'a rien perdu entre ses mains; maniere de parler modeste, qui signifie, qu'il y a gagné beaucoup.

Quand le fils de l'*Avare* apprend, que c'est sa Maitresse que son Pere veut épouser, il dit qu'il se trouve mal. Dans *Moliere*, le Pere l'envoie à la Cuisine boire un grand verre d'Eau fraiche. Nous croyons, nous autres, que c'étoit là parler en *Avare*, & que le trait étoit des meilleurs. Ici ce n'est pas cela; l'Eau n'est guere du goût des Anglois, pas même dans une Comédie: & leur Poëte, bien plus fin que *Moliere*, au lieu de ce fade verre d'Eau, met ingénieusement un verre de Brandevin.

Lors que *Frosine* veut faire valoir la frugalité de *Marianne* & la faire passer pour une dot, *Harpagon*  
lui

lui dit, que ce ne sont pas là des effets solides, & qu'il seroit bien aise de toucher quelque chose. Dans le François, *Frosine* répond : *Eh ! vous toucherez assez, & puis se hâte de lui dire, qu'il y a un certain Païs où sa maitresse a du bien dont il fera le maitre. Un Poëte Anglois ne sçauroit laisser aller ce Toucher si vite ; eux qui vont amener une sottise de bien loin, n'ont garde d'en négliger une qui se presente. Voici donc ce que Moliere gagne entre les mains de celui-ci : Frosine répond : Toucher ! comment, vous la toucherez elle, & vous la toucherez par tout, & tant que vous voudrez ; c'est là une jolie Créature à toucher, c'est là une Touche pour vous. Par ces deux changemens vous pouvez juger des autres.*

Il y a mille petits Agrémens répandus dans *Moliere*, que les personnes qui manquent de goût ne sçauroient sentir ; cependant ce sont

ces Agrémens qui font que *Moliere* est *Moliere*. Si cela ne nous menoit trop loin, je pourrois vous faire voir aisément que l'Auteur Anglois en rejette une grande partie dans sa Traduction, soit qu'il les dédaigne, ou qu'il ne les sente pas; soit que, par de bonnes raisons, il évite d'en faire venir le Goût aux Anglois; & quand il n'y auroit que cela, il s'en faut bien que cette Comédie vaille en Anglois ce qu'elle vaut dans l'Original. La vérité est que la plupart des Poëtes Anglois ne sçauroient se servir agréablement d'une Bagatelle: ils entassent Pensées sur Pensées, le plus souvent sans choix ni délicatesse; presque toutes les circonstances tant soit peu déliées leur échappent aussi bien qu'un certain langage familier qui est dans la Nature, & que *Moliere* a su employer si agréablement.

Mais de vouloir prouver sérieusement

sement, que les Comedies Angloises d'aujourd'hui ne valent pas les Comedies de *Moliere*, c'est, ce me semble, commettre celles-ci : ces Mrs. au prix qu'ils mettent leurs Pièces, les surfont, nous surprennent, & se font donner plus que nous ne voulions. Ils ont ce qu'ils appellent *Houmour*, qu'ils prétendent leur être singulier, & qu'on pourroit leur abandonner, sans que pour cela ils en fussent là où ils croient. Cette *Houmour* est à peu près, ce que fait le Diseur de bons mots chez les François, & précisément ce que nous appelons *Einfall*. Mais, sans nous arrêter à la signification du mot, il me paroît qu'ils entendent par là, une certaine fécondité d'Imagination, qui d'ordinaire tend à renverser les idées des choses, tournant la Vertu en ridicule, & rendant le Vice agréable. Je suis fort trompé si c'est là ce qui fait une bonne Pièce de Theatre, c'est.

à-dire , qui corrige autant qu'elle divertit ; je crois toujours que l'un & l'autre ensemble font le but de la Comedie , & par tout où je la vois établie , je m'atens à trouver les gens un peu moins fous , du moins à certains égards , & un peu plus polis. J'envisage le Theatre comme quelque chose qui enleve le Ridicule autour de soi , & je souffre quand je vois que la Comedie le repand. *Moliere* a été le fleau du Ridicule de son País ; c'est là son grand éloge , & il n'y a personne qui ne sçache les obligations que la France lui a là dessus. Si l'Angleterre avoit eu son *Moliere* à la place de tous ces Poëtes avec leur *Houmour* , peut-être s'y feroit-on corrigé de quelque grand Ridicule ; par exemple du peu de peine qu'ils se font de laisser voir leur Mépris pour le reste du Monde ; car de les corriger de ce Mepris même , je ne pense pas que la Comedie puisse aller jusques là ; mais  
pour

pour leurs Manieres méprisantes , je suis persuadé que si un habile homme les avoit entrepris là dessus, on ne reprocheroit pas ce ridicule à plusieurs honnêtes gens parmi eux, & qu'ils sentiroient enfin , que leur Nation a ses Défauts comme toutes les autres. Que je vous dise un mot de leurs Tragédies, & j'aurai fait.

Si les Anglois pouvoient se résoudre à y être plus simples , & à étudier davantage le Langage de la Nature , ils excelleroient sans doute dans le Tragique par dessus tous les Peuples de l'Europe. L'Angleterre est un País de Passions & de Catastrophes, jusques là que *Schakspear*, un de leurs meilleurs anciens Poètes , a mis une grande partie de leur Histoire en Tragedies. D'ailleurs, le Génie de la Nation est pour le Sérieux ; leur langue est forte & succinte , telle qu'il la faut pour exprimer les Passions. Ainsi leurs Tragedies ont d'excellens en-

droits, & en grand nombre ; mais elles ont les mêmes défauts que leurs Comédies , & je pense quelques autres de plus. Les Héros de l'Antiquité y sont travestis comme en France ; on y voit *Hannibal* avec une longue Perruque poudrée, sous son casque, des Rubans sur sa cote d'armes , & tenant son épée avec un gant à Franges. Les P<sup>er</sup>èces, de même que les Personnages, sont un mélange de Comique & de Sérieux ; on y voit les Evenemens les plus tristes & les Farces les plus risibles se succeder tour à tour ; ce qui me paroît non-seulement très-mal entendu , mais tout-à-fait contraire au Dessen que naturellement on doit se proposer dans la Tragedie. Enfin la plû-part des Exécutions, qui sont représentées dans leurs Tragédies , se font sur le Theatre même , qui se trouve quelquefois tout jonché de Corps morts. On me dit qu'*Oedipe* y paroît avec les yeux cre-

crevez , & j'y ai vû tenailler un homme en croix pendant une demi heure. Il me semble que des Poëtes qui ont le vrai Genie , & qui savent émouvoir , ne doivent pas avoir recours à des Tenailles. Et qu'ils ne prétendent pas s'excuser sur le goût du País pour ces sortes de spectacles ; il y a des Siècles qu'ils travaillent ; le moindre bien qu'ils doivent avoir fait aux Anglois, c'est de leur former le Goût pour le Theatre.

Une chose où je les trouve encore moins excusables dans leurs Tragedies , c'est d'ataquer toujours les Auteurs François qui ne leur font d'autre mal que de les surpasser. Le plus fameux d'entre leurs Poëtes Tragiques d'aujourd'hui traite *Cornelle* à peu près comme *Schadvel* traite *Moliere* , c'est-à-dire qu'il le pille & fait des Préfaces pour en dire du mal. Je ne m'engagerai pas dans un nouveau détail sur ce sujet,

sujet, & je pense qu'il n'en est pas besoin; ce Caractère dit assez. Ces Mrs. les Poètes, qui donnent à leurs Heros des Sentimens si élevez, en ont eux mêmes de bien bas; & dans leurs Pieces, où ils font parler des Etrangers, ils tiennent un langage bien different de celui de leurs Préfaces, où ils parlent eux mêmes: on diroit qu'ils sont accoutumez à faire un jeu de l'Honnêteté & de la Vertu, & qu'ils ne la croient en sa Place que sur le Theatre.



L E T T R E  
T R O I S I E M E.

Nous en sommes, Monsieur, aux Plaisirs des Anglois, & vous sçauriez déjà ce que j'ai à vous dire sur ce sujet, si Moliere maltraité ne s'étoit rencontré sur nôtre chemin.

Les Anglois ont leur Opera, dont ils ne font pas grand bruit; je n'en dirai que peu de chose non plus: la Musique m'en paroît médiocre; les Machines y valent à peu près celles de Paris; les Décorations en sont belles; sur tout ils en ont une de Satin toute transparente, qui est tout-à-fait magnifique. Ils dansent moins bien que les François; mais, en échange, ils dansent moins souvent & peut-être plus à propos. On en peut dire autant de leur Chant: ils ne chantent que les Airs, & réci-  
tent

rent le reste. Ces Airs ont quelque chose de singulier & d'agréable; mais qui est, je crois, plutôt du goût des personnes mélancoliques que des autres.

Ils ont des Concerts établis pour certains jours de la Semaine, qu'on va entendre pour de l'argent, & dont la Musique vaut mieux, ce me semble, que celle de leur Opera; peut-être parce que les Musiciens ne sont pas gênés dans leurs Compositions par le Poëte. Les gens de qualité de l'un & de l'autre Sexe ne manquent guère de s'y trouver, & ils y portent un Goût qui leur est particulier: Ils sont charmez du bruit des Trompettes & des Timbales. Du moins les Musiciens se justifient par là, quand on leur demande pourquoi ils se servent de ces Instrumens retentissans dans des lieux enfermez & étroits. Ce qui m'a diverti quelquefois à ces Concerts, c'est l'Embarras de la plû-part des Hommes,

mes , qui paroissent tout étonnez de se voir dans un lieu où on ne peut ni jouër , ni boire , & où il n'y a que d'honnêtes Femmes , avec qui ils n'oseroient prendre des libertez , & à qui ils ne trouvent rien à dire. Les Femmes , de leur côté , n'étant accoutumées à rien de meilleur , se contentent du plaisir de s'atirer du Respect , & de se regarder les unes les autres. Il resulte un bien de tout cela : On écoute le Concert avec silence.

Les jeunes Hommes de qualité ont des Rendez - vous entre eux , où tout se passe à peu près de même , sans Gaieté , & sans beaucoup de Conversation , ou du moins sans rien de fort poli ni de fort suivi. Ces rendez - vous sont d'ordinaire dans les maisons à Chocolat , qu'ils regardent comme quelque chose de moins commun & de plus important que les Caffez. On y voit entre autres ceux que les An-

Anglois appellent des *Beaux*, espece de copie des Marquis François, mais moins incommodes, en ce qu'ils ne cherchent pas tant à se faire écouter qu'à se faire regarder. Il y a de l'apparence qu'ils ne prospéreront pas dans ce País de Bon-sens, où une contenance & des manières extravagantes, une façon d'habit nouvelle & recherchée, n'atirent l'attention que de peu de gens, & l'estime de personne, & où un homme tout extérieur & visiblement occupé de soi-même, court risque de passer pour un Fou, plutôt que pour un Joli homme.

Les Plaisirs les plus ordinaires des Anglois sont le Vin, les Femmes & les Dez, la Debauche en un mot. Ils n'y cherchent pas de finesse, du moins, pas à l'égard du Vin & des Femmes, qu'ils aiment à joindre ensemble, mais sans délicatesse ni agrément : On diroit qu'ils ne boivent précisément que pour boire. Ils veulent que leurs Courtisannes boivent

vent de même, & ils sont charmez quand ils en trouvent qui leur tiennent tête. Ils font durer très-long-tems ces Débauches, & les poussent fort loin: On a vû des gens y devenir si extravagans, qu'ils ont fait vœu de tuer le premier homme qu'ils rencontreroient dans les ruës, & l'ont tué en effet. On vient de pendre deux jeunes hommes pour cela: n'ayant rencontré personne, parce qu'il étoit deux heures après minuit, ils heurtèrent à une maison & tuèrent l'homme qui leur vint ouvrir la porte. J'ai vû un homme de qualité, qui a eu sa grace pour un semblable meurtre. Mais leurs Plaisirs seroient dangereux, quand même ils n'y feroient pas de ces extravagances: Les Courtisannes, avec qui ils se divertissent, sont souvent si gâtées, que, sans en faire vœu, elles tuent le premier homme qu'elles rencontrent, lors qu'il est assez fou pour s'amuser avec elles. On

E pré-

prétend que c'est la quantité de Vin Sec & de Rossolis qu'elles boivent, qui rend certaines maladies si fréquentes à Londres & si difficiles à guerir. Le nombre de ces Créatures n'est pas croiable, non plus que le peu de honte que les hommes ont d'être vûs en leur Compagnie: Elles sont publiques de toutes manieres. Ces Excez trop fréquents contribuent, sans doute, beaucoup à rendre les Anglois sombres & emportez dans leurs Passions, comme nous le voyons; ce que je ne prétens pourtant pas étendre plus loin qu'il ne doit aller. Si plusieurs d'entre eux sont faits comme je vous les dépeins, il s'en trouve un grand nombre qui ne leur ressemblent pas, & qui, sans doute, méritent l'éloge ordinaire de *civil and sôbre Gentlemen*, que le Public leur donne.

Les Anglois aiment à se promener, & ils ont cela de particulier en se promenant, qu'ils marchent

1011

toûjours vite. Auffi est-il difficile de se bien porter en Angleterre, sans agir beaucoup ; l'Air y est assez épais, & un exercice modéré n'y suffit pas. C'est à quoi je crois bien que la plû-part ne font pas attention, mais cela n'empêche pas que l'habitude de marcher vite ne leur puisse être venue de là. La Promenade est aussi un des grands Plaisirs des Dames, & leur maniere de se promener, est une des choses qui marquent leur Caractère : Contentes d'être vûës, elles marchent ensemble, le plus souvent sans se parler : Toûjours parées & toûjours gênées, elles vont constamment en avant, sans que rien les puisse amuser, ni les détourner de leur chemin : Je ne sçai si elles se baisseroient pour cueillir une Fleur qui se trouveroit sous leurs pas : Jamais je n'en ai vû se coucher sur l'herbe, ni entendu la moindre petite chanson leur échapper. Elles ne sçavent ce que c'est

que de se promener à la fraîcheur de la nuit ; on diroit que dès qu'elles ne sont plus vûës , elles n'ont plus de plaisir , & qu'elles ne sont sensibles à celui d'un beau jour, que parce que la Parure y éclate davantage , & qu'elles y trouvent mieux à qui se montrer ; s'il est vrai que ce soit là une particularité des Femmes Angloises , & non pas des Femmes en general. Cependant , avec tout ce qu'elles font pour se faire voir , elles ne paroissent guère coquettes : On ne leur voit point de ridicules Affectations , ni de Manieres hardies qui déplaisent. Leur Air est si modeste , au moins à leur quantité de Mouches près , qu'on se sent tenté quelquefois de dire à une Femme , qu'elle est belle, pour avoir le plaisir de le lui apprendre.

Leur Promenade en Carrosse , se passe à décrire en pleine campagne un Cercle assez petit , & qui est marqué par des Barrières : les Carrosses

rosses roulent doucement autour de ce Rond , les uns d'un sens , les autres de l'autre , ce qui , d'un peu loin , fait un plaisant manège , & de près , dit clairement , qu'on n'est venu là que pour voir & pour être vû : aussi cette Promenade , au plus fort de l'Eté même , ne dure-t-elle que jusques au moment que le jour commence à baisser , c'est-à-dire , jusques au tems qu'il y auroit du plaisir à se promener ; alors tout le monde se retire , comme n'ayant plus rien à faire. Ajoûtez à cela la Comédie & les Concerts , dont je vous ai déjà parlé , & où elles vont se faire contempler arrêtées & à la chandelle , & vous avez exactement l'Exterieur de la vie des Dames de Londres.

J'ai été curieux de sçavoir si toute leur Sensibilité étoit tournée de ce côté là , & si elles n'avoient pas des Plaisirs particuliers qui valussent mieux que des Spectacles ou des Pro-

menades, & je m'en suis informé des Anglois de ma connoissance. Si vous eussiez été en ma place, vous seriez, sans doute, adressé aux Angloises mêmes, & vous sçauriez au juste ce qui en est : Vous autres Bruns êtes les chéris en Angleterre, les Blondins y sont trop communs. Ce que j'ai pû découvrir sur ce sujet, c'est, que les Femmes se laissent aller aisément à la Tendresse, qu'elles ne se mettent pas beaucoup en peine de la cacher, & qu'elles sont capables d'une grande Résolution en faveur d'un Amant; douces avec cela, presque sans finesse & & sans art, naturelles dans la Conversation, & peu gâtées par les Douceurs des Hommes, qui ne leur donnent que la moindre partie de leur tems. En effet, la plû-part leur préfèrent le Vin & le Jeu, en cela d'autant plus à blâmer, que les Femmes sont plus aimables en Angleterre que le Vin n'y est bon. Il est bien  
vrai

vrai que lors qu'ils deviennent amoureux, c'est avec violence : L'Amour n'est pas chez eux une Foiblesse dont ils aient honte ; c'est une affaire sérieuse & importante, dans laquelle il s'agit assez souvent de réussir, ou de laisser la Raison ou la vie. Mais, pour l'ordinaire, quand ils cherchent les Belles, ce n'est pas à des Soins qu'ils veulent devoir les faveurs qu'ils en ont : Paresseux jusques en Amour, ils ne demandent que des Plaisirs aisés ; Chez eux une bonne Fortune est celle qu'ils ont sans peine. La vérité est que Londres est la Ville du Monde où les Débauchez paresseux trouvent le mieux de quoi se contenter. Mais quand cela ne seroit pas, les Anglois ne paroissent guère faits pour d'autre Galanterie : Ils ne connoissent presque pas de milieu entre une entière Familiarité & un respectueux Silence, & ils ont assez de Bon-sens, pour ne s'embarrasser de ce dernier

que le moins qu'ils peuvent. J'ai vû, chez des gens de qualité, servir des Pipes & du Tabac à la fin du repas, les Femmes se retirer, & les Hommes les voir partir tranquillement, en remplissant leurs Pipes.

Un plus grand desagrément pour les Femmes Angloises, c'est que la plû-part des Maris ont des Maitresses en chambre. Il s'en est vû qui les ont prises chez eux, & qui les ont fait manger à une même table avec leur Femme, sans qu'il en soit rien arrivé de fâcheux. Je crois que s'il leur en prenoit envie, ils les feroient coucher dans un même lit, & je ne sçai s'il n'y en a pas eu qui s'en soient avisez. Que les Anglois se vantent, après cela, d'avoir les meilleures Femmes du monde, cela sera sans repliche, & sans doute que la plû-part des Hommes ne les leur envieront pas moins que lors qu'ils les vantent par leur beauté.

ré. Ce que je trouve encore d'assez extraordinaire, & qui n'est pas une petite preuve de la Bonté merveilleuse des Femmes Angloises, c'est que ces Maitresses ne paroissent pas fort décréditées dans le monde : On les voit même quelquefois en commerce avec les Femmes mariées, & si quelque chose les en distingue, c'est que, d'ordinaire, elles sont plus jolies, mieux mises, & moins gênées. Ailleurs, ce seroit assez pour les faire éviter avec soin ; Ici, tous les sujets de Jalousie joints ensemble ne produisent rien ; chose si prodigieuse, pour qui connoît l'Humeur des Femmes, que si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, je ne sçaurois le trouver mauvais. Je crois bien que c'est par pure Bonté que la plû-part des Femmes souffrent ces Maitresses ; cependant il n'est pas impossible que quelques-unes n'y joignent un autre motif, & ne craignent, en dédai-

gnant ces autres , d'établir quelque méchant usage , dont ensuite elles pourroient pâtir elles mêmes ; car, quoi que le grand penchant des Anglois soit pour la Galanterie facile, il s'en trouve pourtant aussi d'une autre sorte , & les Intrigues sont assez ordinaires à Londres. Tout semble y porter ses habitans : l'Impunité, la Grandeur de la Ville, les Maris commodes , l'Oisiveté des Femmes , leur grand penchant à lire des choses passionnées , ou des Sotises , & à ne lire que cela. Tels sont les Ouvrages du *Comte de Rochester* , Sotises par le Sale qui s'y trouve mêlé, mais qui d'ailleurs sont très ingénieux. Deux fois je les ai eus , & deux fois ils se sont perdus dans des maisons où des Femmes se trouvoient logées avec moi. On peut ajouter à tout cela la Comédie trop libre , & le peu de Conversation qui se trouve entre les Hommes & les Femmes.

Les

Les Plaisirs du Peuple sont en assez grand nombre, & ils peuvent servir à le faire connoître. Quelques uns semblent mêlez d'un peu de férocité : un de ses Jeux, par exemple, c'est d'affommer avec des bâtons un Coq, à quelques pas de distance. Un autre grand Plaisir pour ce Peuple, c'est de voir des Combats, soit d'Hommes, soit de Bêtes, des Combats où il y ait du Sang répandu. Quelquefois il se divertit d'une manière incommode, & où il y a de l'insolence mêlée; comme lors qu'il pousse le Balon à coup de pieds par les rues, & se plaît à casser les Vitres des Maisons & les Glaces des Carrosses qu'il rencontre sur son chemin; ou quand, à l'occasion de certaines Réjouissances, il se range en haïe & balotte les Passans, en se les poussant l'un à l'autre. Plusieurs de ses Plaisirs marquent combien sa Condition est douce & heureuse, puisque les Grands mêmes

ne

ne dédaignent pas de les prendre en commun avec lui: On voit des Cordons-bleus & des Artisans passer la journée à jouer à la Boule, & cela mêlez dans un même lieu; ce qui fait voir non-seulement que la Grandeur, chez les Anglois, n'est pas un obstacle aux Plaisirs, mais aussi qu'ils ne la font pas consister principalement à dédaigner les Petits & à s'éloigner d'eux, comme cela arrive chez d'autres Nations, & qu'ils ne croient pas commettre leur Grandeur, lors que, par des Plaisirs ordinaires, la Dignité de l'Homme, qui est plus grande encore, ne se trouve pas commise. De même, dans leurs Danfes, qui demandent beaucoup de gens, on me dit qu'à la Campagne, lors que la Compagnie ne se trouve pas assez nombreuse, ils ne font pas de façon d'emploier de leurs Domestiques pour rendre le nombre complet. Ces Danfes ne sont presque que des différentes  
ma-

manieres de s'arranger ; elles conviennent d'ordinaire en ce que toutes les personnes qui les composent se joignent successivement , ce qui donne lieu aux jeunes gens timides & embarrassés de faire connoissance ensemble , & peut-être même qu'on a eu égard à cela en les inventant.

Les Plaisirs de la Table, chez cette Nation heureuse , sont au rang des Plaisirs ordinaires & communs : tout le monde est accoutumé ici à faire bonne chère. Ils la font consister principalement dans leurs differens *Poudins* , dans les *Guldenpepins* , qui sont une excellente sorte de Pommes reinettes, dans les Huitres vertes , qui sont délicieuses , & dans le Bœuf roti , qui fait le grand plat , sur la Table du Roi, aussi bien que sur celle de l'Artisan ; il n'est point rare de voir de ces pièces de Bœuf de vingt jusques à trente livres , & on en voit même de  
tren-

trente jusques à quarante : c'est comme le Signe de la Prospérité & de l'Abondance générale des Anglois.

Parmi leurs Plaisirs, on peut mettre celui de se promener sur la Tamise & de se dire des Injures en passant. Toute sorte de gens s'en disent, hommes & femmes, gens de qualité & autres. Les Batelliers, qui ne doivent pas perdre à ce jeu là, vous racontent les divers avantages qu'ils y ont remportez ; entre autres comment ils décontenancèrent le Roi Charles Second, en l'appellant, *Ramoneur de Cheminées*. Ce Prince prenoit plaisir à se familiariser avec tout le monde, & c'est de là principalement que sa mémoire est si chère au Peuple ; il étoit noir de visage, & il venoit de mettre un Impôt sur les Cheminées, dont on n'étoit pas tout à fait content. Un jour qu'il se promenoit sur la Rivière, disant des injures & s'en faisant dire, des Batelliers s'avisèrent de  
cel-

telle-là , à laquelle il n'eut pas de repartie , ce qui leur fit grand plaisir , & les consola un peu de l'Impôt. Vous sçaurez en passant , que l'injure la plus ordinaire , & selon eux , la plus forte , c'est *French dog*. On la leur entend dire sur terre ferme , aussi bien que sur la Riviere , & à toutes sortes d'Etrangers , aussi bien qu'aux François , & je ne doute point que plusieurs ne croient aggraver le titre de *Chien* , par l'épithete de *François* qu'ils y ajoutent , tant ils ont de haine & de mépris pour cette Nation ; tandis que quelques uns de ces François trouvent peut-être , par cela même , l'injure un peu réparée , tant ils s'estiment eux-mêmes & tiennent à gloire le nom François : c'est ainsi que les Nations ont leur Amour propre , qui n'est guere moins ridicule que celui des Particuliers. Revenons aux Plaisirs des Anglois , à ceux qui leur atirent le reproche de n'avoir pas

pas perdu entièrement leur ancienne férocité.

Ils en ont que le naturel courageux des Animaux du Pais leur fournit, comme sont les Combats de Chiens, & les Combats de Coqs. Les Chiens de ce Pais sont, je crois, ce qu'il y a au monde de plus brave, & , si cela se peut dire, de moins fanfaron. Ils n'aboient, ni ne mordent personne; & se batent jusques à la Mort contre les Taureaux, contre qui on les fait battre, toujours sans aboier & sans crier. Quelquefois on voit de ces Chiens, ayant la jambe cassée, se trainer pour retourner à la charge. On assure qu'il y en eut un, du tems du Roi Charles Second, qui tua un Lion, & que, d'expérience faite, ceux qui sont de bonne race se laissent couper les quatre jambes l'une après l'autre sans lâcher prise. Si j'osois, je dirois volontiers, qu'il y a de la conformité en bien des choses entre

tre les Anglois & leurs Dogues. Les uns & les autres sont taciturnes, têtus, paresseux, ne pouvant supporter la Fatigue, nullement querelleux, mais intrépides, s'acharnant au Combat, paroissant insensibles aux Coups, & ne pouvant se séparer. Il y a des gens qui prétendent y trouver cette différence, que, hors d'Angleterre, les Dogues sont plus mauvais, & les Hommes plus traitables.

Les Combats de Coqs sont assez divertissants; la Colère & l'Acharnement de ces petits Animaux, & le Chant de triomphe d'un Coq, qui s'élève fièrement sur le corps étendu de son ennemi, ont je ne sai quoi de singulier & de risible. Ce qui rend ce Spectacle moins agréable, c'est le grand nombre de Parieurs, qui ne s'animent guere moins que les Coqs, & font tant de bruit, qu'on croiroit, à tout moment, qu'ils vont se battre eux-mêmes; mais les querelles ou les Combats entre les

E

Hom-

Hommes font un divertissement à part, & les Spectateurs y sont plus paisibles.

On y voit les Combatans commencer par s'entre-choquer de la tête comme des Beliers, & de là en venir aux Coups de poing. Les Loix de ce Jeu, comme ils l'appellent, sont de ne plus fraper, dès qu'un homme est à terre, & de lui donner du tems pour se relever; toute l'assistance a grand soin de faire observer ces Loix. Ils ne se quittent point que l'un des deux ne demande quartier, & ils ne se le demandent guere, qu'ils ne soient hors d'état de jouer davantage. Ces Combats sont honorables parmi les Anglois & font un Spectacle très agréable, non-seulement pour les Hommes, mais aussi pour les Femmes. On voit des Meres y amener leur Fils, & des Femmes y encourager leurs Maris. On a vû aussi des personnes de qualité mettre bas  
Epée

Epée, Perruque & Cravate, & en venir là, quand ils ont été insultez par de petites gens, contre qui il ne faudroit pas songer à mettre l'Epée à la main. En la tirant, contre qui que ce soit, on courroit risque de se faire assommer par la Populace; de là vient qu'il ne se trouve pas des Breteurs à Londres. S'il y a des gens qui aiment ces sortes de Combats, ils peuvent passer leur envie en se faisant Gladiateurs: on en voit à Londres de tems en tems; il n'y en a pas eu depuis que j'y suis, ou du moins je ne les ai pas vûs.

Je crois qu'on peut mettre l'Exécution des Criminels parmi les Plaisirs féroces de ce Peuple; ce Spectacle lui revient ici toutes les six semaines régulièrement, & régulièrement il y acourt. On voit les Criminels traverser la Ville sur des Charettes, parez de leurs plus beaux Habits, avec des Gants blancs &

des Bouquets, si c'en est la saison. Ceux qui se laissent pendre gaïement, ou du moins qui ne font paroître aucune crainte, font dire d'eux, qu'ils sont morts en *Gentilshommes*; & c'est pour mériter cet éloge que la plupart meurent comme des bêtes, sans marquer aucun Sentiment, ou, comme des fous, ne pensant qu'à divertir les Spectateurs. Un de ces malheureux, étant arrivé au lieu du Supplice, demanda à parler à quelques uns de ses Voisins qu'il voïoit dans la foule. On les fit aprocher, & il leur dit qu'il ne vouloit pas mourir sans leur demander pardon d'une grande offense qu'il leur avoit faite. Ils lui répondirent, qu'ils lui pardonnoient volontiers, mais qu'ils ne sçavoient ce que ce pouvoit être. Le Voleur se fit presser pour le dire, & enfin il déclara qu'il avoit couché avec leurs Femmes, dont il étoit bien fâché. Un autre dernièrement fit arrêter la

Char-

Charrette devant le logis d'un Cabaretier, & lui demanda s'il n'avoit pas perdu une Eguière d'argent; le Cabaretier répondit qu'oui, qu'elle lui avoit été volée il n'y avoit que peu de tems. Faites-nous boire, dit le Voleur, & je vous en apprendrai des nouvelles. L'autre ravi, se hâte de le régaler, & le Voleur régale aussi ses camarades, & puis, avant que de faire partir la Charrette, il dit tranquillement au Cabaretier: c'est moi qui vous ai pris votre Eguière; à mon retour je vous la rendrai. On en a vû mettre leurs Gants blancs dans la poche pendant la marche, afin que la pluie ne les gâtât pas, & qu'ils pussent les mettre blancs quand ils seroient venus au Gibet. Il se fait peu d'Exécutions où il n'arrive quelque chose de semblable, & où il n'y ait cinq ou six Voleurs d'enoblis en éloges. Au fond, il y a en tout cela quelque chose d'assez

triste , mais on est pourtant tenté de rire , en voyant ces Coquins faire les Héros , par ce mépris de la Mort , qu'ils affectent.

Une preuve d'Insensibilité , plus forte & plus certaine que toutes ces bravades , c'est le peu d'altération qui paroît sur le visage de quelques uns d'entre eux. On n'y remarque ni Crainte , ni Pâleur ; il ne faut pas moins que toute leur Parure , ou la Corde au col , pour les distinguer & les faire connoître. J'ai songé quelquefois , d'où leur pouvoit venir cette Insensibilité , qui me paroît une chose tout à fait singulière ; mais je n'ai jamais pû me contenter là-dessus. Je crois bien que les Exécutions fréquentes , le nombre de gens qui meurent de compagnie , & les Aplaudissemens des Spectateurs , y font quelque chose ; le Brandevin , qu'ils ont soin d'avaler avant que de se mettre en marche , peut aussi contribuer à les étourdir ; mais  
tout

tout cela ne suffiroit pas chez d'autres Peuples , & il faut qu'il y ait chez celui-ci quelques raisons plus fortes & qui vont au Temperament. Une circonstance, qu'on m'assure être assez ordinaire , & qui a quelque chose de singulier , c'est que lors que les Criminels sont pendus, leurs Parens , ou Amis , vont quelquefois les tirer par les pieds, pour les achever & les empêcher de languir.

Au reste, vous sçavez que les Anglois se donnent la Mort aussi facilement qu'ils la reçoivent : il n'est point rare d'entendre parler ici de personnes de l'un & de l'autre Sexe qui se dépêchent, comme ils disent, le plus souvent pour des raisons qui nous paroistroient une bagatelle : les Hommes , peut-être , pour la Cruauté ou l'Infidélité de quelques Belles , & les Femmes pour l'Indifférence des Hommes. L'Année passée, en quinze jours de tems , trois

Filles se pendirent pour des chagrins qu'elles avoient eus dans leurs Amours, & il me parût que les Anglois qui me le racontoient n'étoient pas si surpris de la résolution de ces Filles, que de ce que deux d'entre elles en avoient été capables pour des Irlandois, qu'ils méprisent beaucoup, & qu'ils regardent comme des gens incapables de donner de l'Amour & d'en prendre. Il n'y a que peu de tems qu'un jeune homme, fils unique, fut demander de l'argent à son Père, & sur ce que le Père le lui refusa, il tira un Pistolet de sa poche & se cassa la tête en sa présence. Un homme de condition s'est servi d'un moyen semblable, pour chagriner sa femme: il lui avoit fait de grands avantages en l'épousant, & comme il étoit mal content d'elle, & que d'ailleurs il la connoissoit atachée au bien, il la menaça de lui jouer un tour, & ce tour fut qu'il s'alla pendre; par là il essayoit de

de lui faire perdre son bien, qui étoit confiderable, & qui, en pareil cas, doit être confifqué au profit du Roi. Autrefois on se pendoit beaucoup; presentement, la mort la plus en ufage, c'est de se couper la Gorge.

Il vient d'arriver, sur ce fujet, une chose extraordinaire; puisque, tragique comme elle est, elle fait rire toute une Ville: Un François qui avoit long-tems demeuré en Angleterre, & qui croioit être devenu tout Anglois, dans un violent chagrin, réfolut de se tuër. Il choisit, comme vous croïez bien, le genre de Mort à la Mode, & il en vint jufques à se donner un coup de Rafoir; mais effrayé de voir couler fon Sang, & perdant tout à coup l'envie de mourir, il eut recours aux Chirurgiens, qui ne purent pas le tirer d'affaire: il vient d'expirer entre leurs mains, à la grande joie des Anglois, qui en font force plai-

fanteries, eux qui y vont rondement, & qui ne retournent pas en arrière. Aux preuves que je vous en ai données, & qui peut-être sont déjà en trop grand nombre, je ne sçau-rois m'empêcher d'en ajouter encore deux autres, qui me semblent avoir quelque chose de singulier.

Dernièrement, comme un vieux Lord n'avoit eu la force de se couper la Gorge qu'à demi, ses gens survinrent, &, espérant de le sauver, ils coururent aux Chirurgiens; mais le vieillard, qui avoit pris son parti, fourra les deux doigts dans la plaie, l'élargit de force, & mourut. La même semaine, si je ne me trompe, un Officier de la Tour, fâché que sa femme l'eut quité pour suivre son Amant, se précipita d'un Balcon dans la Ruë, dont il n'eut que les jambes cassées. D'abord on l'emporta pour le panser; mais avant qu'on put le faire, il tira son couteau de la poche & se tua.

Ces

Ces gens semblent démentir la Réflexion qui dit , que ceux qui se donnent la Mort volontairement, ne la comptent pas pour si peu de chose , qu'ils ne s'en étonnent & ne la rejettent , lors qu'elle vient à eux par une autre voie que celle qu'ils ont choisie. L'Auteur des Réflexions, qui connoissoit si bien l'Homme , n'a pas connu les Anglois ; il est certain que de quelque manière que ce soit , ils meurent quand ils en ont pris la résolution , & qu'ils la prennent souvent pour peu de chose. On ne sçait à quoi attribuer une singularité si étrange, si ce n'est à ce que je vous ai déjà dit de leur Caractère : Ils sont violens dans leurs Passions , c'est-à-dire , bien résolus de réussir ; fiers avec cela , ne pouvant supporter un mauvais succès ; peu ingénieux à le réparer ; & enfin assez mélancoliques pour ne s'occuper que de leur Chagrin ; & quoi qu'ils donnent bien moins à la  
Coû-

Coûtume que d'autres Nations, elle ne laisse pas de leur faire un grand mal en cette occasion: tant d'exemples d'une mort volontaire qu'ils voient devant eux, semblent les encourager, & leur dire ce que cette Romaine dit à son mari: *Pæte, non dolet.* Quoi qu'il en soit, il est fâcheux que cette folie ou fureur se glisse si fort parmi eux, & soit regardée comme une chose sensée, même chez d'honnêtes gens. *Il étoit las de la vie, il en est forti*, dit un d'entre eux, quand on lui annonça que son fils unique venoit de se précipiter dans la Tamise & de se noïer. A cela près il leur est assez ordinaire de quitter la Vie tranquillement & de bonne grace. Il est vrai qu'ils ont soin d'en jouir auparavant, en renonçant aux Affaires & à ce qui distrait; c'est là le *Sçavoir vivre* des Anglois, qui mène à quelque chose de plus qu'à bien sortir d'une Visite.

Mais

Mais voilà bien du Meurtre dans une Lettre où il s'agit de Plaisirs : c'est à quoi nous a mené un petit reste de Férocity qui se trouve chez cette Nation. Que ce mot ne vous scandalise pas ; il désigne une chose odieuse par rapport aux Etrangers, mais qui produit de très bons effets chez les Anglois. C'est à cette Férocity, qui ne souffre rien, & qui prend ombrage de tout, qu'ils doivent un des plus grands biens, qui est la Liberté. C'est par là que ce Peuple, désuni & plongé dans la Prospérité & dans l'Oisiveté, retrouve, dans le moment, toute sa Vigueur, & oublie tous ses démêlez, pour s'opposer unanimement à ce qui tend à le soumettre. Ailleurs, ce sont les gens qui n'ont rien à perdre qui s'engagent dans des Entreprises hasardeuses ; Ici ce sont ceux-là mêmes qui ont les plus grands Biens, qui ne sçauroient se passer de les avoir, & qui ne hésiteroient pas de  
se

se pendre s'ils les perdoient de toute autre manière que par un Complot. Oseroit-on dire, qu'il faut quelque Ferocité à une Nation pour se garantir de l'Esclavage, comme il faut être un peu Misantrope pour se soutenir honnête Homme. Par tout ailleurs, un homme disgracié de la Cour est disgracié de tout le monde, ses amis l'abandonnent & il est malheureux de toutes manières. Ici, c'est le contraire : on félicite un homme qui vient de quitter la Cour, comme un homme retrouvé ou revenu d'une maladie, & il peut compter qu'il aura plus d'Amis qu'auparavant. La Raison seule ne peut pas tant sur les Hommes ; il faut, ce me semble, un peu de Férocité pour la soutenir. C'est elle principalement qui rend les Anglois peu propres pour la Cour : Enclins à la liberté en tous tems, ils ne sçauroient se gêner ; ils parlent peu, & quand ils parlent, c'est moins pour flater un Grand que pour

pour dire une Vérité. Il leur arrive quelquefois de la dire brusquement & dans des occasions où il est bon que quelqu'un la dise , & leur Liberté ou leur Courage, à cet égard, est une des choses qui leur fait honneur & qui mériteroit qu'on les imitât ; ou , puisque peu de gens auroient bonne grace à les imiter , il feroit du moins à souhaiter qu'il y eut de ces Anglois répandus dans le Monde, pour dire aux hommes les Véritez que personne n'ose leur dire : Après le Courage qu'il faut pour les grandes Actions , celui-ci est sans doute le plus grand. Les Anglois non-seulement ne dépendent guere de la Cour , mais, dans leur manière de vivre, ils dépendent fort peu du Public & ne se laissent guere tyranniser par la Coutume. Ils contentent leurs Envies & se plaisent à en former d'extraordinaires. Ils osent braver l'Opinion & la Foule, & passer pour fous s'il  
le

le faut: Grand pas pour devenir raisonnable; tandis que chez des Peuples moins Féroces & plus uniformes, on voit d'énormes sottises devenir generales & héréditaires, par les soins que les gens y prennent de se ressembler les uns aux autres, & par la grande frayeur qu'ils ont de tout ce qui s'éloigne tant soit peu de cette uniformité. Adieu, Monsieur, je suis à vous de très-bon cœur,



L E T T R E  
Q U A T R I E M E.

**J**E vous ai parlé des Anglois comme de gens qui , généralement parlant, ont du Bon-sens, & qui semblent même en avoir plus qu'il n'en paroît dans le général chez d'autres Nations. Vous me demandez, Monsieur, d'où leur vient un si grand avantage , & comment, après l'avoir reconnu chez eux, j'ose si souvent trouver à redire à ce qu'ils font. Il faut essayer de vous satisfaire là-dessus, au hazard de raisonner au delà de ce qui convient dans une Rélation de voïage, ou au delà de ce qui pourroit me convenir à moi même.

Le Bon-sens, est donné à toutes les Nations; c'est ce qui fait l'Homme; mais tous les hommes ne le conservent, ni ne le cultivent pas

G

égale-

également , & c'est ce qui , dans un sens , distingue les Nations. Leurs differens Gouvernemens , leurs differens Besoins , leurs differens Avantages , leur ont fait mettre differentes choses , à la place du Bon-sens. En France , où chacun veut plaire , & où le Gouvernement est tel , que presque personne ne peut se maintenir sans faire la cour aux Grands , ce sont les Manieres & certain mauvais tour de Conversation qu'ils appellent communément *Esprit* ; choses assez opposées au Bon-sens , puis qu'elles consistent principalement dans l'art de faire valoir des Bagatelles , que le Bon-sens fait mépriser ; aussi seroit on tenté de dire , qu'il s'en trouve , generalement parlant , moins parmi les François que parmi quelques autres Peuples. Les Hollandois , qui habitent un Pais sterile , où l'on est obligé de vivre d'Industrie , & qui forment un Gouvernement ennemi de la Grandeur

&

& du Faste, ont introduit chez eux le Commerce & le Ménage, qui à la vérité émoussent l'Esprit, mais qui au fond n'ont rien d'opposé à la droite Raïson. Il est très vrai aussi qu'il s'en trouve en Hollande autant que nulle-part ailleurs. Les Italiens, situez dans un País délicieux, ont pris pour eux les Délices, l'art de contenter les Sens, & ils y ont si bien réussi, qu'ils sont devenus entièrement sensuels, c'est-à-dire, des gens chez qui, dans le general, il ne faut pas chercher beaucoup de Raïson. Les Allemans renommez de tout tems pour les avantages du Corps, tournent leurs plus grands Soins à le bien former, s'attachent aux Exercices & à la Parure, & croient ne pas négliger l'Esprit quand ils étudient les Langues & les Sciences, telles qu'on les enseigne dans les Ecoles : dès là leur Raïson ne sçauroit s'étendre aussi loin qu'elle iroit sans cela. Ces

choses là, ou d'autres, une fois introduites chez une Nation, & devenues comme sacrées par la Coutume, occupent, remplissent & fixent l'Esprit, tiennent lieu de Raison & l'excluent. Voïons si de tels obstacles au Bon-sens se rencontrent chez les Anglois, ou s'ils en sont exemts.

Leur Gouvernement est doux; ils jouissent d'une Liberté qui élève l'Esprit, & nul intérêt pressant ne les oblige à des Soupleesses qui le corrompent. Ils sont à leur aise, & le Païs & la Mer leur fournissent en abondance tout ce qu'il leur faut; ainsi ils n'ont pas besoin de s'appliquer extrêmement à l'Oeconomie, ni d'en faire la principale affaire de la vie. Ce même Païs, quoi qu'abondant pour les Besoins de la vie, ne produit pas des choses si délicieuses, que ses Habitans aient lieu de raffiner beaucoup sur les Plaisirs, & de s'y adonner entièrement. Ils  
ne

ne font pas grand cas de la Parure, qu'ils abandonnent aux Femmes, ni des Exercices, ni généralement de tout ce qui ne sert qu'à faire paroître le Corps; soit parce qu'ils ne l'ont que d'une beauté ordinaire, ou qu'ils évitent tout ce qui demande des Soins & qui pourroit les gêner. Ils ont assez bonne opinion d'eux-mêmes pour ne pas devenir facilement les Imitateurs des autres; & enfin, ce que je crois de plus grande conséquence que tout le reste, ils sont si ennemis de tout Esclavage, qu'ils dépendent très peu de la Coûtume. De tout cela vous jugez bien qu'il doit y avoir moins de Préjugé en Angleterre qu'ailleurs, & par conséquent plus de Bon-sens. Mais, comme si chaque Nation avoit une certaine mesure de Folie dont elle ne sauroit s'affranchir, dès là qu'il n'y a pas de Coûtume dans un País, c'est-à-dire, de Folie générale & privilé-

giée , il s'y trouve une infinité de Folies particulières qui ne peuvent que diversifier la Description des Mœurs de ce Païs là , & donner lieu à les blâmer souvent ; & c'est ce qui arrive ici. J'ai une chose à ajouter à cela ; c'est que tout ce que je viens de dire ne regarde que les Nations dans le général , & bien loin de vouloir nier qu'il n'y ait de la Raison chez toutes ces Nations , je suis persuadé qu'il n'y en a pas une où il n'y ait des Gens de Mérite en plus grand nombre qu'il ne paroît. Revenons aux Anglois & aux marques de Bon-sens qu'ils nous donnent.

Je crois vous avoir dit , qu'on trouve chez eux des gens qui fuient les Emplois & qui leur préfèrent le Repos & les Plaisirs d'une vie retirée. Cette particularité me paroît importante , & parmi plusieurs preuves de Bon-sens que nous donnent les Anglois , je m'arrête d'au-  
tant

tant plus volontiers à celle-ci, qu'elle contient une grande nouveauté, aussi bien qu'une Instruction nécessaire pour nous. Ces gens qui évitent d'entrer dans les Affaires, se trouvent ici en assez grand nombre, & quand, par le parti qu'ils prennent, ils ne feroient pas grand bien à leur Patrie, toujours lui font-ils beaucoup d'honneur; du moins s'il est vrai qu'il faille plus de Mérite pour se passer des Affaires que pour s'en mêler. Mais peut-être même lui font-ils du bien, & tout le bien qu'ils lui peuvent faire. Quelques personnes de mérite ne suffissent pas pour changer le train des Affaires; j'entens par Personnes de mérite ceux qui connoissent toute l'étendue de leur Devoir, & qui le font rigidement. Ceux là voient l'Impossibilité de redresser les Affaires, & pour ne pas faire des efforts inutiles, ils demeurent Personnes privées; ou si par hazard ils se trou-

vent en place , ils font des Essais qui ne leur réussissent pas , & ne pouvant se résoudre d'être Spectateurs paisibles du Désordre de leur Patrie , lors qu'on attend d'eux qu'ils y aportent du remède, ils laissent là les Emplois & se retirent. Ne pouvant donc lui être utiles par cette voie, que peuvent-ils faire de meilleur que de choisir, comme pour leur Portion, l'emploi de faire du bien à quelque Village? C'est déjà servir sa Patrie que de répandre, autant qu'on peut, la Probité & le Calme ; mais c'est lui faire du bien sur-tout, en ce que par là on donne au Public un Exemple de désintéressement, qui est peut-être la chose dont il a le plus de besoins ; principalement dans les Païs où l'on est tellement accoutumé de passer la vie dans les Emplois, que hors de là on se croit malheureux & déshonoré , & où néanmoins cette prétendue nécessité de parvenir est  
une

une source de Corruption & de Misères: Il n'y a sans doute que des Exemples du contraire qui puissent désabuser les gens d'une erreur si enracinée & si generale, & leur faire voir qu'il dépend de chacun de demeurer ce qu'il est, & que par conséquent personne n'est obligé de se corrompre pour parvenir aux Emplois, ni excusable de n'avoir pas fait tout ce que doivent faire ceux qui y parviennent. Mais quand l'Exemple seroit infructueux, quand ceux qui soutiennent dignement le personnage d'Homme privé n'encourageroient personne à les suivre, peut-être que, dans les tristes tems où nous nous trouvons, c'est par rapport à soi-même tout ce qu'on peut faire de meilleur: Un Homme droit & ferme rencontre dans les Affaires des traverses de tous côtez, des obstacles insurmontables, & tôt ou tard il lui survient des occasions où la Retraite

te

te est le seul parti qui lui reste à prendre: c'est aussi ce qui arrive ici. Il faut vous faire voir ce que c'est que la Fermeté d'un Anglois en ce cas là, & jusques où il a la force de suivre sa Raison.

Le Roi faisoit tous ses efforts pour empêcher que l'Acte d'un Parlement triennal ne passât, & mettoit dans son parti le plus de gens qu'il pouvoit. La Reine y travailloit de son côté. Entre autres elle s'adressa à *Milord Bellamond*, qui étoit son Trésorier, le fit prier & le pria elle même de lui aider à s'opposer à cet Acte. Mais ce Seigneur, qui regardoit le Parlement triennal comme une chose nécessaire au bien du Roiaume, eut le courage de refuser à la Reine ce qu'elle demandoit de lui. Elle lui dit, que s'il ne vouloit pas se mettre de son parti, il ne devoit pas du moins passer à celui de ses ennemis, & qu'elle lui demandoit de ne pas aller  
au

au Parlement ce jour là ; accommodement que peu de Princes proposent , & que jamais Courtisan , je crois , ne refusa ; mais chez un Anglois l'Honnête-homme peut l'emporter sur le Courtisan. Celui-ci le refuse , va au Parlement , parle pour l'Acte , & ne contribuë pas peu à le faire passer. C'est plus de Vertu qu'on n'en suppose à la Cour ; aussi la Reine en colère , se regardant plutôt comme outragée par une personne engagée à son Service , que comme traversée par un Membre du Parlement , se hâte de l'en faire repentir. Elle lui fait dire , qu'elle ne prétend pas qu'un homme qui se déclare contre les Interêts du Roi soit riche de ses Bienfaits , & qu'elle lui ôte sa Charge. Le voilà donc tout d'un coup d'un grand Revenu réduit à très peu de chose. Sur cela il prend le parti qui convient à un homme sensé & qui a du courage : il reforme son  
Train

Train & se défait de tout ce dont il peut se passer; son Fils, à qui il entretenoit un Gouverneur, est envoyé au Colége; Milord, qui n'alloit qu'en Carosse, marche à pied. En un mot, sans s'étonner, ni se plaindre, il mène dès ce jour là une vie conforme au peu de bien qui lui reste. Il arriva une chose en cette occasion, qui fait honneur aux Anglois, & qui marque leur Indépendance de la Cour, aussi bien que l'estime qu'ils font d'une bonne Action. Un grand nombre de ceux que leurs Emplois attachoient au Prince, & qui par conséquent avoient des ménagemens à observer, se rendirent d'abord chez ce Courtisan disgracié, lui firent compliment sur ce qui c'étoit passé, & lui offrirent leur Bourse. Leurs Aplaudissemens parurent avec plus d'éclat que les Humiliations que la Reine lui avoit voulu faire essuier. Une circonstance manquoit encore  
pour

pour mettre la Grandeur de cet Anglois dans tout son jour , & pour sauver la Bonté de la Reine: la voici au plus juste. Cette Princefse, qui n'avoit agi de cette manière que dans un premier chagrin, croiant avoir assez mortifié un homme de mérite, & s'en repentant fans doute, lui offre une Pension, afin que du moins il puisse vivre en personne de sa qualité; mais lui, se soutenant jusqu'au bout, refuse la Pension & répond à la Reine, que puis qu'il ne lui rend plus de Service, il ne croit pas devoir recevoir une récompense d'elle. Si, comme il n'en faut pas douter, la véritable Grandeur consiste à être raisonnable avec fermeté, ceci est sans doute d'un grand Homme. C'est ici le País où ces grands Hommes se trouvent , & c'est à mon avis ce que l'Angleterre a de plus curieux & de plus digne de l'attention des Voïageurs. Il seroit à souhaiter qu'ils voulussent

sent la tourner un peu plus de ce côté-là, & nous apprendre toutes les particularitez qui peuvent venir à leur connoissance sur ces sortes de sujets; Ces Exemples familiers nous serviroient beaucoup, & peut-être plus que toutes ces Actions éclatantes, souvent vicieuses, & presque toujours au dessus de nôtre imitation, dont l'Histoire est pleine; Par là on pourroit enfin nous faire comprendre que tout ce qu'on nous conte de la Vertu n'est pas un chimère, qu'il n'est pas impossible de renoncer à l'Ambition & à l'Avarice, & que c'est véritablement le moïen le plus court & le plus aisé de devenir heureux. Mais l'Angleterre a des Cérémonies, des Bâtimens, des Masures & des Inscriptions; il n'y a nulle aparence que les Voïageurs nous décrivent les Anglois mêmes, ou s'il leur arrive jamais d'en décrire, ce seront sans doute des Héros d'une autre es-

*SUR LES ANGLOIS. III*  
espèce que ceux dont je viens de  
parler.

Lors qu'on fait voir autant de  
Bon-sens dans ses Actions que le  
font ces gens ici, on en met aisé-  
ment dans la Conversation. Auf-  
si la leur en a-t-elle beaucoup. Ils  
traitent une bagatelle en bagatelle,  
sans s'en occuper long-tems; sans  
s'échauffer là-dessus. Il paroît que  
sur tout ils font cas du Bon-sens,  
& rarement les entend-on dire d'un  
homme, qu'il a de l'Esprit, ou qu'il  
en manque. Ils parlent des cho-  
ses comme ils les conçoivent eux  
mêmes, ils ne craignent pas de  
heurter les Préjugés communs, qui  
dès là aussi doivent être d'un moin-  
dre poids chez eux qu'ailleurs; ain-  
si leur Conversation est toujours  
agréable par la nouveauté des Sen-  
timens, & souvent très sensée lors  
qu'ils envisagent les choses du bon  
côté. On leur trouve des Idées  
saines sur beaucoup de choses, où  
d'au-

d'autres Nations se trompent. Vous les entendriez avec plaisir se servir communément du mot de *Simple*, comme d'une louange, & de celui de *Rusé*, comme d'une injure. Le titre de *Bon-homme* n'est jamais pris en mauvaise part chez eux, de quelque ton même qu'on le prononce; bien loin de là, lors qu'ils veulent louer beaucoup leur Nation, ils allèguent leur *Good natured People*, *Peuple de bon naturel*, dont ils prétendent qu'on ne trouve ailleurs ni le nom, ni la chose. Une autre preuve de Bon-sens dans leur Conversation, c'est le Silence dont ils l'entremêlent, & je pense même qu'il ne seroit pas difficile de justifier leur *How d'ye do?* réitéré de tems en tems, dont les François se moquent & qu'ils regardent comme un manque d'Esprit pour soutenir la Conversation. Les Anglois se sont fort bien aperçus, que quand on ne parle que pour parler, on ne man-

manque guere de dire des sotises, & que la Conversation doit être un commerce de Sentimens & non pas de Paroles ; & comme, sur ce pied là, on n'a pas toujours dequoi s'entretenir, il leur arrive quelque fois de se taire assez long-tems ; alors ils ont coutume de rompre ce long silence par des *How d'ye do ? Comment vous portez vous ?* qu'ils s'adressent de tems en tems ; honnêteré qui signifie qu'ils s'occupent des Personnes avec qui ils se trouvent, mais qu'ils n'ont rien à leur dire. Mais le fatigant Verbiage de la plûpart de ceux qui se moquent d'eux, & qui font les Spirituels & les Agréables dans la Conversation, justifie la Taciturnité Angloise beaucoup mieux que tout ce qu'on pourroit dire en sa faveur.

Les Ecrits des Anglois, plus connus que leurs Conversations, sont fameux par le Bon-sens qui s'y trouve ; &, en effet, il n'est pas jusques

H

aux

aux Epitres dédicatoires où le plus souvent il n'y en ait ; car il faut vous dire en passant que les Anglois aussi dédient leurs Livres ; mais ils savent dédier sans louer, & louer sans bassesse. On trouve dans ce qu'ils écrivent beaucoup de Raisonnement & peu de Citations ; c'est-à-dire qu'ils méprisent les autorités, & que parmi leurs Libertez, ils comptent pour beaucoup celle de la Raison, & se plaisent à la faire valoir. Pour des Larcins, on assure qu'il s'en trouve incomparablement moins chez eux qu'ailleurs, si vous exceptez le Theatre, c'est-à-dire la Bagatelle. Hors de là ils dédaignent cette espece de vol, & ce sont eux plutôt, que les autres volent. Ce même Bon-sens, qui les fait surpasser les autres Nations dans les Sciences, leur en fait voir aussi l'Incertitude & la Vanité ; ils sont peut-être les gens qui la sentent le mieux, & ceux, en même tems, qui ont le plus de Courage & de Bonne-foi pour l'avouer. On

On est fâché que des gens qui ont de si bonnes qualitez se communiquent avec tant de peine, & rebutent si fort les Etrangers qui les recherchent. C'est un des grands reproches qu'on leur fait, & qui merite qu'on l'examine un peu. Tout ce qu'on a à dire contr'eux se réduit à ceci; qu'ils ne nous font pas des caresses; ou qu'ils ne nous en font que bien tard; car de nous faire des insultes, je ne sache pas que personne les en accuse, à moins que ce ne soit quelcun de ces faiseurs de Relations, qui n'ont jamais vû les Pais qu'ils décrivent, ou qui outrent toutes choses pour les rendre plus interessantes. Je dis donc qu'en cela les Anglois ne font rien que nous ne voyons faire aux gens raisonnables: Il leur est ordinaire d'être d'abord reservez, & de ne s'ouvrir qu'à mesure qu'ils connoissent les personnes à qui ils ont à faire. En échange on a avec eux l'avantage ordi-

naire qu'on trouve avec les gens froids, & qui recompense suffisamment ceux qui les recherchent: C'est qu'on peut faire plus de fond sur leur Amitié, quand une fois on l'a gagnée, que sur celle de ces gens faciles & caressans, qui se rendent d'abord, & qui même vont au devant de qui ne les recherche pas. D'ailleurs les gens qui s'en plaignent le plus, qui sont les François, ne prennent peut-être pas garde que c'est ici un País de Retenuë & de Sang froid, où, par conséquent, ils ne doivent s'attendre ni à ces avances d'Amitié, ni à ces Empressemens qui leur sont particuliers. Si l'Angleterre est décriée par d'autres sur ce sujet, c'est toujours par des gens qui en jugent par raport à la France, & d'ordinaire en venant de là. Je pense qu'on se récrie un peu moins là dessus quand on vient ici par la Hollande. Enfin, si on prétend trouver chez eux quelque chose de plus  
fâ-

fâcheux que de la froideur, je veux dire du mépris, on peut considérer que la plûpart des Etrangers, qui s'arrêtent dans ce Païs, cherchent à y faire fortune, & font la cour aux Anglois dans ce dessein. Si sur ce pied là ils nous trouvent petits, & s'ils nous méprisent un peu, je ne vois pas qu'ils aient grand tort, eux qui vivent contents chez eux, ou du moins qui ne voyagent que pour le plaisir, & comme des gens dont la fortune est faite. Le reproche qu'on a, ce me semble, raison de faire aux Anglois, c'est, comme je crois vous l'avoir marqué, sur l'Opinion outrée qu'ils ont de leur Nation & de leur Païs: Il est certain qu'ils ne sauroient entendre blâmer ni l'un ni l'autre, sur quoi que ce soit; en cela moins raisonnables que les François, chez qui plusieurs honnêtes gens, non-seulement tombent d'accord de ce que leur Nation a de mauvais, mais qui ne se font point de peine d'en rendre

témoignage, en publiant des Ecrits qui tendent à l'en corriger. Cet Amour propre des Anglois est surtout incommode aux Etrangers qui voudroient les bien connoître : Il empêche qu'on ne puisse conferer librement sur toutes sortes de sujets avec eux, & s'informer d'eux-mêmes des Mœurs & du Caractere de leur Nation. Je suis, Monsieur, à vous de très bon cœur.



# LETTRE

## CINQUIEME.

**S**i je vous écris sur le sujet des Loix & de la Police des Anglois, ne vous attendez pas, Monsieur, à des recherches fort exactes là-dessus; vous en saurez seulement quelques singularitez qui m'ont frappé, & que j'ai crû propres à vous être racontées. Ne croiez pas non plus, sur ce que la plûpart de mes Remarques vont au desavantage de ces Loix, ou de cette Police, qu'il n'y ait que du mal à en dire. On y trouve du Bon, ici comme ailleurs; mais le mauvais de tout Gouvernement est ce qui s'en remarque, surtout, parce qu'on en souffre: Le Bon, qui nous empêche seulement de souffrir, ne s'en fait pas remarquer si aisément.

Le Gouvernement en Angleterre

H 4

est

est excellent en beaucoup de choses, sur-tout en ce qu'il maintient la Liberté ; mais en même tems il souffre qu'en plusieurs occasions cette Liberté dégénere en Licence, & cela à un point que je ne sai si c'est faire un grand bien aux Anglois que de la maintenir. On a passé tant d'Excès au Peuple, porté par la Prospérité à tout entreprendre, qu'il a pris pied là-dessus : Les Reglemens établis ne suffisent pas pour le contenir, & il regarde toutes sortes d'Innovations, comme autant d'entreprises sur ses Privileges. Voyons de quelle nature ils sont, & combien toutes choses tendent ici à les favoriser.

Une des voies dont on se sert pour cela, c'est de ne point aider à la Loi, de s'attacher toujours à la Lettre, & cela souvent d'une manière qu'on pourroit appeler puerile. Il est défendu, par exemple, d'avoir deux Femmes ; là-dessus on dit com-  
mu-

munément, qu'il n'y a qu'à en prendre trois, pour n'avoir rien à craindre, & pour être à l'abri de la Loi. En effet, il n'y a pas long-tems que l'expedient étoit assuré, ou du moins crû tel par la plupart des gens ; & je pense qu'il le feroit encore, sans un Etourdi qui outra les choses & gâta tout : Il se promenoit par les Provinces & épousoit les jolies filles qu'il trouvoit sur son chemin. Depuis ce tems-là les Jurisconsultes se sont avisez, qu'on ne sçauroit aller à trois sans passer par deux, & les Anglois ont perdu leur privilege. On m'assure qu'un homme ne sera pas arrêté, si dans l'ordre que les Sergens lui portent, il trouve moien de les chicaner sur l'ortographe de son nom ; il dira que l'ordre ne s'adresse pas à lui, & sa raison sera reçüe. Chacun, comme vous croiez bien, est prompt à se saisir de ces petits moiens d'éluder la Loi, de se jouer de la Police & de se tirer d'affaire.

Au défaut des Loix expressees du Pais, sur un Crime particulier qui vient de se commettre, les Juges aiment mieux ne juger point du tout, que d'avoir recours à des Loix generales, qui pourroient être plus rigoureuses. C'est-à-dire, que qui veut se vanger de quelcun, ou l'insulter, n'a qu'à voir quel Outrage n'est pas specifié dans les défenses; c'est celui qu'il peut commettre en toute sûreté. Il y a quelques années qu'on a vû un homme couper le nez à son ennemi, sans qu'il en ait été autre chose, si ce n'est qu'on a fait une Loi, qui défend de couper le nez. Ce n'est pas qu'il n'y en eut une qui défendoit de mutiler; mais cet homme allegua pour sa justification, qu'une personne sans Nez n'étoit pas mutilée, mais seulement renduë difforme: par cette distinction il se tira d'affaire, & donna lieu à une Défense expresse, de ne plus rendre difforme qui que ce fut, ce qui acheva de

de comprendre toutes les Parties du Corps & de les mettre en feureté. Quel Jeu, sur une matiere si sérieuse & chez des gens si sérieux.

Mais voyons dans quelque détail ce que les Scélérats ont à craindre ici des Loix, ou ce que les Honnêtes gens en doivent espérer. Commençons par ce qui regarde les Voleurs, qui font un corps considerable, & qui mériteroient bien qu'on songeât sérieusement à les exterminer. Ce n'est pourtant pas ce qu'on fait ; bien loin de là, ils sont traités de maniere à avoir quelque lieu d'être contents, & de ne se pas repentir entierement d'avoir choisi ce genre de vie : Voici qui semble être fait exprès pour les y engager. Si quelcun entre dans un lieu, sans rien rompre ni forcer, quelque considerable que soit le Vol qu'il fait, il en est quitte pour une légère amande, ou pour un autre petit châtiment. S'il y va trop lourdement, & qu'il ait

ait le malheur d'être pris & condamné, on fait encore tout ce qu'on peut pour le consoler, & lui rendre sa condition suportable: Il jouit de tout l'argent qu'il a aquis par ses Vols, & si vous demandez la raison d'un usage si extraordinaire, on vous dira que ce malheureux le paie de sa vie, & qu'aussi bien on ne pourroit pas discerner les especes, pour les restituer à chacun de ceux à qui elles appartiennent. Ainsi ces gens ont dequoi attendre doucement la Mort, mangeant, beuvant, & se divertissant quelquefois à faire gagner une année de tems aux Femmes condamnées & enfermées avec eux. Ici, comme ailleurs, on ne les execute pas quand elles sont grosses, ou qu'elles se disent telles, & toutes peuvent le devenir ici; rien n'empêche que les Cavaliers qui leur tiennent compagnie ne soient en belle humeur, & prêts à leur rendre service: Ou bien, au défaut de ces Mrs. le Geolier, ou ses gens, sont assez

assez galans pour leur prolonger la vie. Il se commet generalement toutes sortes de débauches & d'infamies dans les Prisons, & parmi les Condamnez, tout comme si, étant une fois en ces Lieux, on n'avoit plus rien à craindre, ou qu'une Mort prochaine & inévitable fut un motif de plaisir & de corruption. C'est ainsi, dira un Anglois, que la Liberté nous suit par tout, & que nous trouvons moien d'en jouir jusques à la fin de la vie.

Les Courtisannes ne sont pas traitées moins doucement que les Voleurs. Il y en a un nombre prodigieux, qui exercent leur métier en toute liberté & infectent impunément les deux tiers de la Jeunesse. Si quelqu'une se trouve grosse, elle peut nommer Pere qui elle veut, & lui donner l'enfant. Quand on l'a interrogée là-dessus dans le tems qu'elle acouche, on l'en croit, comme si ce qu'on lui demande n'étoit

toit sujet à aucune méprise, ou qu'il y eut un tems où un mensonge dût coûter beaucoup à une Courtisane. Aussi voit-on souvent des gens étonnez de se trouver Peres tout à coup, & d'avoir des Enfans à nourrir sur qui ils ne comptoient pas. Je connois un Gentilhomme François qu'un pareil présent embarrassa beaucoup : La Fille qui le lui faisoit étoit extrêmement laide ; lui homme fort vain, & qui eut voulu être soupçonné de toute autre chose plutôt que d'une Intrigue avec elle. Il s'opiniâtra à refuser l'Enfant, donna caution, selon la coutume du Païs, pour ne pas entrer en prison, & entreprit avec beaucoup de chaleur de se justifier. Une circonstance assez plaisante, s'il en faut croire les gens de son Païs, c'est que le Cavalier avoit dequoi se justifier dans le moment même, & d'une manière à se mettre pour toujours à l'abri de pareilles accusations ; mais  
un

un Gentilhomme François préféreroit sans doute, à une telle espece de justification, la Mort même, s'il le faloit. Celle de la Fille, qui survint, le tira d'embarras: Elle avoua, en expirant, que ce qu'elle avoit fait, en nommant cet homme-là, plutôt qu'un autre, n'avoit été que par divertissement, pour l'intriguer un peu, & voir comment il se tireroit d'affaire.

Les Femmes galantes n'ont guere plus de sujet de se plaindre de la rigueur des Loix: En voici une qui leur est avantageuse, autant qu'elles peuvent le souhaiter, & qui décide un grand point en leur faveur: Un Mari est obligé de reconnoitre pour siens tous les Enfans dont sa Femme acouche pendant qu'il est dans le Roiaume, quand même il prouveroit qu'il a été absent d'elle des années entieres. Elles ont encore d'autres avantages sur ce sujet qui ne font pas petits; entr'autres celui de  
ne

ne pouvoir être convaincuës de crime que par des preuves de la dernière évidence, telles à peu près, que Madame *Pernelle* les demande dans *Moliere*, & que les Maris n'ont guere, c'est à dire qu'il ne faut pas moins que de s'être tenu constamment derriere sa Femme & avoir tout vû, de ses propres yeux vû; Toute autre preuve ne suffit point. Le premier Duc d'Angleterre vient de prouver son désastre assez clairement, du moins pour le Public, sans qu'il ait pû venir à bout de se faire séparer de sa Femme. Toute la satisfaction qu'il a eüe, c'est que le Galant, fils d'un riche Cabaretier, a païé une amende de plusieurs marcs d'argent, condamné à cela par la Loi du *Scandalum Magnatum*, qui défend de manquer de respect aux Grands. C'est-à-dire que, dans ce País, débaucher la Femme d'un Seigneur, est trouvé aussi mauvais que si on avoit mal parlé de lui, & qu'il y a le même risque.

Il est bien vrai que ces Tolérances ne mettent pas toujours les Femmes à l'abri de tout : il s'est trouvé des Maris qui , n'ayant pas les Loix pour eux , ont eu recours à d'autres expédiens. Voici ce que des Anglois m'ont raconté sur ce sujet. Une Femme, se sentant sur le point de mourir , s'avisa de demander pardon à son Mari d'une grande offense , qu'il sçauroit , lui dit-elle, quand il se seroit engagé à la lui pardonner. Il s'y engagea , & la Femme lui avoïa une Galanterie. Le Mari l'assura qu'il n'auroit aucun ressentiment de ce qu'elle venoit de lui dire , ajoutant qu'elle n'avoit pas non plus tout sujet d'être contente de lui , & qu'il la prioit de vouloir bien à son tour lui pardonner le mal qu'il pouvoit lui avoir fait , ce que la Malade lui accorda volontiers , autant surprise que ravie d'une si grande bonté. Le Mari là dessus lui aprit , qu'il s'étoit bien aperçu

de la Galanterie, & que pour cela même il l'avoit empoisonnée. Voilà le Sang-froid & la Constance d'un Anglois qui a pris son parti. Il est bon que des gens si entiers dans leurs Résolutions n'en prennent pas souvent de mauvaises, sur tout dans un País où les Loix sont si peu rigoureuses. Pour achever de vous convaincre de leur excessive douceur, passons aux faux Témoins.

S'ils ne jouissent pas ici d'une entière impunité, on peut dire, du moins, que leur peine est si petite, & qu'il y a si peu de proportion entre le risque qu'ils courent, s'ils sont convaincus, & le gain qu'ils peuvent faire, en cas qu'ils réussissent, qu'il n'y a pas dequoi s'étonner si le nombre en est si grand. L'an 1692. il arriva qu'un homme forgea un Ecrit, & contrefit le Seing de sept des principaux Seigneurs du Roiaume, qui s'engageoient par cet Ecrit à favoriser une Descente que de-

devoit faire le Roi Jaques, & à se saisir de la personne de la Reine. Cet homme trouva moien de mettre secrettement son Papier dans la maison de l'Evêque de Rochester, l'un des sept. Ensuite il accusa cet Evêque, qui fut arrêté; tous ses Papiers furent saisis, hormis ce Papier supposé, qu'heureusement les Archers ne trouvèrent pas, & sans doute ce fut la seule chose qui sauva les Accusez. Quand mon récit finiroit ici, je vous aurois appris un affreux attentat, presque incroyable, si on considère qu'il n'a été commis que pour attraper quelque récompense pour l'avis donné. Mais voici qui va plus loin, & qui est encore plus difficile à croire: la Fourberie est pleinement découverte, & le Fourbe, homme de néant & sans amis par conséquent; & abandonné à la rigueur des Loix, pour tout châtiment est mis au Pilon, c'est-à-dire, exposé pendant quel-

ques heures à la risée de la Poptulace & à la Bouë qu'on lui jette. S'il avoit réüssi , ou s'il réüssit une autre fois , il peut lui en revenir de très grandes recompenses. S'il est découvert, ce n'est toujourn que le Pilon ; en ces sortes de choses la Récidive n'est comptée pour rien, & une personne une fois accoutumée à cet espèce de châtimeut peut tout entreprendre. Quel badinage! direz-vous, ou plutôt, qu'elle inexcusable négligence à mettre à couvert l'Honneur & la Vie des gens! Les Anglois n'ont ils donc du Bon-sens que chacun pour soi-même?

Si, d'un côté, la Police manque d'aplication pour contenir les Scélérats , de l'autre elle n'a pas assez de soin pour soulager les Misérables : on peut dire que dans toute sa rigueur elle ne fait pas tant de mal à ceux là , qu'elle en cause à ceux-ci, par sa négligence; S'il est vrai du moins que d'être pendu soit

un moindre Suplice que de mourir de faim. C'est le triste sort de quelques Prisonniers pour Dettes ; il faut qu'ils se nourrissent eux mêmes ; les Créanciers ne sont obligez à rien, & le Roi ne leur fournit, comme on parle ici, que de quoi boire, c'est-à-dire, de l'Eau. Souvent il arrive que des gens sont arrêtez pour peu de chose, peut-être pour quelques Chelings qu'ils trouvent biens moins en prison que hors de là, & qu'au bout de quelque tems l'argent leur manque pour se nourrir, aussi bien que pour paier leurs Dettes, & se mettre en liberté. On en a vû qui ont été reduits à ne vivre que des Rats & des Souris qu'ils prenoient ; d'autres qui ont été maltraitez des Geoliers en plusieurs manières & empoisonnez en suite. Ces miserables ont composé un Volume de leurs Plaintes: le Titre, où ces gens, pressés de mettre leur misère au jour, auroient

volontiers fait entrer le Livre, s'il avoit été possible, est trop long pour être rapporté tout entier; en voici le Commencement & la Fin:  
,, Cris des Opprimez; c'est-à-dire,  
,, Relation véritable & tragique des  
,, Souffrances sans exemple d'une  
,, multitude de pauvres Prisonniers  
,, pour Dettes, dans la plu-part  
,, des Prisons d'Angleterre . . . .  
,, avec d'autres barbares Cruautez,  
,, auxquelles rien ne sçauroit être  
,, comparé, dans quelque Histoire  
,, & chez quelque Nation que ce  
,, soit. Le tout mis dans la der-  
,, niere Evidence. Ce Livre est de  
l'an 1691. Il est adressé au Parle-  
ment, & jusques ici on n'apprend  
point qu'il ait produit quelque cho-  
se.

Il est difficile de passer outre sans se récrier sur une pareille Dureté, qui a quelque chose d'extraordinaire & d'étonnant. Que les Anglois ne remédient pas à toute sorte d'in-  
con-

convéniens autant qu'ils le pourroient, en cela leur Police n'est pas fort différente de celle des autres Nations ; tenir les Hommes dans l'Ordre & les obliger à bien vivre entre eux , doit être par tout un Ouvrage fort difficile & fort imparfait ; mais que des milliers de personnes pâtissent malheureusement dans les Prisons publiques , & que plusieurs y meurent de faim , sans que le Gouvernement daigne y mettre ordre, c'est ce qu'on ne s'attend pas de trouver chez ce *Peuple de bon Naturel* & opulent , chez qui étouffer de graisse est une mort assez ordinaire , & où les Soins du Souverain descendent jusqu'à ordonner, par des Déclarations imprimées & affichées, qu'on ne laisse manquer de rien les Poissons & les Canards d'un Etang. Mais aussi, voilà la grande Cruauté des Anglois, qui consiste à permettre le Mal, plutôt qu'à le faire. Il est certain

qu'ils abhorrent les Actions cruelles: les Duels, les Assassins, & généralement toute sorte de Violences sont rares ici, & je ne sçache pas d'avoir entendu parler d'Empoisonnement, si ce n'est dans les deux occasions que je viens de citer: le plus souvent quand un Anglois entre en fureur, c'est contre soi-même.

Une preuve de leur aversion pour la Cruauté, & qui, à la honte de la Chrétienté, se trouve une singularité remarquable, c'est l'abolissement des Tortures. On les a ici en horreur, & on ne s'en sert point, pas même pour découvrir les Complices d'une Conspiration, tandis que nous voïons d'autres Nations, qui accusent celle-ci de Ferocité, & se piquent d'une Politesse extraordinaire, retenir cette Coûtume barbare & véritablement féroce, & la pousser à un tel excès, que les Tortures les plus effroïables deviennent

nent une des formalitez ordinaires d'un Procès criminel. Je mettrai ici en peu de mots la méthode que les Anglois tiennent dans ces Procès; elle me paroît singulière, & je la préférerois à tout ce qui se pratique ailleurs.

Personne parmi eux n'est puni de mort, qu'il n'ait été trouvé coupable devant deux differens Tribunaux: le premier est composé de plus de douze Juges, mais dont douze pour le moins doivent l'avoir condamné; l'autre Tribunal a ce nombre complet, tous les Juges doivent être voisins de l'Accusé & gens de sa Condition, autant que cela se peut, venant de prêter Serment, & demeurant ensemble, sans boire ni manger, jusques à ce qu'ils soient d'accord dans leur Jugement. Si vous y prenez garde, il n'y a pas là une Circonstance qui n'ait son usage, & qui ne soit très-bien fondée. Elles ont donné lieu à un

cas

cas assez singulier : Un homme fut accusé de Meurtre , & les preuves parurent si fortes , que onze des Juges le condamnèrent sans hésiter. Un seul se trouva d'un sentiment contraire , & y persista constamment , nonobstant toutes les raisons que le Président lui pût alléguer. Enfin , les autres , réduits par la Faim , passèrent de son côté , & déclarèrent l'Accusé innocent. Le Président étonné du procédé extraordinaire de cet homme , lui en demanda la raison en particulier , & la fût après s'être engagé au secret. Ce Juge étoit le Meurtrier lui même , qui n'avoit pas voulu violer son Serment , ni joindre un second Meurtre au premier. Quand on considère combien cette Méthode est courte , & qu'on réfléchit sur la longueur odieuse des Procès civils , qui ne traînent pas moins ici qu'ailleurs , on a de la peine à comprendre , que des Années entières ne suf-

suffisent pas pour décider d'un léger Interêt, chez des gens à qui une Matinée suffit pour décider de la Vie d'un Homme, & que ce Peuple, si amoureux de la Liberté, demeure tranquillement soumis à l'indigne Tirannie de la Chicanne, & de ceux qui font profession de la faire valoir.

On est surpris quelquefois, en voyant des gens condamnez pour peu de chose, d'en voir d'autres, plus coupables, selon toutes les apparences, absous assez légèrement: c'est que l'on ne juge ici que sur des Preuves bien claires, & que les Apparences sont comptées pour rien. Il se peut que des Criminels échappent à la Punition qu'ils méritent; mais difficilement doit il arriver qu'un Innocent soit puni. Avec ce que ces Jugemens ont de surprenant, par cet endroit, ils sont souvent accompagnés de Circonstances si peu sérieuses, & qui conviennent si peu

à

à ce triste sujet, que les Relations qu'on en imprime sont, au gré de bien des gens, une des choses des plus divertissantes qu'on lise à Londres. On y voit, entre autres particularitez, un récit de la manière dont les Criminels se sont préparez à mourir, & il se trouve toujours, que quelques uns ont rejetté les Exhortations du Ministre qui les visite & qui les doit preparer à la Mort, ou qu'ils y ont paru insensibles & se sont resolu à la Mort eux mêmes; chose qui surprend peu de gens ici, & qui aparemment ne vous surprendra pas, après tout ce que je vous ai écrit du Caractère de ce Peuple. Le Ministre, de son côté, dans un Raisonnement qu'il fait au Lecteur, ne manque guere d'attribuer le malheur des Criminels au peu de soin qu'ils ont eu d'observer le Dimanche; négligence qui est regardée ici comme le Comble de l'Impieté, aussi bien que comme  
ce

ce qui y conduit. C'est-à-dire, que dans ce Païs, comme dans d'autres, le Peuple ne manque pas de se choisir quelque Devoir bien facile de la Religion, & de s'y atacher comme à ce qu'il y a de plus essentiel, & que parmi les Prédicateurs le grand nombre est Peuple.

C'est principalement au sujet des Exécutions & des Farces qui s'y jouent, que je me suis souvent étonné de l'Obstination des Anglois à ne pas vouloir changer leurs Loix. Il paroît assez que ce Peuple, qui craint si peu la Mort, est très sensible à d'autres Châtimens, & ils ne sçauroient douter, qu'un seul Exemple d'un Voleur condamné à un long Travail, ne fit plus d'effet que toutes leurs nombreuses & fréquentes Exécutions, qui ont d'autant moins de force qu'elles sont presque sans Infamie. Voici qui semble être arrivé exprès pour les en convaincre : Un Voleur est arrêté  
pour

pour avoir volé peu de chose, & il est condamné à quelque Travail. Au sortir de là il se met encore à voler, & il est repris. On le veut remettre au Travail, mais ne pouvant se résoudre à souffrir cette peine terrible, & lui préférant la Mort, il déclare qu'il a volé un Bassin d'argent chez un Orfevre, le prouve, & par là il vient à bout de se faire pendre. Ce mépris de la Mort & cette Horreur du Travail montrent assez le moïen de délivrer le País des Voleurs, & on auroit d'autres raisons encore pour préférer cette espèce de Punition à l'autre, puis que tous les gens sensés conviennent qu'il n'y a nulle proportion entre le Crime & la Punition, entre le Vol & la Mort. Mais en cela on fait ici comme ailleurs, & les Anglois ont même sur ce sujet quelque chose d'indolent qu'on ne voit point ailleurs, ce me semble. Vous diriez qu'ils ont égard aux Executions com-  
me

me à un Spectacle dû au Peuple ,  
& qu'ils cultivent les Voleurs pour  
avoir dequoi y fournir.

Il y auroit plusieurs autres Preu-  
ves à donner du peu de rigueur des  
Loix de ce Païs , à quoi on pour-  
roit ajouter , que s'il y en a de plus  
séveres , elles sont d'ordinaire mol-  
lement exécutées. Mais en voilà ,  
je crois , assez pour vous faire voir,  
qu'il n'y a pas dequoi s'étonner ,  
si on entend dire que le Peuple les  
aime beaucoup & les croit les pre-  
mieres Loix du Monde. Soïons  
plûtôt surpris de ce que les Anglois,  
gens de Bon-sens , ne se servent  
pas de leur Raïson en ces rencon-  
tres comme en d'autres , & ne con-  
forment pas leurs Loix & leurs Usa-  
ges aux Besoins de leur Païs. Je  
crois qu'on en pourroit trouver la  
cause , en partie , dans la forme de  
leur Gouvernement : on diroit que  
la grande affaire du Parlement est  
d'observer le Roi , & celle du Roi  
d'ob.

d'observer le Parlement ; le Peuple cependant , qu'on veut ménager de part & d'autre , jouit à souhait d'une grande Licence. Il est certain, d'ailleurs , que des gens libres & riches , comme ceux-ci , doivent être plus difficiles à ranger que d'autres ; il sont trop accoutumés à suivre leur propre volonté pour sçavoir obéir. J'ajouterois volontiers une troisième raison , c'est qu'il se rencontre malheureusement que la même Droiture d'esprit qui fait le vrai Habile-homme , le porte plutôt à éviter de se mêler des Affaires qu'à les redresser. Je vous embrasse, Monsieur , de très bon cœur.



L E T-

## L E T T R E

## S I X I E M E.

**C**E que vous me demandez, Monsieur, dans votre dernière Lettre, me fait souvenir d'une chose qui arriva ici il n'y a pas long-tems. Un Musicien se mit à chanter devant quelques uns de ses amis. Après qu'ils l'eurent écouté pendant quelque tems, & qu'il les eut régalez de ses plus beaux Airs, un d'entre eux s'avisa de lui demander un Vau-deville qui couroit alors. Le Musicien, outré de dépit, lui lança un regard terrible, & s'en alla sans vouloir chanter davantage. Je ne voudrois pas soutenir que les Lettres que je vous ai écrites fussent de fort beaux Airs; mais il est certain que la Description de la Ville de Londres que vous me demandez, n'est, en comparaison des Mœurs & du

Caractere des Hommes qui y habitent, qu'une espèce de Vaudeville, & qu'il faut que je sois bien bon, si, après une telle injure, je continuë de chanter. Quoi qu'il en soit, je n'approuve pas la mauvaise humeur du Musicien : Vous voulez des Vaudevilles, il faut se resoudre à vous en donner.

*Londres* est située dans une plaine, le long de la Tamise. En cet endroit, la Tamise forme un Croissant, & la plaine s'élève tant soit peu en colline, ce qui fait une situation très agréable. Quoi-que cette Ville soit déjà la plus grande de l'Europe, on ne laisse pas que de l'agrandir toujours : De tous cotez un grand nombre de gens viennent s'y établir, & donnent lieu aux Entrepreneurs d'y ajouter des Ruës entieres.

Les Ruës sont larges & droites, au moins celles qui sont bâties depuis le grand Embrasement, & qui  
sont

font environ la moitié de Londres. Il ne leur manque que d'être mieux pavées. On est surpris que dans une Ville si opulente, & où on n'épargne rien pour le Superflu, on oublie le Nécessaire, & qu'on évite de faire de la Dépense, lors-qu'il s'agit de se tirer de la Bouë & de la Poussière.

Les Maisons sont bâties ici de Briques, & faites d'une manière fort commode; il n'est pas jusqu'au plus petit Coin, qu'on ne fasse servir à quelque chose. Le Terrain est cher à Londres, & c'est ce qui apprend à le bien ménager. D'ordinaire ils n'achètent les Places que pour un certain tems, peut-être pour quarante ou cinquante ans, & ils prennent si bien leurs mesures, en bâtissant, que les Maisons ne durent guère au-delà. Quelquefois aussi ils les prennent trop courtes; de tems en tems on voit de ces hardis Calculateurs, écrasez par des Bâtimens

qui tombent avant le terme. Leur méthode de bâtir a cela d'agréable, qu'elle est prompte. Un homme a ici le plaisir de voir sa Maison faite en moins de tems qu'il n'en faut ailleurs pour jetter les fondemens. Passons à la Description des principaux endroits de cette grande Ville. Je sens bien que je m'avanture beaucoup, & que des Estampes feroient mieux cela qu'une Lettre; mais c'est une Lettre & non pas des Estampes que vous demandez, & c'est vous qu'il s'agit de contenter.

*Whitehal*, situé entre la Tamise & le Parc, est une grande & vieille Maison, fort laide, mais fort commode. Elle n'a rien qui ressemble à un Palais, si ce n'est le Bâtiment qu'ils appellent *Banqueting-house*; le reste est un amas de Maisons mal bâties, & qui n'ont pas été faites pour être jointes ensemble. C'est la demeure ordinaire des Rois. Mais ce Roi ici, qui se trou-

trouve incommode de la fumée & de l'air épais de Londres, s'est retiré à *Kensington*, Maison assez petite, & qu'il a achetée d'un particulier. Elle est distante de la Ville environ d'une demi-lieuë, & n'a rien de considerable, ni pour les Bâtimens, ni pour les Jardins.

Le Palais de *St. James* est une autre Maison Roiale, vieille, & fort irrégulière; mais assez commode & d'une grande étendue. Son seul agrément consiste dans le voisinage & dans la vuë du Parc. Echapons nous dans ce Parc, pour nous délasser de la Description de trois Maisons Roiales.

Pour sçavoir ce que c'est que le *Parc*, figurez vous une grande étendue de terrain, des Allées d'Arbres qui l'entourent, & qui forment des Promenades très agréables. Au milieu il y a un Canal bordé d'Arbres, où l'on voit nager quelques Canards; le reste est un Pré, où

paissent des Daims & des Vaches. Là grande beauté de ce lieu consiste en ce qu'il fait entrer, pour ainsi dire, la Campagne dans la Ville. On m'a dit, qu'il prit envie au Roi Charles Second de l'embellir davantage, & que, pour cela, il fit venir de Paris un très habile homme; le même qui avoit fourni le dessein des Tuileries. Cet homme, après y avoir bien regardé, trouva que cette Simplicité naturelle, cet Air champestre, & en quelques endroits même désert, avoit quelque chose de plus grand que tout ce qu'il y pourroit faire, & persuada au Roi de n'y pas toucher. Ainsi le Parc est demeuré ce que nous le voïons, c'est-à-dire, un endroit champestre & très beau, & celui, je crois, dont on se dégoute le moins, par cela même qu'il n'y a ni Art ni Régularité. C'est où l'on va oublier agréablement la Bouë, l'Embarras & le Bruit de cette grande Ville,  
&

& où, dans les beaux jours, on peut voir les Dames étaler toute leur Parure. Elles sont magnifiques, comme je vous ai dit, & leur Magnificence surprend d'autant plus, à cette Promenade, qu'il semble que c'est à la Campagne qu'on les voit.

Il me resteroit encore une Maison Roiale à décrire, qui s'appelle *Somerset-house*. J'ai bien du regret de ne pouvoir pas vous donner ce plaisir, & de vous envoyer une Description de Londres imparfaite, faute d'y mettre un Article si important. La vérité est, que, ne prévoyant pas que quelqu'un me feroit entreprendre cet Ouvrage, & n'étant pas naturellement fort curieux de Bâtimens, j'ai malheureusement négligé de voir celui-là. Mais je vous parlerai, si vous voulez de la *Tamise* qui coule tout auprès.

Elle est, après le Parc, ce que je trouve de plus agréable à Londres, aussi bien que de plus com-

mode. Je laisse à part la Largeur & la Profondeur de ce Fleuve, qui, avec son Flux & Reflux, le rendent propre à recevoir de grands Vaisseaux, & qui font cette Ville ce qu'elle est. Ce qui m'en plait davantage, c'est la Douceur de son cours, & mille petites Chaloupes qui le couvrent, & qui servent à aller agréablement d'un bout de la Ville à l'autre, quand on a des affaires, ou à se promener, quand on n'en a pas. Quelquefois des Troupes de Hautbois & de Violons se trouvent à cette Promenade & achèvent de la rendre délicieuse.

Une Maison particulière, plus magnifique que tout ce que je vous ai nommé, & qui est ici proprement ce que les Voïageurs appellent une *chose à voir*, c'est la Maison de Milord *Montaigne*. Je trouve les Anglois modestes, lors qu'il n'en font que la plus belle Maison de Londres; si ce n'est que par là ils croient  
peut-

peut-être tout dire. Tout ce qui lui manque, ce sont des Meubles & du Monde; vous diriez que c'est le Palais d'un Prince qui n'y loge pas.

Il y a à Londres plusieurs Places carrées, dont quelques unes sont belles & entourées de Palissades & de Barrières, mais qui, généralement, ne sont pas ce qu'elles pourroient être : elles ne sont guere ornées, & l'on ne voit pas beaucoup de Monde s'y arrêter, ce qui feroit tout à fait bien à cette grande Ville, & feroit voir le nombre, l'opulence, & le loisir de ses Habitans. Je crois bien que c'est le Parc qui fait négliger ces Places, & que, pour des gens qui marchent vite en se promenant, l'espace des Carrez seroit trop petit. Je crois aussi que le grand nombre des Maisons à Caffé, où ils se voient commodement, les empêche de s'arrêter & de s'entretenir dans ces endroits.

droits. Quoi qu'il en soit, souvenez vous, comme d'une chose remarquable, que Londres a plusieurs Places qu'on appelle *Carrez*, où l'on peut se promener & où peu de gens se promènent.

La *Tour* de Londres meriteroit une Lettre entière ; aussi tient-elle d'ordinaire bonne place sur les Tablettes de Mrs. les Voiateurs. C'est la Citadelle de la Ville ; c'en est l'Arcenal ; c'est la Prison des gens de qualité ; c'est où l'on bat la Monnoie. Je ne me souviens pas de tout ce qu'est la Tour de Londres, & je pourrois bien n'avoir pas rapporté ici la moitié de ses Titres. On y montre des Couronnes & des Sceptres, des Haches & des Massuës, des Lions, des Leopards, & d'autres choses terribles. Dernierement, le Gouverneur d'un jeune Voiateur examina le tout avec soin, & jugea que ce qui valoit principalement la peine d'être remar-

marqué , c'étoit la Hache dont on avoit coupé la tête à une Reine d'Angleterre; il voulut que son Gentilhomme tirat le gant & la prit dans la main , afin qu'il pût se vanter de l'avoir tenuë.

Si vous avez quelque ami curieux, qui ait le deffein de faire le Voiage d'Angleterre , vous pouvez lui donner un avis important ; c'est qu'il ne se presse pas ; le *Temple de St. Paul* n'est pas encore fini ; on y travaille continuellement , & il est déjà fort avancé. C'est à faire à attendre cinq ou fix ans au plus , pour avoir le plaisir de voir ce Temple achevé , un des plus vastes qui soient en Europe , capable d'arrêter toute la Corruption de Londres , si l'efficace des Sermons répond à la grandeur du Bâtiment.

Celui de *Westmunster* est curieux par son antiquité , par les Monumens & les Epitaphes des personnes illustres qui y sont enterrées ,  
&

& par la Chapelle de *Henri sept* ; mais sur tout , en ce que c'est la place destinée au Couronnement des Rois d'Angleterre. Qui n'a pas le rare Bonheur d'assister à cette Cérémonie , peut, du moins, en visitant le Temple , se faire montrer, par quelque personne intelligente, de quelle manière tout se fait, & en rapporter chez soi une idée juste & la Satisfaction de s'être trouvé sur les Lieux.

Le magnifique Bâtiment, qui s'appelle la *Bourse* , fait un des ornemens de Londres, & pourroit fournir une Description qui feroit, sans doute, un des ornemens de ma Lettre, si je pouvois me résoudre à l'entreprendre ; mais plusieurs Considérations me retiennent , sur tout la crainte de ne pas exécuter dignement une si grande entreprise , & de n'y pas apporter cette exactitude si nécessaire & si agréable , quand on a à décrire des Bâtimens. Je  
me

me contenterai donc de vous dire, que les Marchands s'assemblent tous les jours , à une certaine heure , dans la Cour de la Bourse, & que, dans ce tems là , j'ai eu quelquefois le plaisir de voir, du haut de cette Maison, le Monde en abrégé, & ri de voir les Hommes, pour un peu de profit, se remuer comme une Fourmilliere , & de les entendre bourdonner comme un Essaim de mouches.

Près de la Bourse est le *Monument*. Il faut vous dire ce que c'est, d'autant plus que par là, j'aurai lieu de vous parler d'une Inscription, chose essentielle aux Relations de voiage , qui leur donne un air de Literature & d'Ouvrage important qu'elles n'ont pas sans cela , & qui les éternise, si quelque chose les peut éterniser. Le *Monument* est une Colonne d'Ordre Dorique, canelée & creuse , élevée près de l'endroit où commença le grand Embrase-  
ment.

ment. Comme il n'y a rien de plus haut à Londres, on y monte pour le plaisir de la vuë, & c'est où s'adresse la premiere Sortie du curieux Voyageur. Au bas, on y voit une ample Inscription, qui, en termes fort aigres, accuse les *Papistes* d'être les Auteurs de l'Embrasement. Le Roi Jaques avoit fait effacer cette Inscription ; les Anglois l'ont fait graver plus avant dans la Pierre qu'elle n'étoit. Sujets aux Revolutions, comme ils sont, ils courent risque d'user la Colonne par le fondement, s'ils s'opiniâtrent d'y avoir leur Inscription gravée.

J'ai du regret qu'après avoir entamé une matière si curieuse, je ne puisse pas aller plus avant, & vous regaler ici du Plan de quelque Edifice, décrire un Tombeau, blasonner des Armes, rapporter des bas reliefs, raisonner sur quelque Médaille, & enfin m'élever jusqu'au Sublime, de restituer quelque Inscription.

cription à demi effacée. A la place de tout cela vous aurez , Monsieur , un humble & sincère Aveu de mon peu de Capacité pour toutes ces choses. Il faut même vous avouer , que ma négligence va si loin , que je n'ai pas vû la Cérémonie du Jugement d'un Lord , qui s'est rendu depuis que je suis à Londres , & que je ne suis point allé voir les Courses de Chevaux , qui font un des grands Spectacles d'Angleterre. Oserai-je vous le dire ? J'ai négligé de voir le Roi dans ses Habits Roïaux , & je n'ai point vû les célèbres Universitez d'*Oxford* & de *Cambridge*. Revenons à ce que j'ai vû.

Il y a à Londres un nombre prodigieux de Maisons à *Caffé* , dont le dehors n'a rien de remarquable , ni qui puisse fournir à la moindre Description ; aussi je ne vous parlerai que de leur Usage , qui est considerable , puisque c'est là que la plus-

plus-part des Hommes vont perdre leur tems dans cette Ville. Ces Maisons sont les rendez-vous réglés, & des gens d'affaire & des Faïnéans, de manière qu'on demande plutôt, quel est le Caffé de quelqu'un, que la Maison où il loge. Outre le Caffé, on y prend plusieurs sortes de Liqueurs, qu'on ne trouve bonnes que lors qu'on y est accoutumé. On y fume, on y joue, on y lit les Gazettes, & souvent on y en fait. C'est où l'on décide du Gouvernement, de l'Interêt des Princes, de l'Honneur des Maris &c. : En un mot, c'est où les Anglois discourent librement de toutes choses, & où l'on peut les connoître en peu de tems. Leur Caractère s'y fait sentir, en partie, aux gens même qui n'entendent pas la Langue. Il paroît du Sang-froid dans leurs Discours & de l'Attention; vous ne les voiez guere s'interrompre, ni parler plusieurs à la fois.

fois. On fait valoir ces Caffez aux Etrangers, comme le plus grand agrément de Londres, & ils sont regardez sur ce pied là, par la plupart d'entr'eux. Il me paroît que ce sont des endroits commodes pour trouver les gens à qui on a à faire, & pour avoir moins de Fâcheux à craindre chez soi; mais, du reste, fort dégoutans, puans, pleins de fumée, comme des Corps-de-garde, & autant farcis de monde. Ce sont, je pense, ces Maisons qui, par les Rapports exacts qui s'y font de tout ce qui se passe à Londres, donnent moyen de médire, aux Habitans de cette grande Ville, comme si ce n'étoit qu'un Bourg.

Les *Boutiques* de Londres sont belles & grandes: On n'y a pas à craindre cette dangereuse Honnêteté des Parisiens, qui engage à acheter plus qu'on ne veut; ce n'est pas non plus l'air froid & brusque du Marchand Hollandois, qui pré-

L

fer-

serve de la Dépense ; vous n'êtes ni attiré , ni rebuté par les Marchands de Londres. Ils ne surfont guere , & il me paroît qu'ils ne vendent pas plus cher aux Etrangers qu'aux autres. Il est vrai que les Anglois paient si bien ce qu'ils achètent , que tout ce que les Marchands peuvent faire , c'est de nous traiter comme si nous étions Anglois ; mais toujours leur sommes-nous obligez de ce qu'ils n'ont pas pour nous ces injurieuses Distinctions , qu'on nous fait sentir ailleurs , & qui irritent plus que la perte de l'argent qu'on nous excroque.

En Ecrivain exact , je vous dois un article sur les *Cabarets* , & je suis surpris que ces Maisons , étant peut-être la chose que nous autres Voyageurs connoissons le mieux , soient celle dont nous parlions le moins. Il y fait excessivement cher , mais cela est assez égal pour tout le monde.

de. On y fait meilleure chere en Poisson qu'à Paris; pour le reste on n'en aproche pas; sur-tout, on n'y est pas si bien servi; aussi faut-il avoüer que c'est dans un Cabaret, que les Manieres empressees se trouvent en leur place. Une particularité importante, & que j'étois sur le point d'oublier, c'est que les *Enseignes* des Cabarets sont d'une Grandeur & d'une Magnificence toute extraordinaire: J'en ai vû dans des Bourgs qui ne valoient guere moins que les Cabarets mêmes.

Les *Carosses de loüage* sont ici en grand nombre, à bon marché, & on en a partout dans le moment; tous les Carrefours en sont pleins, & presque tous les coins de Ruë. Les Cochers se tiennent sur leur sieges, attentifs aux personnes qui passent, & ils accourent au moindre signal: C'est, à mon avis, un des avantages que Londres a sur Paris. Aussi, sans cette commodi-

té des Carrosses , on ne seroit ici guere agréablement ; il y pleut ordinairement en hyver , & alors cette Ville , mal pavée , est comme impraticable. Souvent un Brouillard épais la couvre , & une fumée puante & mal saine se mêle au Brouillard ; ainsi , quand ce ne seroit pas pour se garentir de la Bouë , il y a des tems où il faut s'enfermer dans un Carrosse , pour n'être pas noirci & infecté de la Fumée. Avec cela les Ruës sont mal éclairées pendant la nuit ; on y met des Lanternes depuis quelque tems , mais outre qu'il n'y en a pas en assez grand nombre , elles sont faites de maniere , que dans le seul endroit où elles jettent de la lumiere , on en est plutôt ébloui qu'éclairé.

A la Bouë de l'hiver , succede la Poussiere de l'été , & cela dans une quantité insuportable. Elle pénètre partout , & de très belles Maisons

sons en font quelquefois renduës inhabitables. Alors on se retire à la Campagne, & vous diriez qu'il faut cela aux Anglois pour les y faire aller. Cette circonstance pourroit vous faire croire que la Campagne, en Angleterre, n'est guere belle, ou que les Anglois n'ont guere de gout pour la Campagne ; mais ce n'est pas tout-à-fait cela, & avant que de finir ma Lettre, il faut vous dire un mot là-dessus. Après tout ce que je viens de vous écrire sur le sujet de la Ville de *Londres*, j'espère que vôtre Curiosité sera satisfaite, & que vous compterez cette Ville parmi celles que vous connoissez, & moi parmi les personnes complaisantes qui ne feroient rien refuser à leurs Amis, & à qui rien n'est impossible, lors-qu'il s'agit de les contenter.

La *Campagne* s'étend ici en Plaine, mais sans avoir l'ennuieuse uniformité des Pais plats. Des Coli-

nes s'élevent par-ci par-là, & empêchent la vûe de se perdre. On y voit serpenter de petites Rivières ; on y découvre des Bois de plusieurs sortes, des Parcs & des Maisons de plaisance. Ce qu'il y a de beau, sur-tout, c'est une Ver dure plus vive qu'ailleurs, & qui se soutient davantage ; mais outre qu'ils la paient un peu cher, puisque ce même Air humide, qui l'entretient, les empêche d'avoir de Beaux jours, c'est qu'ils n'ont que des Feuilles, pendant que d'autres ont des Fruits : Les leurs ont peu de goût, du moins, si on en excepte une sorte de Pommes reinettes, qu'ils appellent *Golden pepins*, & dont je crois vous avoir parlé. Leurs Fleurs ont peu d'odeur ; leur Gibier est insipide, & je ne sai s'ils ont par-tout de fort bonne Eau ; mais, sur-tout, pour la mortification de ce Païs, ils n'ont point de Vin : Vous savez qu'il n'y a point de Vignes

gnes en Angleterre, & que, s'ils font venir du Vin d'ailleurs, ils n'ont pas, du moins, le plaisir de manger du Raisin, qui est, à mon avis, le grand inconvenient des Pais qui manquent de Vignes.

Telle que je viens de vous dépeindre la Campagne, les Anglois en font un cas extrême; ils ne sauroient se lasser d'en faire l'éloge, & ils la préfèrent à toutes les Campagnes du Monde, comme ils se préfèrent à toutes les Nations. Je voudrois pouvoir vous raconter la vie qu'ils y mènent; mais je n'ai jamais osé m'en bien instruire. On me dit qu'ils se font des Visites fréquentes & longues, qui se passent à la Chasse & à Table; que leur Chasse consiste à bien courir, & leurs Repas à bien boire, avec cette circonstance, entr'autres, qu'il y a des occasions où les gens qui se piquent de faire les choses dans les formes, ne s'enyvrent avec le

Maître du Logis qu'à demi , pour aller ensuite s'achever de bonne amitié avec les Domestiques. Ils doivent avoir quelques autres Usages assez particuliers , que je ne mets pas ici , à cause que je ne les fais que sur le rapport qu'on m'en a fait : je me suis contenté de cette connoissance incertaine , parce que j'ai craint que ce ne fussent de ces Mîstères, dont on ne peut aprocher impunément.

J'ai bien fait tout fraîchement un petit tour à la Campagne ; mais, excepté la retraite de Monfr. le *Chevalier Temple* , & une autre Maison moins solitaire, je n'ai rien vû à cette Promenade qui mérite de vous être raconté. Je me trouvais, par hazard , dans le Voisinage de ce célèbre Négociateur & Philosophe , &, en même tems, il me vint dans l'esprit ce que j'avois lû , peu de jours auparavant, dans un de ses Livres : Que l'Angleterre n'étoit décriée

criée dans le Monde que parce que les Etrangers qui y venoient ne la connoissoient le plus souvent que par leur Auberge, & par des gens de néant ; eux-mêmes manquant peut-être de Mérite, de Naissance, ou de Fortune, pour se mêler parmi les Honnêtes gens. Je crus qu'un homme qui faisoit ce reproche aux Etrangers, ne pouvoit pas se deffendre de bien recevoir ceux qui iroient chez lui, & qu'avec cela je n'y avois pas à craindre des plaisirs fort violents. J'y allai & j'y reçûs toute sorte d'Honnêtetés, mais qui, ce me semble, ne tirent pas tout-à-fait à conséquence pour le general de la Nation; Outre qu'on trouve peu de *Chevaliers Temple* en Angleterre, non plus qu'ailleurs, c'est que les gens faits comme lui ne concluent rien pour leur Païs; on trouve en eux toutes les bonnes Qualitez des Nations qu'ils ont con-  
nuës. Je lui parlai de ses Ouvra-

ges ; il me demanda si je les avois lûs en Anglois ou en François ; & , sur ce que je lui dis que c'étoit en François , il se plaignit de la Traduction qui en avoit été faite , & il me dit *qu'on l'avoit cruellement meurtri*. Ce fut chez lui que je vis le modèle d'une agréable Retraite : Assez éloignée de la Ville pour se mettre à l'abri des Visites , l'air sain , le terroir bon , la vue bornée , mais belle , un petit Ruifseau qui coule près de là , & qui fait le seul bruit qu'on y entend ; la Maison petite , commode & proprement meublée ; le Jardin proportionné à la Maison & cultivé par le Maître même ; lui sans Affaires , & , selon toutes les apparences , sans Desseins ; peu de Domestiques , & quelques personnes raisonnables pour lui tenir compagnie , un des plus grands agrémens de la Campagne , pour qui est assez heureux de l'avoir. Je vis aussi l'effet de tout cela ;

cela ; je vis Monsieur *Temple* sain & gai, qui, quoi-que gouteux & dans un âge assez avancé, me laissa à la Promenade, & qui, sans la Pluie qui survint, m'auroit, je crois, réduit à lui demander quartier. Vous croiez bien que je ne vis pas tout cela sans soupirer plus d'une fois, ni sans me demander à moi-même, ce que je faisois là, pourquoi je venois troubler la Retraite des autres.

Ce bon Vieillard crût que je n'étois pas assez recompensé de ma peine, en ne voiant que sa petite Maison, &, quoi-que je l'assurasse que j'étois plus curieux d'Hommes que de Bâtimens, & qu'il me suffisoit d'avoir eu l'honneur de le voir, il voulut qu'avant que de retourner à Londres j'allasse à *Petwarch*, Maison de Campagne du Duc de *Somerset* ; il me donna des Chevaux & des Gens pour m'y conduire, & craignant que le Duc ne fut allé à  
Lon-

Londres, il fit écrire à la Duchesse par Madame Temple. Le Duc de Somerset me reçût aussi fort obligeamment. Il vit le plus souvent retiré à sa Campagne, si on peut nommer Retraite un genre de vie magnifique, où il se trouve plus de cent Domestiques, un Palais plus beau que celui du Roi, & une Table aussi bien servie. Pour moi, je crois la modicité du Revenu essentielle à la Retraite, comme la Retraite est essentielle au Bonheur de la vie, & qu'un homme extrêmement riche a une trop grande tâche à remplir. Dans ce Magnifique Palais, la Maison retirée & le petit Jardin de Monsr. Temple se présentoient à moi sans cesse, & me faisoient rêver au plaisir d'une vie cachée & tranquille. Je ne fus plus sensible à autre chose, & je retournai à Londres avec précipitation, pour mettre ordre à mon départ.

Adieu,

Adieu, Monsieur, je croirai n'avoir pas fait ce long Voiage tout-à-fait en vain ; si mes Lettres vous divertissent , & si elles empêchent qu'étant si près d'ici, vous ne soiez tenté d'y passer , & de faire cette chose ordinaire & inutile , qu'on appelle un *Tour en Angleterre*.



# LETTRES

## SUR LES

### FRANÇOIS.

---

#### LETTRE PREMIERE.

**L**E plaisir que j'ai eu à vous écrire des Lettres d'Angleterre, & celui que vous dites, Monsieur, qu'elles vous ont fait, me mettent en goût de vous en écrire de France, & sur le sujet de la Nation Françoisse. Il y a là aussi de quoi me servir d'excuse, s'il en faut, sur une entreprise aussi hardie à un homme grossier, à un *Suisse* : ce sera, comme si je m'étois exercé & dégourdi l'Esprit sur une autre Nation, avant que d'en venir aux François. Et quant au  
re-

reproche qu'on pourroit me faire , d'oser caractériser des Nations , sans m'éfraier des Caractères particuliers des hommes qui les composent , je dirai que c'est encore là une chose moins hardie qu'elle ne le paroît d'abord. Les hommes changent & different les uns des autres ; mais la difference qu'il y a entre eux ne va pas jusques à alterer le Caractère de la Nation ; elle ne fait qu'y mettre de la diversité. Je dois seulement vous avertir , que lors que je parle de décrire la Nation Françoisë , j'entens par là la principale partie des gens qui la composent ; & que j'en excepte les personnes de mérite ; ils sont au dessus du Caractère de leur Nation , & on leur doit un Article à part. J'excepte aussi ces autres personnes singulières que leur temperamment , ou des circonstances particulieres , ont éloignées du train général , & ce n'est que de la Multitude que je parle : de ceux chez  
qui

qui le François prévaut sur l'Homme, ou, si vous aimez mieux, chez qui l'Homme est François : c'est là ce que j'appelle la Nation Française.

Les François, plus qu'aucune Nation que je connoisse, présentent le beau côté & préviennent à leur avantage ; c'est par là, par ce qui paroît d'abord en eux, qu'il faut commencer à vous les faire connoître. Ils sont d'un accès aisé & libre, ils sont civils, obligeans, empressez ; ils paroissent sincères, ouverts & pleins d'affection ; ils sont plaisir & ils le sont promptement & de bonne grace. A tous égards les François semblent être faits pour la Société ; ils aiment les Hommes, & par là déjà ils méritent d'en être aimez. Mais d'ordinaire ils ne sont pas contents des Sentimens d'Amitié qu'ils inspirent ; ils veulent être applaudis & admirés, & de nous autres Etrangers particulièrement. Ils nous re-  
gar-

gardent presque comme faits pour cela , & comme les admirant d'avance ; & il faut avouër qu'en cela ils ne se trompent pas entièrement , & que la plus-part des Etrangers sont faits comme ils les suposent. Ce qu'ils veulent sur tout que nous admirions en eux , c'est l'Esprit , la Vivacité , la Politesse , les Manieres. Il font de ces choses là le principal mérite de l'Homme , & prétendent se distinguer par là de tout le reste du monde ; en effet le Caractère François , par sa Vivacité & par la bonne Opinion qu'ils ont d'eux-mêmes , se trouve distingué du Caractère de toutes les Nations. Toutes , à la vérité , ont de la Présomption , & l'Amour propre est tellement répandu parmi les hommes , que les Peuples en général , aussi bien que les particuliers , ont chacun le leur , & se rendent ridicules par la Préférence qu'il prétendent avoir les uns sur les autres. Mais cet Amour

M

pro-

propre des Peuples varie par son objet ; les uns s'estiment par un endroit , & les autres par un autre , & c'est en partie ce qui fait leurs différens Caractères. La Vivacité & le gré que les François s'en savent , est principalement ce qui marque le leur.

Mais cette Vivacité, ce Caractère si marqué du François , a le sort ordinaire des Caractères équivoques & dont le prix dépend de l'Opinion: S'il y a des gens qui en sont charmez & qui font des François la première Nation de l'Univers, il s'en trouve d'autres qui n'estiment pas cette Vivacité & à qui elle déplaît. Ils prétendent que, généralement & pour l'ordinaire, les hommes doivent avoir du Sang-froid & de la Simplicité, comme, généralement & pour l'ordinaire, on marche le pas, & ils disent , qu'une Nation vive & qui ne parle qu'Esprit , est admirable, à peu près comme le seroit  
une

une Nation qui ne se remueroit qu'en dansant. Ils soutiennent que c'est le Bon-sens, que ce sont les qualitez du Cœur qui font l'essentiel de l'Homme & nous lient les uns aux autres, & que cet Esprit vif qu'on préfère au Bon-sens & aux sentimens du Cœur, pourroit bien n'être pas tout ce qu'on le croit. Ils remarquent, disent-ils, que la plus-part des gens qui se laissent prévenir par là, admirent moins les François, & s'en accommodent moins, à mesure qu'ils les connoissent davantage, & qu'ils percent ce vernis, qui d'abord éblouit & fait plaisir; & en cela ils pourroient bien avoir raison. Peut-être même que ce sont ces belles Apparences mal soutenuës, qui donnent lieu ensuite à bien des gens à estimer les François moins qu'ils ne valent en effet, & inspirent de l'aversion & du mépris pour eux: Nous haïssons volontiers ceux qui nous ont im-

posé, & un peu de haine suffit pour ne pas juger équitablement. Quoi qu'il en soit, & sans être prévenu pour ou contre les François, pour peu qu'on les connoisse on s'aperçoit aisément, qu'en estimant si fort l'Esprit, les Manieres, l'Extérieur, ils négligent le Solide, qu'ils s'attachent à la Bagatelle, & que, généralement parlant, ils ne connoissent guere le Prix des choses.

Il paroît même que les François, pour ne pas assez cultiver le Bon-sens & n'en pas faire assez de cas, sont sujets à le méconnoître: Lors qu'il ne se trouve pas accompagné d'Expressions & de Manieres qui le relèvent, il leur arrive de s'y tromper, jusqu'à le prendre pour une espece de Stupidité. On a vû de leurs gens d'Esprit embarrassés du Bon-sens & du Sang-froid d'un Etranger, sans qu'ils pussent comprendre la cause de leur embarras. Ils doivent l'être sur tout lors qu'il  
arri-

arrive qu'un Homme de mérite & qui est reconnu pour tel, ne fait paroître que peu d'Esprit; je m'imagine que ceux qui remarquent ce défaut en lui, n'en parlent à leurs amis qu'à l'oreille, comme d'une chose qui demande le secret. Une autre suite du peu d'attachement qu'ils ont pour le Bon-sens & pour le Solide, & du trop de cas qu'ils font de la vivacité d'Esprit & de l'Extérieur, c'est qu'ils sont avides de Réputation & que la plus-part y rapportent le Mérite comme à sa dernière fin. Aussi recherchent-ils sur tout le Mérite qui fait de l'éclat, ou plutôt, ils recherchent l'Eclat qu'ils supposent attaché au mérite. Pour cette autre sorte de Mérite, qui consiste à renoncer aux Chimères & aux grands Desseins, & à mener une vie simple & tranquille, le Mérite qui trouve sa récompense en soi-même & se suffit, ils sont tentés de le regarder comme une belle idée qui n'est en

sa place que dans un Livre , & le nom de *Philosophe* , c'est-à-dire , d'un homme qui voudroit mettre ses idées en pratique , est chez eux une espèce d'injure. Aussi trouve-t-on dans leur Caractère ce qui est parfaitement le contraire du Philosophe : ils se repaissent aisément d'Apparence ; ils préfèrent le plaisir de paroître à celui d'être réellement, si on peut parler ainsi sans trop philosopher , & en plusieurs choses on remarque , qu'ils font consister leur Bonheur à être crûs heureux : ils aiment mieux se montrer bien vêtus que se bien nourrir , faire de la dépense & passer pour riches , au hasard même de dissiper leurs richesses , ou de les risquer , que de les conserver & d'en jouir avec modération , sans paroître riches. Ceux qui réussissent dans les entreprises sur les Femmes , ou qui passent pour y réussir , & à qui , pour les encourager davantage , on donne le nom  
en-

envié d'*Hommes à bonnes fortunes*, avouënt, qu'ils aiment mieux qu'on les croie favorisez sans l'être, que de l'être sans qu'on le croie. En France, ces Mrs. font un corps considerable par leur nombre: tout Homme bien fait est censé en être, ainsi, quand je les cite, je prouve plus qu'il ne paroît d'abord.

Ici comme ailleurs, & peut-être plus generalement qu'ailleurs, on est entêté de Qualité; & quoi que les François n'aient pas l'exactitude des Allemands pour fournir tant & tant de preuves de Noblesse, ils ne laissent pas d'être pleins de leurs Titres, qu'ils croient quelque chose de bien réel. Le Peuple le croit de même, & essuie sans peine des Dédaigns qu'il prend pour la suite d'une subordination bien fondée. Ces Mrs. poussent cela si loin, que même dans l'extrême pauvreté, où se trouvent reduits un grand nombre d'entre eux, ils s'opiniâtrent à ne

vouloir se soulager , ni par le Travail , ni par le Commerce. Pour toute ressource ils ont la Guerre , le Mariage & la Cour ; du reste ils regardent l'Oisiveté comme leur plus beau privilège , & comme la distinction la plus essentielle entre eux & le Bourgeois , avec qui , si cela se pouvoit , ils voudroient n'avoir rien de commun. Une autre distinction dont le François est avide , c'est l'Autorité , le Commandement : il achete chèrement un Emploi qui lui donne lieu de se contenter là-dessus ; qu'importe qu'il s'endette , qu'il se ruine ; il s'est mis au dessus de ceux qui étoient ses égaux , il a paru avec Eclat dans le Monde ; qu'y peut-on faire davantage ? Comme le goût de la Nation est tourné du côté de ces Emplois , le nombre n'en peut être que grand , & souvent on en crée d'autres pour l'augmenter. Mais si les Officiers de Justice sont en grand nombre en Fran-

ce, les gens qui leur donnent lieu d'exercer leurs offices, & qui se ruinent en Procès, le font au delà de tout ce qu'on peut dire: Les François sont sans contredit la Nation du monde où il y a le plus de Plai-  
deurs. Quand on les envisage par cette double folie, on se souvient des deux personnages ridicules d'une de leurs Comedies, & on est tenté de faire une application plus generale du vers qui les caractérise:

*L'un veut plaider toujours, l'autre toujours juger.*

Les François sont peu sensibles à la Liberté: non contents de dépendre du Prince en tout ce qu'on peut se laisser ôter, ils se soumettent à lui, même pour le Goût, pour ce que les hommes ont de plus indépendant & dont il semble qu'ils puissent le moins disposer: un mot qui lui échape, une parole dite au hazard, est relevée & devient une décision, qui met le Prix aux hommes  
&

& aux choses. Ce que le Prince leur laisse de Liberté, ils le sacrifient à la Coutume, dont ils sont esclaves. Ils font de la Coutume la Reine du Païs, la grande Reine, pas moins que de leur Roi, le grand Roi. *Cela se fait ! Cela ne se fait pas !* leur sont des raisons sacrées pour approuver ou pour condamner une chose ; & une action hardie, en France, c'est lors qu'un homme soutient une Démarche dont on lui dit : *Cela ne se fait pas !* s'il ose se revolter en quelque maniere contre la Nation, en repliquant : *Cela se fait, puisque je le fais :* Il est vrai néanmoins qu'il y a une *Liberté Françoisë*, & il n'est pas que vous n'ayez entendu prononcer ce mot, qu'on repete & qu'on fait sonner haut dans les païs étrangers. Cette Liberté consiste, à oser se dispenser de certaines Loix de leur Politesse, & à ne se pas gêner plus qu'on ne le trouve à propos : à oser  
se

se panacher dans son Fauteuil quand on est las de s'y tenir droit, à demander à boire & à manger en tout tems chez les personnes que l'on connoit, à dire que le vin n'est pas bon, lors qu'on ne le trouve pas bon, & en d'autres choses de cette importance. S'il y a dequoi rire que ce soit là la Liberté d'une Nation, il y a sans doute dequoi rire d'avantage de voir des Nations où cette Liberté ne se trouve pas.

On observe ici, dans tous les petits Devoirs de la vie, une très grande exactitude : on s'informe avec soin de la santé d'une personne, ensuite d'une très petite fatigue qu'elle aura essuïée, & un point de leur civilité consiste à lui faire faire compliment là-dessus. Un Homme de bien ne rend pas plus scrupuleusement un dépôt qu'on lui a confié, qu'un François rend une visite qu'on lui a faite. En faire & en recevoir est une de leurs grandes occupations,

&

& c'est à cela qu'ils croient le Temps bien employé ; la vie qu'on passe en Compagnie leur paroît une vie passée agréablement & dans l'ordre. L'Homme est fait, disent ils, pour la Société ; & cette Société, ils la forment tous les jours de la vie ; & la font consister dans des Compagnies grandes ou petites, où réciproquement ils se donnent lieu d'être Hommes. Ils sont tentez d'appeller *Hibou*, ou *Philosophe*, toute personne qui témoigne quelque penchant pour la Solitude, ne pouvant pas comprendre qu'il soit possible qu'on ne prenne plaisir à des Conversations où se disent des choses polies & obligeantes. Avec cela ils apportent une attention continuelle à placer mille petites Manieres recherchées ; qui se sont rendues comme naturelles par l'Habitude, & par où ils prétendent plaire. Tout cela ensemble fait ce qu'ils appellent du nom magnifique de *Savoir*

*voir vivre*, & qu'ils ont raison d'appeler ainsi, puis qu'ils en font leur grande affaire & qu'ils semblent ne vivre que pour cela.

Des gens faits de la sorte ne sçauroient manquer de faire cas de la vie de la Cour, & de la préférer à tout autre genre de vie; c'est là encore une particularité qui entre dans le Caractère des François. Ils sont Courtisans d'inclination, & pour ainsi dire, de naissance: ils se plaisent à obéir, & à dominer, ils admirent facilement, & un peu d'Extérieur suffit pour les occuper; ils ne songent qu'à imposer & à passer pour heureux, & ils se laissent imposer à leur tour, se trouvant heureux lors qu'ils passent pour l'être. Ces riches dispositions sont encore fortifiées par la forme du Gouvernement, qui est tel en France, que tout se rapporte à la Cour & que tout en dépend. Ainsi l'Inclination & l'Interêt, deux puissants

motifs, concourent ici à faire choisir ce genre de vie à un grand nombre de gens & à les y faire réussir. S'il arrive à un homme de la Cour, à un Grand, de déplaire au Roi, & que le Roi lui ordonne de se retirer, c'est-à-dire, d'aller vivre sur ses Terres, sur ces mêmes Terres qu'il a pris soin d'embellir & dont il a rendu le séjour délicieux; c'est un Exil qu'il ne sauroit supporter : dès qu'il se voit maître de soi-même il languit, le Loisir & la Liberté le rendent malheureux. Le *Comte de Bussi*, fameux par ses Ecrits, peut servir de preuve à ce que je dis : Quelques Historiettes écrites malignement, le firent bannir de la Cour, & quoi qu'il semble qu'un Ecrivain ne doive pas craindre la Retraite, celui-ci ne s'en accommoda pas; il ne scût plus écrire que pour tâcher d'en sortir. On a ses Lettres écrites au Roi; eh! quelles soumissions, quels efforts pour rentrer

trer en grace, n'y voit on pas? Ce Courtisan, inconsolable de ne pouvoir réussir dans son dessein, s'avisait sur la fin de sa vie de se jeter sur la Morale. Il en composa un petit Traité, où, après avoir montré, par plusieurs exemples, que les grands Hommes sont le plus souvent malheureux, & que la Providence se sert de toutes sortes de traverses pour leur faire sentir la vanité des choses de ce monde, il se met enfin lui-même sur les rangs & fait l'Histoire de sa vie: il tire sa Grandeur des Emplois qu'il a eus dans l'Armée du Roi, c'est-à-dire, de plusieurs années de Service, & il compte pour son malheur son bannissement de la Cour, c'est-à-dire, plusieurs années de Liberté. Voilà le François, fait pour la Société & pour vivre avec les Grands, mais qui est inquiet & ne sçauroit vivre avec soi-même; & je ne veux d'autre preuve du peu de valeur de cet

E-

Esprit, de cette Politesse & de ces Manieres dont ils font tant de cas : Toutes ces choses n'ont leur usage, ou leur agrément , que dans le Commerce , dont ils nous font dépendre , & tout homme qui n'a pas d'autres qualitez , comme le plus souvent ceux qui s'y apliquent n'en ont pas d'autres , est comme perdu quand il est seul ; il se trouve abandonné de soi-même , dès qu'il est abandonné des autres.

Mais ce n'est pas seulement la Noblesse qui s'attache ici à la Cour , & qui préfere ce genre de vie à tous les autres ; on peut dire que generalement, & en quelque profession que ce soit , les François ont la passion de faire fortune , & qu'ils y réussissent mieux que d'autres : Dans ce dessein ils parcourent toutes les Nations, ils trouvent moïen d'avoir entrée dans toutes les maisons, & jouient toutes fortes de personages. Les petites gens mêmes,  
mê-

mêmes, ceux qui ailleurs se contentent d'avoir de quoi vivre, sont possédés ici de la manie de s'agrandir; & quelqu'un a remarqué assez plaisamment, que c'est la France qui fournit l'Europe de Valets de chambre & de Cuisiniers, emplois qui font la fortune du Peuple. Les Gouverneurs de jeunes gens, les Maitres à danser, les Maitres d'armes, les Ingenieurs, presque par-tout sont des François, & si on cherche des gens qui veuillent se charger de quelque autre Emploi, peut-être que par-tout il s'en trouvera de cette Nation prêts à s'en charger. Pour connoître les François, il n'y a qu'à examiner le mélange de bonnes & de mauvaises qualitez qui fait réussir à faire fortune; c'est celui qui forme leur Caractère: Je pense qu'il y faut principalement de la Souplesse, de la Hardiesse, de l'Empressement, & qu'on ne trouve rien ni au dessus ni au dessous de soi. Ce

N

sont

sont là en effet les talents des François, & c'est par où ils laissent bien loin derrière eux les Aventuriers des autres Nations, lorsqu'ils en ont pour concurrens. Toujours empressés pour de petites choses, qui leur paroissent grandes, ils se croient dignement occupez, & ne se défabusent guere d'une bagatelle que par une autre bagatelle. Sans faire tort à cette Nation, on peut dire d'elle que c'est où la Bagatelle régne, & où on lui fait honneur plus que nulle part ailleurs. En échange, les François peuvent se vanter d'avoir porté, en bien des choses, la Bagatelle à sa perfection, & de surpasser à cet égard tout le reste du monde.

Je reviens à ce qui fait leur principal Caractère, à l'Esprit, au Brillant des François, ou plutôt, il faut vous dire plus précisément quel est l'effet que l'avantage de briller fait sur eux, puis que par là ils ne sont pas

pas moins caractérisez & distinguez des autres Peuples que par l'Esprit même. Quand je vous dis que sur ce pied là les François se croient les premières gens de l'Univers, faits pour être admirez, vous croiez peut-être que c'est sur ce qu'il doit se trouver plus de gens d'Esprit parmi eux que parmi les autres Peuples. Non, Monsieur, ce n'est pas cela. Les François en général sont les gens d'Esprit ; la Nation qui brille, & les beaux Esprits parmi eux n'ont que l'avantage d'être les premiers parmi leurs semblables. Je vous entens, direz-vous, les Nations ont de l'avantage les unes sur les autres par le plus & le moins, & se distinguent par là. Celui des François consiste à avoir plus d'Esprit, comme celui des Anglois à avoir plus de Bon-sens, & comme d'autres Nations ont d'autres avantages. Non, Monsieur, vous n'y êtes pas encore. Les François n'ont

pas seulement plus d'Esprit que les autres Peuples ; ils ont de l'Esprit & les autres n'en ont pas. Comme les Grecs se distinguoient autrefois de tous les Peuples de la Terre, non pas du plus au moins, mais du tout au tout, & qu'ils regardoient ces autres Peuples comme des Barbares, les François se distinguent aujourd'hui du reste des hommes ; ce sont les Grecs de nos tems, & les autres Nations leur servent de Proverbes. S'il arrive que d'autres hommes aient de l'Esprit, & que le fait soit bien averé, c'est qu'enfin il n'est pas impossible que dans le Monde il y ait des hommes qui ressemblent aux François. Leur droit sur l'Esprit, comme sur une chose qui leur appartient en propre, est si bien établi chez eux, que je suis persuadé, que le François qui s'en fait le moins accroire, & qui n'a nulle opinion de soi, par raport à d'autres François, n'hésitera point en matière

tière d'Esprit de se mettre au dessus de tout Etranger, & que tout ce qu'il croit nous devoir là-dessus, c'est de s'observer, pour ne nous pas humilier mal à propos, pour ne pas traiter un Allemand, comme s'il avoit dépendu de lui d'être un François. Ils étendent cet Acte de justice jusqu'à nous accorder le Bon-sens, qu'ils tiennent être de tout Païs, & qu'ils nous laissent comme le reste de l'Esprit, comme ce qui en est la Lie, mais que cependant ils croient suffisant pour exempter de mépris les hommes qui en ont. Voilà, Monsieur, sur quel pied nous ne sommes pas méprisés des François, de ceux d'entre eux qui se font honneur de leur Nation & qui donnent quelque attention au reste des hommes, pour faire des Comparaisons & avoir le plaisir de jouir de la Prérogative dont ils sont en possession. Mais, quand même ils s'éleveroient entièrement au dessus

de nous ; quand ils passeroient jusques à nous mépriser , comme la chose pourroit arriver quelquefois , nous aurions tort de nous en formaliser & de les rendre responsables d'une Supériorité établie généralement parmi eux , & qu'ils ont même reçue de leurs Peres. Peu d'entre eux trouvent les occasions d'y renoncer , & il n'y en a sans doute pas beaucoup qui soient en état de profiter des occasions qui s'offrent. Laissons-les être François dans toute l'étendue de leur Caractère , & tirons-en parti , en riant de l'Opinion & de tout ce qu'elle établit parmi les hommes. En conséquence d'un partage qui donne l'Esprit aux uns & laisse le Bon-sens aux autres , il doit être permis aux gens d'Esprit de s'élever aux dessus des gens sensez & d'en faire des plaisanteries , & il doit être defendu à ceux-ci de le trouver mauvais. Il sera permis aussi aux gens  
qui

**SUR LES FRANÇOIS. 199**  
qui ont du Bon-sens de s'en servir  
pour examiner les Mœurs & les  
Manieres des autres & d'y mettre  
le prix. Je vous embrasse, Mon-  
sieur, de très bon cœur.



# LET TRE

## SE CON DE.

**J**E continuë , Monsieur , à vous écrire, sur le sujet des François, & ce que je n'ai pas fait dans ma Lettre précédente, je le ferai dans celle-ci : je vous dirai le Bien qu'il y a à dire d'eux, aussi bien que le mal. J'espere qu'il se présentera de même, & je me mets avec plaisir à vous écrire.

Les François ont sçu assortir leur Caractère , & se sont fait un plan de vie commode & bien entendu dans son espèce ; c'est-à-dire , par rapport à la Société où leur Inclination les porte. On ne voit pas chez eux toutes ces Coutumes gênantes qui dégoutent de la Société, & que sans doute le défaut d'Amitié & de Confiance a introduites. Il n'ont point cette Gravité fausse & affectée ,

tée, qui couvre plutôt le manque de Mérite que le Mérite même. Ils ne s'empêtrrent pas dans de continuelles Façons , & ils ne se font pas reciproquement des Honnêtetez, qu'il n'est pas permis de recevoir, & qui sont autant de pieges pour les personnes à qui on les fait. On n'entre coupe pas chez eux les actions ordinaires de la vie par des Complimens ; ils en connoissent le ridicule , & dans les occasions où il est établi d'en faire , ils les font courts. On ne se trouve point avec eux dans l'embarras de leur choisir leurs Titres , & de leur en donner de magnifiques à contre-cœur ; on en est quitte pour un simple *Monsieur* , qui est en sa place par-tout , de la part d'un Etranger principalement. Ils ont des Bien-séances réelles & qui ne varient point , à quoi il est aisé de se conformer & qu'on adopte avec plaisir , & il ne faut point douter que les François ne  
soient

soient la Nation où tout ce qui sied bien & qui orne la Societé, est le mieux connu. C'est dommage qu'ils ne s'en tiennent là, & qu'ils ajoutent aux vraies Bien-seances qui sont fixes, un nombre de raffinemens & de bizarreries qui varient & dépendent de la Mode. Celles-là embarrassent un Etranger, qui n'en est pas instruit, & qui voudroit se conformer aux Manieres du País. Il est vrai qu'ils ont l'Honnêteté de nous passer les fautes que nous faisons à cet égard, comme ils nous passent celles que nous faisons contre leur Langue, devenue trop difficile pour nous, & ils pourroient nous les passer sur le même pied: Nous ne saurions les suivre dans tous ces raffinemens qui demandent une Attention, que nulle Langue & nulles Manieres ne méritent. Non-seulement ils nous passent ces sortes de fautes, mais ils nous en corrigent, lors-qu'ils nous connoissent assez

assez familièrement pour cela. A tous égards ils se font un plaisir de reprendre & de former un jeune Homme étranger qui est docile, & le prennent aimement en affection, & par toutes les Honnêtetez qu'ils font aux Etrangers, ils achevent de faire voir, qu'ils connoissent les Devoirs de la vie, qu'ils les connoissent pour les pratiquer. Il me souvient que, dans le tems que je servois dans nos Troupes, qui étoient cantonnées près de Versailles, il m'arriva, étant à la Chasse, de tirer sur des Perdrix, tout près d'une assez belle maison. Elle apartenoit à un Gentilhomme qui y demouroit actuellement, & qui s'étoit retiré de la Cour. Il sortit & vint à moi, & comme il vit que j'étois un Etranger, il me pria d'entrer chez lui pour me rafraichir. La Visite se passa en Honnêtetez, sans qu'il fut fait mention de la chasse, & ce ne fut que dans une seconde Visite,

Visite , qu'il me fit comprendre , d'une maniere aussi cordiale que polie, la conduite peu civile qui, de ma part, avoit donné lieu à nôtre connoissance. C'est-à-dire , que cette action , comptée parmi les plus étourdies, au lieu de l'irriter & de lui donner de l'éloignement pour moi , servit seulement à lui faire comprendre , que j'étois un jeune homme qui avois besoin de ses Avis. Il m'en donna sur mes Manieres , & me temoigna beaucoup d'Amitié pendant tout le tems que dura nôtre séjour dans son voisinage. Le François a du penchant à l'Amitié , aussi bien à la Liaison étroite & forte , qui mérite proprement ce nom , qu'aux Connoissances agréables & aux commerces d'Habitude, à qui on le donne, & il s'acquitte agréablement des Devoirs qu'elle exige. Mais d'ordinaire son Inclination est trop vive , & au lieu de se former peu à peu , ce qui est le

le propre de l'Amitié, elle s'enflamme subitement & arrive en peu de jours à son plus haut période. Vous croiez bien dès là qu'elle n'est pas de durée; aussi accuse-t-on les François d'être changeans, & d'aimer les nouvelles Connoissances. Mais c'est quitter trop tôt le Bien qu'il y a à dire d'eux, & j'y reviens.

Il est certain que nous autres Etrangers, nous trouvons chez les François, tout ce qu'on peut demander d'une Nation chez qui on voyage, & à plusieurs égards tout ce que les François y trouvent eux-mêmes. Ils ne rebutent point ceux qui veulent faire connoissance avec eux, & pour peu qu'un Etranger ait de Manieres & de Sçavoir-vivre, ils ne font pas difficulté de lui procurer encore d'autres connoissances, & en general tout l'agrément qu'il peut souhaiter dans un País étranger. Un François lie amitié avec un Etranger qui lui convient,  
aussi

aussi aisément qu'avec un autre François. Au bout de trois jours il lui offre sa bourse, s'il en a besoin, & il fera pour son nouvel Ami toutes sortes de choses, à quoi celui-ci ne s'attendoit pas, & dont il savoit à peine qu'elles se fissent, ou, du moins, que personne dans son País n'avoit faites pour lui. Mais, même hors de ces liaisons particulieres, nous ne pouvons que nous louer du bon Accueil que les François nous font. On peut dire, qu'il se trouve peu d'Etrangers qui ne soient aussi agréablement en France que chez eux, & qui ne souhaitent de trouver dans leur País les Manieres d'agir envers eux, qu'ils trouvent chez les François, qui ne sont liés à eux que par leur Inclination bien-faisante, & par le caractère d'Honnêteté & de Politesse qui est particulier à cette Nation. Il est vrai, qu'à examiner la chose de près, il se trouve que leur Politesse cou-

vre

vre des Sentimens dont nous n'avons pas lieu d'être entierement contents : On pourroit dire qu'ils nous font des honnêtetez , à peu près sur le pied que les Hommes en font aux Femmes , qu'ils nous traitent en creatures inférieures & foibles , à qui on doit des Egards. Mais cela ne diminueroit pas les obligations que nous leur avons, puis-qu'enfin, ils pourroient se dispenser d'être polis à nôtre égard, & qu'ils ne tirent pas de nôtre commerce assez de plaisir pour avoir interêt à s'observer & à se gêner avec nous. D'ailleurs, il y a plus que de la Politesse dans ce qu'ils font pour les Etrangers: Ils se fient facilement à nous, du moins les Parisiens , qui sont ceux avec qui nous avons le plus de commerce , & je crois que c'est assez le Caractère general de la Nation. Quoi-qu'il leur arrive de faire des pertes considerables avec des Etrangers de mauvaise foi , qui se pré-

prévalent de leur facilité , on ne leur voit pas de la deffiance à l'égard des autres , ou du moins , ils ne prennent pas des précautions qui les incommode ; en cela plus humains que les Anglois , à qui il arrive souvent de traiter les Etrangers avec dureté , & qui n'entrent guere dans les circonstances où ceux-ci peuvent se trouver.

Des gens qui s'aquittent si bien de ce que l'on doit aux Etrangers , ne peuvent que se bien acquitter de ce qu'ils se doivent les uns aux autres. Ou plutôt , il faut dire , que ce n'est qu'à force de s'aquiter des Devoirs reciproques , que l'on parvient à s'aquitter de ceux que l'on doit aux Etrangers : c'est l'Habitude de bien faire qui s'étend jusqu'à eux , & les met de pair avec les gens du Païs. Du moins , peut-on donner cet éloge à leurs Societez , qui sont de choix , à tout ce monde qu'on nomme ici les *Honnêtes*

*gens ,*

gens, c'est-à-dire, à ceux qui, par un train de vie plus aparent, se distinguent du Peuple. Il leur est très ordinaire d'avoir de la Complaisance les uns pour les autres, & même de s'entr'aider dans les occasions & de leur Crédit & de leur Bourse. Lors-que la Coutume le demandoit, ils s'entr'aidoient de même de leur Epée. Ceux qui n'ont ni bien, ni crédit donnent leurs Soins & les donnent libéralement. Ils font plaisir avec empressement & de bonne grace; ils aiment à prévenir, & ils nous dispensent volontiers des complimens que nous croirions leur devoir là-dessus. J'en ai vû pousser leur Inclination bien-faisante fort loin, & même jusques à une espèce de Héroïsme, de toutes les especes sans doute la plus belle. Je parle de ces gens qui n'ont pas de plus forte passion que d'être utiles, & de faire plaisir à tout le monde, cherchant quelcun qui ait besoin

O

d'eux,

d'eux, quelque malheureux à secourir ou à consoler, & qui s'intéressent pour tous ceux qu'ils trouvent, avec autant de chaleur qu'on pourroit faire pour un Ami ou pour un Frere; ils y emploient leur Bien & leur Vie. On voit aussi parmi eux cet autre Heroïsme plus commun, je veux dire celui qui regarde la Bravoure, où ils ne le cedent à aucune Nation: La Noblesse Françoisse en fait la premiere de toutes les qualitez qui la doivent distinguer du Peuple, & elle en donne des preuves de tems en tems. Parmi leurs jeunes Gentilshommes enrollez par compagnies, on en a vû sauter du haut d'un Bastion, pour aller joindre leurs Amis qui se battoient, risquant de se casser le cou de la chute, de se faire tuer dans le combat, ou, enfin, de perdre la vie, au cas que la chose vint à se decouvrir. Il y a de l'excès en cela, je l'avouë, & cette Bravoure  
pour-

pourroit être mieux employée; mais cet excès même a quelque chose de noble & de genereux; c'est chez de jeunes gens qu'il est en sa place, & c'est en faveur de l'Amitié qu'il est beau de le faire valoir. Le François y est sensible; je l'ai déjà dit, & c'est une chose à repeter à son honneur. Dans les grandes occasions, comme dans les petites, il se pique de ne point manquer à ce qu'il croit devoir à ses Amis, & la Bonté de cœur qui est propre à cette Nation, lui fait étendre ses Devoirs fort loin. C'est ce qui fait des François, si non les meilleurs Amis du monde, ce qui seroit peut être trop dire, du moins les Amis les plus attentifs aux Devoirs de l'Amitié, & peut-être la Nation où il y a le plus d'Amis.

Mais voici en même tems une grande bizarrerie: Non-seulement le François ne prétend point se faire valoir par cet endroit, par sa

Bonté de cœur, & n'ambitionne point cet éloge; mais dans ce País de Bonnes-gens, qu'on voudroit pouvoir louer dignement sur ce sujet, & s'aquiter par-là en quelque façon de ce qu'on leur doit, il se trouve que les noms de *Bon-homme*, *Bonne-femme*, sont sujets à être pris en mauvaise part: Alors ce sont des especes d'injures qui ne désignent pas moins qu'un Idiot, un Homme simple, avec qui, sur tout, on ne veut point ici de ressemblance. C'est par l'Esprit, qu'ils envisagent generalement comme opposé à la Bonté, que les François veulent être louez; au hazard même d'être comparez au *Diable*, qui est une des expressions qu'ils emploient dans ces fortes d'occasions. Elle peut servir aussi à faire connoître le genre d'Esprit qu'ils louent, & à quel point la Bonté de cœur est peu recherchée, & son prix peu connu chez eux. On peut dire du  
Fran-

François, qui connoit si peu ses avantages, qu'il ressemble au Cerf de la fable, qui estime beaucoup son Bois aparent, ornement qui peut lui être funeste, tandis qu'il a honte de ses pieds menus, qui lui rendent de très bons services. Cette bizarrerie mérite d'autant plus d'être remarquée, que parmi les Nations voisines, qui ont la maladie de copier les François, il se trouve déjà grand nombre de gens qui commencent à avoir honte de la Bonté de cœur, & se deffendent d'en avoir. Il est inutile de leur dire, qu'il n'arrive guere qu'une Bête soit bonne, & que la Malice est bien plus souvent une marque de Bêtise, que non pas la Bonté; qu'il vaudroit même mieux être ce qu'on appelle Bête & avoir le Cœur bon, que d'être homme d'Esprit & l'avoir mauvais. Chez tous ces gens, des raisons ne peuvent rien contre des Expressions en vogue; ils s'en tiennent à celle qui

a passé en proverbe, qu'il *vaut mieux être malin que bête*, & souvent il leur arrive qu'en voulant se racheter de la Bêtise, par la Malice, ils joignent ces deux choses ensemble & sont de mauvaises Bêtes. On entend encore dire aux François, quand ils veulent marquer du mépris pour quelcun, *C'est un bon Prince*, comme si un Prince, sur-tout, avoit mauvaise grace d'être pacifique & bon. Pour cela, c'est leur affaire; ils peuvent savoir ce qui en est; je veux dire ce que c'est que le mérite d'un Prince, fondé sur des qualitez plus éclatantes. Mais à l'égard des particuliers, ils nous permettent de nous deffendre contre leurs mauvais Proverbes, & d'envisager constamment la Bonté de cœur, non-seulement comme ce qui fait un très bon Caractère, mais encore comme ce qu'il y a de plus beau dans celui de leur Nation, comme la source des bonnes qualitez

tez à louer en elle & à imiter.

A la Bonté de cœur, le François joint la Franchise, qui peut-être aussi en est une suite, & cette qualité seule mériteroit d'avoir son éloge & suffiroit pour faire celui de cette Nation. C'est celui aussi que je ferois avec plaisir, si c'étoient des éloges principalement que j'eusse entrepris de faire; mais, à vous Monsieur, il ne faut que des Recits, & vous faites ces sortes d'Eloges vous même. Chez les François, la *Franchise*, & pour vous étaler toute leur richesse, qu'ils ont communiquée à leur Langue & qui leur fait honneur, la *Sincérité*, la *Bonne foi*, l'*Intégrité*, la *Candeur*, la *Probité*, la *Droiture*, la *Cordialité*, l'*Ouverture de cœur*, la qualité d'*Homme-rond*, & enfin l'aimable *Naïveté*, & l'*Ingenuité*, semblent être attachées au caractère d'Honnête homme, à ne parler même que des honnêtes gens, dont leur Pais fourmille. Si tous ne possèdent

pas réellement ces qualitez, ce que je n'oserois dire, ils leur rendent, du moins, hommage, par l'Apparence qu'ils en prennent, & qui, plus que tout autre chose, produit certaines Manieres qui sont particulieres à cette Nation. Je pense même que c'est de là, que le nombre des Honnêtes - gens paroît si grand en France. Rien n'est plus propre à faire passer pour Honnête-homme qu'un air de Franchise, parce que rien ne convient mieux à un Honnête homme que d'être franc, & rien n'est plus commun en France que cet air: Chacun le prend; c'est proprement l'air François, & parmi eux un homme réservé semble avoir quelque chose de singulier & d'étranger. Ils auroient bonne grace de faire dériver de là le nom de leur Nation, le nom de *François* de *Franc*, qui étoit leur premier nom, & qu'ils n'ont fait qu'allonger. Pour allonger

ger aussi leur éloge, je dirai que les Etourdis sont plus communs & moins ridicules ici qu'ailleurs; ce qui, sans contredit, doit leur faire honneur, puis-que le caractère d'Etourdi, non-seulement est des moins à craindre dans la Société, mais que c'est même un des plus agréables, lors-qu'il a ses bornes & que la Naïveté s'y trouve jointe. La Bonté de cœur qui est propre aux François, & qui fait le fond de leur Caractère, & la Franchise qui assortit cette Bonté, font ensemble l'ornement de cette Nation. S'ils cultivoient ces qualitez autant qu'elles le méritent, & s'ils plaçoient là la préférence qu'ils prétendent avoir sur les autres Nations, on seroit tenté de la leur ajuger.

Il y auroit plusieurs choses à faire valoir en faveur de cette Nation; mais comme elles se trouvent ailleurs aussi bien que chez les François, je passe à celles qui les

caractérisent plus particulièrement. Une des principales est l'Education des Enfans. Les Soins que les François prennent pour cela leur font honneur : ils souffrent leurs Enfans autour d'eux, & ne s'en débarrassent point, pas même lorsqu'ils ont compagnie. Ils les écoutent & ils leur répondent d'une manière raisonnable ; ils tâchent aussi d'obtenir d'eux, par la Douceur, ce qu'en d'autres Païs on en veut avoir d'autorité & par force. C'est dommage qu'en s'y prenant si bien, ils n'ayent pas de plus grandes choses en vûë. En effet les François inspirent à leurs Enfans des Habitudes, plutôt que des Principes, des Bien-seances qui font honneur pour le présent, plutôt que ce qui peut servir de regle pour l'avenir. Ils mettent un trop grand prix à la Contenance, aux Manieres & à la Bonne-grace, & ils en mettent un trop petit à des qualitez plus essentielles.

tielles, aux qualitez du Cœur; ou du moins, ils mettent trop d'égalité entre ces choses. Par là, ils font prendre le change aux Enfans, qui vont naturellement au plus facile, aux Manieres, plutôt qu'aux Devoirs de la vie; plutôt à ce qui est aplaudi, qu'à ce qui est simplement dans l'ordre. Cette maniere de former les Enfans, ne vous fait-elle pas souvenir de celle dont cet ancien Statuaire formoit ses Statuës? Il ne savoit point, dit le Poëte, leur donner de la Proportion, mais il excelloit à les finir par les Cheveux & les Ongles. Aussi voit-on en France le fruit de ces Soins si mal placez : On y voit les jeunes gens devenir libertins, & s'abandonner à toutes sortes d'excès, dès qu'ils sont en âge de le faire, & je crois qu'on peut dire, sans se tromper, que la Jeunesse Françoisse est la plus vive & la plus dereglée de l'Europe : Commettre cent excès, n'ob-

n'observer aucune Bien-seance, rail-  
ler & tourner en ridicule tout ce  
qui se présente, est le Caractère  
qu'on peut donner à la plupart d'en-  
tr'eux ; ils y tâchent à l'envi , com-  
me à ce qui convient naturellement  
à un jeune homme, & ils y réüssif-  
sent à merveille. Ce mal, presque  
general, doit faire comprendre aux  
François, que même les bons Sen-  
timens , lors-qu'ils ne sont fondez  
que sur des motifs d'Honneur & de  
Bien-seance, ne suffisent point pour  
préservier de la corruption, & ne  
sauroient tenir contre les occasions  
de débauche, où les mauvaises com-  
pagnies engagent. Il semble qu'il  
devroit aussi y avoir là dequoi les  
dégouter de la Vivacité, dont ils  
font tant de cas, & qu'ils cultivent  
dans leurs Enfans, au lieu de la  
moderer. Mais il faut vous dire  
aussi, qu'il n'est pas extraordinaire  
en France de voir de ces jeunes gens  
extravagans & plongez dans la dé-  
bau-

bauche, devenir ensuite de très Honnêtes-gens , & s'adonner au Bien, comme ils s'étoient adonnez au Mal. Il y en a beaucoup dont on diroit, que dans leur jeunesse ils n'ont commis toutes sortes d'excès, que pour les connoître & les haïr d'autant plus fortement dans la suite.

Une singularité qui caractérise les François & les distingue de toutes les Nations, c'est leur train de vie, entant qu'il consiste en Visites. Cet article, que j'ai déjà touché en passant, mérite que je m'y étende & que j'entre dans quelque détail là-dessus. Je ne parle pas des Visites que des Amis se font, pour passer quelques heures ensemble & jouir de la douceur de l'Amitié. Celles là font, je pense, de tout Païs, & si les François ont quelque avantage sur d'autres Nations à cet égard, c'est parce qu'ils ont naturellement plus de penchant à se communiquer, & que toute leur application va à ce  
qui

qui regarde la Societé. Ils ont établi des Visites d'une autre sorte, qui sont plus generales, & où il entre quelque chose de plus marqué du Caractère de leur Nation : Des Visites fréquentes qu'ils font chaque jour comme l'Oeuvre à faire, comme si c'étoient des Malades qu'ils eussent à visiter. Tout ce qu'il y a de gens de mise & qui savent vivre, se les font & se les rendent; on s'en tient compte réciproquement, comme d'une chose en commerce, & parmi les exactitudes qui fient bien à un Honnête-homme, ils mettent celle qui regarde les Visites. Elles font honneur aussi par la maniere de les faire, qui doit être libre & dégagée de tout Embarras: de tout celui où des gens ordinaires se trouveroient, s'ils se voyoient dans un lieu où ils n'auroient rien à faire, & chez des gens à qui ils n'auroient rien à dire. Ceux qui ont la Science qu'ils appellent du Monde, c'est-

c'est-à-dire, qui savent les Manieres qui en font l'essentiel, ne sont point dans le cas, & pour ne s'y trouver jamais, il est établi parmi eux que les Visites soient courtes: Ils ne font que se montrer aux personnes qu'ils vont voir, & dès qu'ils ont été vûs, & sur-tout, lors que d'autres personnes arrivent, ils disparaissent. La Conversation, pendant le moment que dure la Visite, doit être soutenüe, autant que si on avoit quelque chose à se dire, & d'ordinaire elle l'est, sans qu'on voie ce qui la soutient, sans qu'il y ait ce qui, proprement, s'appelle un sujet de Conversation; c'est ce qui en fait le fin. On s'y montre du beau côté, du côté de l'Esprit, si on en a, & du plus au moins tout le monde en a ici; car les Visites ont leur Stile, qui dépend de la Routine autant que du Naturel, & la Routine ne manque ici à personne. Il n'y a qu'un homme qui n'auroit  
que

que du Bon-sens & qui ne sauroit pas son monde, qui pût s'y trouver embarrassé. Mais celui-là se tireroit d'affaire d'une autre maniere: Il est permis en Visite de garder le silence, lors-qu'on y trouve quelcun qui parle, & on est sûr d'y trouver ce quelcun aux heures où les Visites se font. C'est-à-dire, qu'on les peut faire en Spectateur, si on veut, & que ce personnage est suporté en France. Cela est commode pour les Etrangers, & semble établi exprès pour eux, & ces Visites, de la maniere dont elles se passent, méritent, effectivement, d'avoir des Etrangers pour Spectateurs. Peut-être même que ce sont les Etrangers qui, en faisant ce personnage, l'ont introduit, & que les François pourroient nous accuser d'avoir mis une bizarrerie dans leur Savoir-vivre. Quoi-qu'il en soit, il y a des François qui l'adoptent, & on en voit parmi eux qui, dans les Visites,

*SUR LES FRANÇOIS.* 225  
tès, font la figure d'Etranger & se  
donnent le plaisir du Spectacle; soit  
que sérieusement ils y prennent goût,  
ce qui, enfin, n'est pas impossible,  
soit que le Silence, gardé en Visite,  
leur paroisse une espece de distinc-  
tion, dont ils se font honneur. Car,  
comme le François évite la singu-  
larité en certaines choses qui ne se-  
roient pas suivies, il la recherche  
en d'autres, où il comprend qu'il  
ne sera pas le seul, & se fait va-  
loir par-là, comme un Homme qui  
marche à la tête des autres.

On se montre aussi dans les Vi-  
sites par la Parure, qui est propre-  
ment la chose à montrer, & qui  
est essentielle au Beau-monde; c'est  
par cet endroit, sur-tout, qu'il est  
beau. La Parure est établie en Fran-  
ce plus que nulle-part-ailleurs, &  
je pense qu'elle contribue à donner  
cours aux Visites, autant que l'Es-  
prit, & peut-être davantage, quand  
ce ne seroit que par la nouveauté

P

&

& la facilité du Changement , en quoi elle l'emporte sur l'Esprit. En cela les François doivent beaucoup aux Femmes , qui , dans ce Païs, quittent la maison & courent se montrer tout comme les hommes. Quand je dis courir , j'entens une course honorable , qui se fait en carosse, & avec un équipage somptueux qui assortit le reste. Cette circonstance contribuë beaucoup à relever la Parure, & à la pousser jusqu'à la Magnificence ; car, avec la Parure, le carosse fait triompher les Femmes elles mêmes, & les expose tous les jours en spectacle au Public. Aussi font elles de la Parure leur grande affaire : Elles raffinent là-dessus, au-delà de tout ce qu'on peut dire. Il est vrai, qu'avec toute l'aplication qu'elles ont à se parer, elles ne dépendent point de la Parure , qu'elles ne risquent rien à faire tous les Essais dont elles peuyent s'aviser. Ailleurs, les Fem-

Femmes se deffient de leurs Char-  
mes , & se connoissent assez pour  
ne rien hazarder legerement en fait  
de Parure. Ici, elles ne sont pas  
reduites à tant de circonspection.  
Il leur est presque indifferent de se  
couvrir, ou de se decouvrir, d'avoir  
leurs Robes peintes de Fleurs, ou  
de Dragons & de Furies. Tout  
tourne également à leur avantage ,  
& de quelque maniere qu'elles se  
mettent, elles sont parées ; toujours  
il y a du Nouveau sur elles , & elles  
plaisent de nouveau aux Hommes  
pour qui elles se parent , & qui se  
parent pour elles. Je ne fai si dans  
ce Pais où les Femmes sont un per-  
sonnage aussi aparent que les Hom-  
mes, & les voient tous les jours,  
elles leur ont communiqué le Gôût  
pour la Parure , ou si ceux-ci se  
parent, parce que le panchant de la  
Nation les y porte ; toujours est-il  
vrai , que les Hommes n'y font gue-  
re moins parez que les Femmes, &

que la Parure leur sied tout aussi bien; que se parer pour faire des Visites, & faire des Visites pour montrer sa Parure, est l'occupation ordinaire de tout ce monde, qu'on appelle en France le *Beau-monde*, & qui est assez important, pour que je vous en dise quelque chose de plus précis.

Le Beau-monde se fait valoir & s'éloigne de la foule, non-seulement par le Rang que les personnes qui le composent peuvent avoir naturellement, mais aussi par celui que ce train de vie distingué lui donne; par la Dépense qu'on y fait, & qui ne doit pas être trop calculée; par le Plaisir qu'on se procure de jour à autre, & dont on jouit plus délicatement que la foule. Mais, surtout, le train de vie du Beau-monde se soutient par le Mélange d'Hommes & de Femmes, qui en est comme le fondement & le lien. C'est ce qui donne lieu au Sçavoir-vivre, & à la Galanterie Française de s'étaler.

taler. C'est par-là que l'Inclination  
 que les deux Sexes se portent na-  
 turellement, est reveillée & mise en  
 œuvre. Par là les avantages de  
 chaque Sexe paroissent avec éclat ;  
 l'envie de plaire les anime de part  
 & d'autre, & c'est où la Liberté  
 Françoisise est en sa place & fait mer-  
 veilles. Comme ils laissent à la  
 foule les plaisirs grossiers qu'ils dé-  
 daignent, ou que du moins ils font  
 profession de dédaigner, la plupart  
 d'entr'eux laissent aussi à une autre  
 espece de gens ces Conversations  
 ennuieuses, où il entre de la Mora-  
 le, qu'on suppose ici n'être naturel-  
 lement du goût de personne, ou du  
 moins, n'accommoder guere les per-  
 sonnes qui ont du goût. Cela est  
 si établi parmi le plus grand nom-  
 bre de ceux qui font le Beau-mon-  
 de, que le mot de *Moraliser* est su-  
 jet à être pris en mauvaise part : Il  
 signifie *Epiloguer*, *Raffiner mal à pro-  
 pos* ; & vous croiez bien qu'en Fran-

ce, lors-qu'une Expression autorise un Usage, on a suffisamment pourvû à sa sûreté. Je crois qu'il faudra leur passer ce dégout, & les trouver gens de Bon-sens, qui se soutiennent dans leur train de vie, & savent éloigner ce qui ne leur convient pas. Ils savent aussi discerner ce qui leur convient : Le Beau-monde a sa propre Morale, qu'il met à la place de cet autre, rigide & surannée : Une Morale gaie & riante, qui incite à la Joie, & apuie sur la nécessité de mettre à profit le Temps qui passe si vite, & finit les beaux jours, lors-qu'à peine ils commencent. Si ce qu'on débite familièrement là-dessus ne suffit pas, des Ouvrages écrits en beau Stile le prouvent, & rassurent les Esprits foibles, qui se laissent aller à des doutes mal à propos. En effet, on peut faire pis que de se réjouir & de gouter les douceurs de la vie, & c'est, sans doute, dans  
le

le Beau-monde, plutôt que hors de là, qu'il les faut goûter. Ennemis des façons & de la contrainte, on s'y abandonne reciproquement à une douce Familiarité, qui donne lieu de s'ouvrir & de se parler avec confiance. Les collations, le jeu, les repas, les chansons & d'autres divertissemens y entrent, & mettent dans les Plaisirs la diversité qui les fait subsister. C'est là que les nouvelles Modes paroissent & rendent la Société respectable au Public; c'est là aussi que les nouvelles Manieres de parler s'introduisent, & donnent du relief à la Conversation. Comme c'est sur les Livres du Temps que se forme l'Esprit de ces Societez, c'est sur les Conversations brillantes & enjouées de ces Societez que se forment les Livres du Temps. Ces deux choses ensemble font circuler l'Esprit & les belles Manieres en France, & en étendent le Beau-monde jusques dans ses derniers re-

coins: Il n'y a si petit Bourg qui n'ait le sien, des gens du Bel-air, qui se distinguent des autres, & qui soutiennent l'Honneur du Lieu & de la Nation. Au reste, ce ne sont pas seulement les jeunes gens qui composent ces Societez; les personnes d'un âge avancé ne s'y plaisent pas moins, & n'y croient pas être hors de leur place. Ou plutôt, il faut vous dire, qu'en France les gens de Plaisir & du Bel-air ne vieillissent pas; ils conservent le caractère de Jeunesse, à quoi ils font honneur, & goutent les plaisirs jusques au bout.

Que dire de tout cela? Placerons-nous galamment le train de vie du Beau-monde, parmi ce que l'on doit admirer chez les François? Ou bien, en *Philosophes*, en gens qui *moralisent*, l'examinerons-nous, & mettrons-nous la chose en question? Leur accorderons-nous, que pour passer agréablement la vie, il faille  
la

la passer dans les Plaisirs & y revenir chaque jour ? Ou, en gens plus voluptueux, plus entendus dans les Plaisirs qu'eux, leur soutiendrons-nous, qu'il est essentiel au Plaisir de n'être qu'entremêlé à un Train de vie uni & simple, & même d'y être entremêlé avec menagement ? Faudra-t-il approuver l'extrême Liberté que les Femmes ont en France, & tomberons-nous d'accord, que le commerce frequent & libre, entre les deux Sexes, les préserve de la Corruption grossiere, où succombent en d'autres Pais quelques-unes de ces femmes, qu'on tâche de tenir renfermées ? Pour décider cette question, on en peut former une autre, qui est de savoir, si le Caractère de ce Sexe, qui dans le fond, & selon la pratique de tant de Nations, demande de la Retraite & quelque sequestre, si ce Caractère, dis-je, n'est pas blessé & détruit par le train de vie établi

en France. Et si cela est, je demande encore, lequel de ces deux inconveniens est le plus grand : Celui de ne pouvoir empêcher que de tems en tems des femmes se laissent tenter par l'occasion & s'échappent ; ou l'inconvenient de voir chaque jour de la vie les Femmes en general, sortir du Caractère de leur Sexe & se corrompre le Cœur, sans même que tout ce qui se passe à cet égard soit compté pour des échappées. Il est vrai que (\*) “pour  
 „ les femmes du monde, un Jardi-  
 „ nier est un Jardinier, & un Mas-  
 „ son, un Masson ; que pour quel-  
 „ ques autres plus retirées, un Mas-  
 „ son est un Homme, & un Jardi-  
 „ nier est un Homme ; que tout est  
 „ tentation à qui la craint. Mais  
 je demanderois volontiers, si ce  
 qui, en France, guerit les Femmes  
 de cette tentation n'a pas du rapport  
 à ce

(\*) *Les Caractères ou les Mœurs de ce Siècle.*

à ce qui, ailleurs, y en fait succomber quelques autres ; si les Femmes qui, tous les jours, voient familièrement les Hommes, ne prennent pas à leur mode, c'est-à-dire, délicatement, & d'une manière étendue, le plaisir que ces autres prennent grossièrement & avec plus de précipitation ; si elles ne se ruinent pas en monnoye & peu à peu, comme ces autres se ruinent en grosses pieces & tout d'un coup. En un mot, je demande si un Caractère de femme usé n'est pas aussi defectueux, si ce n'est pas un aussi grand défaut du Sexe, qu'un Caractère qui a quelque chose de déchiré. On pourroit demander aussi, si le parti qu'on tire des Femmes en France & dans le Beau-monde, n'a pas quelque chose de plus grossier & de plus vulgaire, que celui qu'on en tireroit, si on leur laissoit la Pudeur, la Modestie, la Timidité, qui font, sans contredit, l'ornement  
de

de leur Sexe ; ou , si la comparaison n'est point trop grossiere , s'il n'y a pas de la sottise à laisser chaque jour de la vie écremer à d'autres le lait dont on veut faire son repas. Disons grossièrement , & à l'avantage des Nations qui tiennent une conduite opposée à celle des François , une grande vérité : Une Femme qui , une fois en sa vie , a eu un malheureux moment , où elle s'est laissée aller , & dont elle a de la confusion ensuite ; une femme à qui une faute connue du public a fait prendre le parti de la Retraite , est moins corrompue & moins P \* \* \*. cent fois , qu'une femme qui passe sa vie à aimer les Hommes & à vouloir leur plaire , à leur donner de l'Amour & à en prendre ; du moins , s'il est vrai , que la Corruption soit un vice du Cœur , & que ce soit dans le Cœur que la Pudeur subsiste. Mais tiendrons-nous pour certain , qu'en France les Femmes  
se

se contentent du plaisir qu'on y appelle innocent & délicat, & que le Beau-monde, tous les jours mis en goût, se contienne & ne faillisse point sa Beauté? Tous ces Hommes à bonnes fortunes se vantent-ils, ou font-ils discrets sans sujet? Toutes les Aventures dont on entend parler dans le public, sont-ce des contes faits à plaisir? Tous ces beaux Seins découverts, & qui semblent être exposez en vûe tout exprès, pour inviter les Hommes & les encourager à materialiser l'Amour délicat, ne font-ils aucun effet? Si cela est ainsi, si on s'en tient là, j'admire cette retenue dont je ne vois pas la cause; j'admire qu'en France les Femmes sachent s'arrêter dans un chemin si glissant, que tout leur aplanit & rend dangereux pour elles. Soyons grossiers, encore une fois, & disons, qu'il y a peut-être cent fois plus de corruption, plus de P\*\*\*nisme, en France, parmi  
le

le Beau-monde, qu'il ne s'en trouve dans d'autres Païs, où les Femmes n'ont pas la liberté de voir les Hommes; & qu'après tout le grand secret pour ne pas succomber à la Tentation, c'est de la craindre & de ne s'y pas exposer. Osons être Philosophes aussi bien que grossiers, & disons des François, qu'ils ont trouvé le secret de faire agréablement le chemin de la vie: Ils ressemblent à des Voyageurs qui vont de compagnie, & qui, pour s'ennuyer moins, se jettent dans des vallées, cherchent l'ombre des bois, & se reposent par-tout où ils trouvent de la fraîcheur; ils courent risque de s'égarer & de ne pas arriver au gîte. D'autres qui n'ont pas ce sçavoir-faire, marchent à découvert & tiennent la plaine; ils regardent devant eux le Lieu où ils veulent aller, & s'en occupent plus que de leurs compagnons de voyage, & du plaisir qu'ils pourroient

roient prendre en chemin ; ils se fatiguent & ils arrivent. En un mot, le François fait de la Vie une partie de Plaisir, une Promenade. D'autres en font une affaire sérieuse, un Voyage. Chacune de ces choses a ses avantages & ses inconveniens, selon la maniere dont on les envisage ; c'est à nous à ne les pas confondre, & à voir ce qui nous convient. Que je repare un peu mon trop de Philosophie, & le mal que je viens de dire du Beau-monde des François, par un éloge qui leur est dû : Par un mot, sur leur Homme de mérite, qui demande un article à part.

Le François, Homme de mérite, a à peu près ce que les personnes de mérite, ont par-tout-ailleurs, puis-qu'enfin, il n'y a qu'une seule espèce de vrai Mérite parmi les hommes, & il a de plus, tout l'agrément qui est particulier aux François. On n'a pas la peine de le deviner ; ses Manieres

res le rendent , pour ainsi dire , transparent & laissent voir tout son Mérite , & c'est chez lui que s'accomplit le souhait d'un Ancien à l'égard de la Vertu : On l'y trouve comme visible, & elle s'y fait aimer avec passion. En effet, on se sent entraîné vers le François, Homme de mérite; on voudroit lui ressembler , & on a du regret de ce que tous les hommes ne lui ressemblent pas. On peut faire fond sur lui, & se fier entièrement à sa parole: La Probité, l'Honneur, la Générosité se trouvent chez lui, en quelque façon, comme dans leur source: c'est lui qui les répand parmi les François, & qui les met en vogue au point où nous les voyons. Il a les bonnes qualitez de sa Nation, & il en fait valoir heureusement jusques aux défauts qu'il rectifie : S'il brille dans la Conversation, c'est pour dire des choses obligantes, pour défendre ceux qu'on att-

attaque , ou pour faire en sorte que les gens soient contens d'eux-mêmes. Il y réussit si bien qu'on sort d'auprès de lui trop satisfait de soi; c'est ce qu'on peut lui reprocher. S'il fait attention aux petites choses, c'est pour ne negliger aucune occasion de faire plaisir; il s'y prend de si bonne grace, qu'on ne croit presque pas lui avoir de l'obligation : Il semble qu'il n'ait eu en vuë que, de se contenter soi-même. En un mot, & pour ne me pas engager dans un trop grand détail, être Honnête-homme & faire plaisir, est chez lui une profession; il s'y applique & il y excelle; c'est, je crois, ce qu'il y a parmi les hommes de plus revenant. Rien ne lui manque, que de valoir pour soi-même ce qu'il vaut pour les autres, & il ne faut pas douter qu'il ne s'en trouve parmi eux à qui cela même ne manque point. Mais ce qui mérite, sur-tout, d'être remarqué, &

Q

qui

qui fait beaucoup d'honneur à cette Nation, c'est que les gens faits de la sorte n'y sont pas si rares, qu'on ait lieu de se récrier en les voyant; il s'en trouve assez pour que tout homme qui a lui même quelque Mérite, quelque Discernement, puisse se promettre d'en rencontrer. Je ne sai, cependant, si c'est une rencontre fort à souhaiter; ce peut être matiere de regret pour le reste de la vie, & de dégoût pour la plûpart des hommes avec qui on est obligé de vivre. Je vous embrasse, Monsieur, & je suis bien vôtre Serviteur.



# LETTRE

## TROISIEME.

**S**I je vous entretenois de quelque Nation éloignée & peu connue, j'aurois le plaisir, Monsieur, de vous raconter des choses nouvelles & de diversifier davantage mes Lettres ; mais des François, qui sont, je crois, la Nation la plus connue qu'il y ait au monde, les plus grandes singularitez n'ont rien qui surprenne. Je reviens à eux par un endroit que le prix qu'ils y mettent rend important : par leurs Manieres & leur tour de Conversation.

Le but que la plupart d'entr'eux s'y proposent, c'est de se faire valoir, de donner une idée avantageuse de leurs Personnes ; il semble que c'est pour cela qu'ils parlent. Les endroits par où ils cherchent principalement à se faire valoir, sont

la Qualité, les Richesses, l'Esprit, la Bravoure; & comme ces choses ont de l'influence sur l'ordinaire de la vie, ils ont le plaisir de les approcher à tout moment dans la Conversation, & de se satisfaire sur quelque sujet qu'elle roule. Ou plutôt, ils font si bien, directement ou indirectement, que la Conversation ne roule jamais sur autre chose; semblables à ces hommes riches qui peuvent voyager des jours entiers sur leurs terres. Ce que vous voyez chez celui qui vous entretient, est toujours ce qu'il a de moindre à vous faire voir : Il a des Habits plus propres que celui qu'il porte sur soi, & vous lui verriez plus de Domestiques, s'ils n'étoient occupez. Il a plus d'Esprit aussi qu'il n'en paroît avoir, & il a fait des Reparties qui ont été trouvées bonnes, & qu'il est bon que vous sachiez. Vous saurez encore, que son défaut n'est pas d'être endurant, & qu'on l'a

l'a vû l'Epée à la main plus d'une fois ; que Mr. un tel , qui est un Homme très considéré , est son proche Parent , & qu'il a dîné il n'y a que peu de jours chez un autre , qui est un homme de distinction , chez un Grand. Ceux là de même , les Grands , s'il en faut croire les personnes qui les aprochent , s'occupent beaucoup de leur Grandeur , & voudroient que les autres s'en occupassent de même ; ils sont pleins des circonstances qui peuvent leur faire honneur , & ils y reviennent souvent. Quant aux Petits , il est certain qu'ils ont le défaut des Grands , qu'ils imitent en toutes choses ; & qui sont plus aisez à imiter par cet endroit qui les abaisse , que par bien d'autres. Si la Petiteesse des uns ne les empêche pas de se faire valoir ; si les autres ne sont pas retenus par leur Grandeur , vous pouvez juger du Caractère du gros de la Nation , de ceux qui se

voient placez entre les Petits & les Grands, comme pour s'éloigner des uns & s'aprocher des autres. Vous pouvez vous imaginer aussi, combien doit être curieuse la Conversation de toute une Compagnie, dont chacun croit mériter l'Attention des autres, & s'éforce de l'avoir. Parmi des gens qui ne pensent qu'à s'imposer réciproquement, les Etrangers, à qui ils croient imposer plus aisément encore, doivent naturellement être bien reçûs, & il n'est pas impossible que cette considération n'entre dans les Honnêtetez que nous recevons en France. Sur ce pied là ce fera à nous à ne pas trop aprofondir la matiere, & à leur savoir gré de route leur Grandeur. Venons à leurs Manieres.

Les Manieres libres & vives des François, ne me paroissent dans le general, ni un si grand bien que beaucoup de gens se l'imaginent, ni un si grand mal que d'autres le  
font

font. Elles donnent lieu, dans l'ordinaire de la vie , à se mettre au-dessus de ce qui gêne , & les mêmes choses ne gênent pas toutes fortes de gens ; ainsi elles doivent produire des effets differens , selon les différentes personnes où elles se trouvent. Dans un Homme de Mérite , cette Liberté est en sa place & fait plaisir : Elle le met dans tout son jour , & le rend les délices de ceux qui le fréquentent. Dans un homme qui manque de Mérite, dans celui qu'on pourroit appeller un Sot, elle se tourne en impudence & en fait un Sot fâcheux , qui , à l'abri de ses Manieres , se croit tout permis , & fait des sotises pour étaler ses Manieres. Le mal qu'il y a dans ce partage, c'est qu'en France, quoique les gens de mérite y soient en assez grand nombre , vous ne laissez pas d'essuier la rencontre de bien des Sots, avant que de trouver un Homme de mérite, & que l'agrément

ment que les Manieres libres ajoutent à celui-ci, ne sauroit à beaucoup près vous dédommager de l'ennui qu'elles vous font essuier de la part de tous ces autres. Un autre mal que font ces Manieres vives & libres, & qui mériteroit qu'on y fit attention, c'est qu'elles rendent ridicules ceux qui ne les ont pas naturellement, & qui veulent les prendre. Chaque Nation en a qui lui sont propres, parce que les Manieres viennent du caractère d'Esprit, & que chaque Nation a le sien. L'unique moyen de plaire, c'est de cultiver ce Caractère, sans nous attacher beaucoup aux Manieres, qui le suivent assez d'elles-mêmes, & qui, sans doute, ne sont bonnes qu'autant qu'elles en sont une suite. Les François, que tant de Nations imitent, n'en imitent aucune; ils s'abandonnent à leur Caractère, & c'est par où ils plaisent. Il ne faut point douter que, si les autres Nations

tions s'abandonnoient de même au leur, elles n'eussent de même de quoi plaire, chacune à sa maniere, & c'est en cela qu'il faudroit imiter les François. Une des beautez de l'Univers, c'est la Diversité: elle s'étend sur les Nations, sur leurs Mœurs & leurs Manieres, aussi bien que sur les Païs; elle est de l'ordre de la Nature même, qui se plait à se jouer & à étaler son sçavoir-faire; ainsi nous avons tort de chercher à l'effacer, & par là nous courons risque de gâter le Caractère qui nous est propre, sans réussir à en mettre un meilleur à la place. Enfin, si par les Manieres, on entend certains petits dehors animez, dont on croit embellir son Extérieur, il se peut qu'on se trompe, & que les meilleures Manieres soient celles qui ne se font point remarquer; comme, en fait d'Odeurs, le meilleur est de n'en point avoir, & qu'il est établi parmi les gens de gout de ne point  
por-

porter de Parfum sur soi. Au reste, quoi que les François soient les gens du monde qui se piquent le plus d'avoir les Manieres naturelles, aussi bien qu'honnêtes, on voit néanmoins parmi eux une affectation sur ce sujet, qui fait une de leurs singularitez : on y voit nombre de gens qui font ce qu'ils appellent, *se donner des Airs*, c'est-à-dire, qui, par des Manieres affectées, veulent bien faire sentir aux autres qu'ils s'estiment plus qu'eux. On pourroit, je crois, en parlant grossièrement, appeller cela, sinon être fou, du moins trouver à propos de le paroître par ses Manieres. Cette folie aussi trouve ses Imitateurs parmi d'autres Nations.

Une chose qu'il ne faut pas separer du tour de Conversation des François & de leurs Manieres, c'est leur Politesse. Ils ne se contentent pas de n'avoir rien de rude, ni de choquant, rien qui rebute; ils veulent  
lent

lent attirer à eux & se faire valoir par du Poli , & ils sont adroits à le former ; à peine voïez vous de-quoi ils le forment. C'est où le François triomphe , & où , en effet, il est arrivé à un point de perfection, qui peut donner le plaisir du Spectacle à des Gens sensez. Il fait une heureuse Attention à des riens , & il s'assujettit de bonne grace à ce qui n'est d'aucun prix ; c'est ce qui redouble celui de sa Politesse , qui par là est étendue sur toutes les Actions de la vie , aussi bien que sur tous les Discours : ses moindres Actions, ses plus petits Mouvements en sont embellis : Il étend poliment la main , & poliment il la retire. Il la présente à une Femme qui passe d'une chambre à l'autre , & accourt pour la lui présenter , tout comme si le passage étoit difficile ou le pas dangereux. De même il accourt pour ramasser un Gant ou un Mouchoir tombé à terre, avec autant de précipi-

cipitation que s'il s'agissoit de le tirer du feu ; par là il fait plus que de ramasser simplement un Gant ou un Mouchoir. A table il fait plus aussi que de servir son voisin avec des mains lavées ; il lui fait des Protestations de n'avoir pas touché à ce qu'il lui sert, & le regale de Politesse, au hazard même de passer pour un homme qui est en mauvais état. Il ne se contente pas de dire naturellement ce qu'il a à dire, cela manqueroit de Politesse ; il le dit par *Honneur* & par *Grace* : la chose la plus indifferente devient une *Grace* pour lui, c'est *en grace* qu'il la demande ; il a la Politesse de ne dire une chose très indifferente aussi qu'en suite d'un *Monsieur, oserai-je?* ou d'un *Permettez-moi, Monsieur*. Il a *l'honneur* de voir celui qu'il voit ; *l'honneur* de suivre celui qu'il suit. Il a *l'honneur* de dire ce qu'il dit, & il sçait accompagner ses *Graces* & ses *Honneurs* d'*Inclinations* grandes

des & petites, de Reverences qui les assortissent. Il a l'honneur d'être *Serviteur*, *Serviteur très-humble*, *très-obéissant Serviteur*; de l'être sans reserve, avec beaucoup de *Consideration & d'Estime*, très particulièrement, très veritablement, très parfaitement; il a l'honneur de l'être avec un *attachement inviolable*, avec un *entier devoiement*, avec *respect*, avec un *respect très profond*, avec toutes sortes de *respects*, plus qu'il ne sçauroit dire & plus que personne. Il a bien d'autres Honneurs encore dont je ne me souviens pas; chacun cherche à rencherir sur les autres, & à avoir un Honneur nouveau, & jamais on ne vit une Nation si fertile, si riche en *Serviteurs*, si glorieuse de servir. Mais leur *Politesse* est grande, sur tout en ce qu'ils ne se contentent pas de l'avoir pour les personnes qui sont au dessus d'eux, mais qu'ils l'étendent jusqu'à leurs égaux; ce sont des

Sou-

Soumissions reciproques qu'ils se font, & le plus souvent ils ont l'honneur d'être les très-humbles & très-obéïssants Serviteurs de ceux qui ont l'honneur d'être les leurs. C'est un Jeu qui ne ressemble pas mal à celui des Mouches, qui passent leur tems à s'abaisser profondément les unes au dessous des autres. Ou, s'il faut parler plus honorablement de la Politesse Françoisë, je dirai, que toutes ces Nipes curieuses qui nous viennent de France, & qui sont admirablement travaillées & finies, tous ces Bijoux dans leurs étuis, tous ces petits Meubles avec leurs ressorts & leurs charnieres, sont une figure parfaite des Jolies gens de ce Pais; de ces Hommes qui se meuvent artistement, qui se plient & se replient de bonne grace, & qui, par tout ce qu'ils ont de poli & de recherché, meritent toute l'Attention des gens qui sont dans ce gout & qui sçavent manier  
les

les Bijoux. Car cela entre dans le Caractère de la Nation Françoisse: elle mérite d'avoir des Bijoux; elle sçait les manier, & ce seroit en vain que la Nature nous feroit, à nous autres Gens grossiers, de ces sortes de presents, dont nous ne sçaurions jouir. Cet Homme qui s'incline devant vous à tout moment, cet Homme si gracieux, & qui a l'honneur d'être vôtre Serviteur très-humble, si, à vôtre tour, vous ne vous inclinez devant lui, si vous ne l'entretenez d'*Honneur* & de *Grace*, deviendra roide pour vous, & tout son Poli se ternira.

Osons être grossiers sur le sujet de la Politesse Françoisse; ou, si elle est petite jusques à échaper aux mots grossiers, osons du moins dire d'elle, ou d'un grand nombre d'*Usages* qu'elle établit parmi les gens du Bel air, que ce n'est que *Singerie* & *Petitesse*, & qu'il y a de l'indignité à se faire valoir par là.

là. Mais sur tout les Etrangers qui adoptent ces choses & s'en parent, méritent d'être marquez de tout le ridicule qu'elles peuvent avoir. Ce sont, dit-on, de simples honnêtetés qu'il est établi de donner & de recevoir sur ce pied là, & il est d'un homme sensé de ne se point distinguer, de ne point heurter l'usage. Sans décider si un Homme sensé doit se soumettre à l'usage en ces sortes de choses, ou s'il doit s'en dispenser, il suffira de dire, que de petits ridicules en grand nombre, & qui reviennent à tout moment, en font un très grand; qu'ils rendent ridicules, dans l'ordinaire de la vie, les gens qui en sont marquez; qu'un Homme sensé a bonne grace de mettre de la Justesse & de la Simplicité dans ses Expressions & dans ses Manieres, aussi bien que dans sa Conduite, & qu'une fort grande Politesse & des Manieres si embellies sont aussi peu dignes

dignes d'un Homme qu'une fort grande Parure. En effet il faudroit laisser l'une & l'autre de ces choses aux Femmes , & même conseiller aux plus raisonnables d'entre elles de les dédaigner. Que faire donc de cette Politesse , & où placer toutes ces Manieres dont tant d'Honnêtes-gens sont travestis plutôt que parez ? On convient qu'un Habit trop couvert de Dorure sied mieux à un Charlatan sur le Théâtre qu'à un Honnête-homme dans la Société. Un Extérieur tout chamarré de Politesse & de belles Manieres , ne seroit-ce point une Parure à renvoyer au Théâtre ?

La matiere est trop importante par raport aux Imitateurs des François , & trop riche par raport aux François mêmes , pour n'en pas dire encore un mot. On demanderoit volontiers à ces Mrs. si la vraie Politesse ne doit pas avoir lieu en tout tems ; si un homme véritable-

R

ment

ment poli ne l'est pas à l'égard de toutes les personnes avec qui il est en commerce. Il y a de l'apparence que cela est ainsi, puis que la Politesse est l'Exterieur de l'Honnêteté, & que l'Honnêteté subsiste toujours. La véritable Politesse seroit donc celle, que nous ne quitterions point, & par conséquent elle consisteroit en tout autre chose que dans ces petites Manieres qu'on prend pour les personnes qui surviennent & qu'on quitte en se separant d'eux. Mais peut-être que les François ont en effet cette marque de la véritable Politesse. Peut-être que dans l'ordinaire de la vie le Mari est poli à l'égard de sa Femme, & la Femme polie à l'égard de son Mari; le Frere à l'égard de sa Soeur, & la Soeur à l'égard de son Frere, & que les personnes qui surviennent n'ont que le surplus qu'il convient de leur donner. En ce cas là il nous faudra faire reparation  
à la

à la Politesse des François, & convenir que les autres Peuples ont quelque chose de grossier & de barbare au prix d'eux. Mais aussi, s'il se trouvoit que dans leur Domestique ils fussent faits comme le reste du monde, la chose changeroit, & nous serions en droit de faire valoir leur Politesse contre eux. Si les dissensions, les querelles & les reproches étoient ordinaires parmi eux, & que leurs Manieres polies ne fussent que pour des Voisins & les Etrangers, nous aurions raison de dire, que des Peuples moins polis, mais qui ont des Manieres plus soutenues & à peu près égales pour tout le monde, sont moins grossiers & moins barbares que les François, si differens d'eux mêmes, si fort au dessous de ce qu'ils sçavent être. Du moins, cela feroit-il ainsi pour les personnes avec qui ils passent la vie, & nous n'aurions pas lieu d'envier à ce Peuple une Politesse qui

feroit fouhaiter de ne pas appartenir de trop près à ces Gens polis. Il seroit bon pour les François, que quelque Homme de genie leur rendit sur le sujet des Manieres, de la Politesse & du Bel esprit, le service qu'un Homme de genie a rendu aux Espagnols sur le sujet de leur Bravoure. Les *Dom Quichotes* en Esprit & en Manieres, ne sont pas moins fous que les *Dom Quichotes* en courage; ils sont même en plus grand nombre, & il est certain qu'en faisant perdre aux hommes le gout pour toutes ces fadaïses, on leur rendroit un service très considerable. Par là on leur donneroit lieu à se faire valoir par de meilleurs endroits, & à ne se pas croire Gens de mérite, lors qu'ils n'ont que des Expressions & des Manieres, un Extérieur ajusté & d'emprunt. De la Politesse des François, je passe à leur Galanterie, à ce qui fait le Galant-homme, qui rencherit encore  
sur

sur l'Homme poli, & le réalise en quelque sorte.

Par Galanterie, ils entendent l'art d'obliger de bonne grace, & d'embellir, par toutes sortes de petites circonstances, les bien-faits qu'on reçoit d'eux. Ils entendent cela à merveille, & sçavent relever, par leurs Manieres d'agir, jusques aux moindres services qu'ils vous rendent. Lors que vous en avez reçu quelques-uns de leur façon, quoi qu'on fasse ailleurs pour vous obliger, il vous semblera toujours qu'il y manque quelque chose, & vous avez de la peine à ne pas regretter les François, dans le tems même où il semble que vous ayez le moins de sujet de vous en ressouvenir. La Galanterie Françoisse est le fruit de la Bonté de cœur, jointe à l'Attention aux petites choses, en quoi les François excellent; & elle fait voir que la Bonté de cœur non-seulement est excellente en soi, mais

même qu'elle a dequoi faire valoir des qualitez, qui hors de là ne sont d'aucun prix ; qu'elle donne de la dignité à tout ce surquoi elle se répand. Dans la Conversation ils entendent par Galanterie un tour d'Esprit délicat, qui tire adroitement des plus petits sujets dequoi vous flater. Si c'est bien fait que de nous flater & de nous rendre contents de nous-mêmes, cette Galanterie est sans doute une chose à relever en faveur des François, & nous ne pouvons que les goûter & les admirer sur ce sujet. Mais quoi-que toute leur Nation y prétende, cette fine Galanterie demande quelque chose de plus que ce qui entre dans le Caractère de toute une Nation, & pour mille personnes qui plaisent par là, il s'en trouve en France dix mille qui déplaisent, en voulant les imiter ; des gens qui vous ennuiant par les insipides Louanges qu'ils vous disent en face, & qui  
vous

vous dégoutent de la Galanterie Françoise. Les Femmes sur tout sont à plaindre, du moins les Femmes raisonnables. La plus-part des hommes croiroient ne sçavoir pas vivre, s'ils les entretenoient naturellement & d'autre chose que d'elles-mêmes; il leur paroît que de ne pas dire à une Femme, du moins de tems en tems, qu'elle est belle & qu'elle a de l'Esprit, ce seroit lui faire entendre que la Beauté & l'Esprit lui manquent. Mais les Femmes ont dequoi se consoler, en ce que les Hommes font la même choses entre eux & se traitent en Femmes les uns les autres : ils font entrer des Louanges, ou, pour me servir de leur terme, des choses obligeantes, dans tout ce qu'ils se disent. C'est le Goût du Païs, & on s'y fait generalement, comme il y a des Païs où tous les mets qu'on mange sont aprêtez avec du Sucre, & qu'on les y trouve bons. Cette

singularité des François me paroît encore une de celles qui méritent qu'on s'y arrête un moment.

Non-seulement leurs Discours ordinaires ont quelque chose de flateur, qui fait de la peine à un Homme modeste & sensé, à tout homme qui n'est point fait à ce Language, & qui ignore la maniere de repousser les Louanges, ou d'y répondre en les faisant retomber sur ceux qui les donnent; mais même leurs Discours préméditez sont le plus souvent consacrez à la Louange, comme à ce qu'il y a de plus conforme au Genie de la Nation. C'est en quoi l'on excelle en France, & c'est en quoi l'on se fait gloire d'exceller. Il y a un Corps d'Hommes choisis entre tous les gens d'Esprit, entre les plus fameux Ecrivains de la Nation, & qui en prend même le nom, comme par excellence, un Corps voué à la pureté du Discours, & à l'Eloquence,

&c

& qui , par sa superiorité d'Esprit, impose aux autres & les regle. Chacun d'eux , lors-qu'il est reçu dans ce Corps , prononce un Discours , comme pour montrer de nouveau & de vive voix , qu'il est digne du choix qu'on a fait en sa Personne ; & ce Discours , qui servira de modèle à d'autres , & qui montre sur quoi , principalement , un Orateur a bonne grace de s'exercer , doit contenir des Eloges ; des Eloges donnez aux vivans & aux morts. On y louë , comme par arrêt , des hommes louëz déjà , & qui doivent être louëz de nouveau dans toute la suite des tems. On les louë comme on tire au blanc : On les crible de Loüanges. Ceux qui louent recevront à leur tour la Loüange qu'ils ont donnée à d'autres , & ces Hommes habiles & placez comme à la tête de la Nation Françoisë , l'entretiendront, sans doute, dans l'Habitude qu'elle s'est faite de louer ,

& de faire consister dans la Louange, l'Action la plus noble de l'Esprit humain. Si les Eloges dont je viens de parler, ne suffisent pas pour cela, ceux qu'ils mettent à la tête de leurs Livres, leurs Epitres dédicatoires, acheveront de le faire: Ils y savent louer magnifiquement, non-seulement un homme ordinaire, mais même un homme indigne, & gâter un bon Livre par une Dédicace, qui, dans les applications de ce que le Livre contient, établit précisément le contraire de son contenu. En un mot, c'est ici le País où on loue à quelque prix que ce soit, & où la Louange, à force d'être répandue sur tout le monde, ne distingue & ne loue plus. Elle sert à montrer l'Esprit de celui qui loue, s'il est assez ingénieux pour trouver des Louanges nouvelles, ou pour donner aux Louanges usées un tour nouveau. Parlons naturellement & répandons du grossier sur toutes ces  
Louan-

Louanges. Louer des gens en face, quels qu'ils soient, c'est supposer qu'ils aiment les Louanges, c'est les maltraiter. Louer, à la face de toute la terre, des hommes connus pour n'être rien moins que louables, c'est Impudence. Louer des Grands, qui veulent être louez, sans qu'ils songent à mériter de l'être, c'est Lâcheté. Enfin, faire métier de louer, quand même le plus souvent on loueroit des gens vertueux, c'est faire un chetif métier; c'est nuire à la Vertu qu'on louë. La Vertu distingue les hommes; mais la Louange renduë generale au point où elle l'est ici, confond les Hommes vertueux avec les autres, & rend leur Exemple sans effet. D'ailleurs, les hommes, au plus haut point de leur perfection, sont toujours des hommes foibles, sujets à l'Erreur & aux Miseres humaines, des hommes très imparfaits. Les Panegiriques pompeux leur sont disproportion-

tionnez , & leur conviennent aussi peu que les Statuës Colloßales aux hommes, qui, tout grands qu'ils puissent être, ne sont toujours que de petits hommes. Il est étonnant que des gens d'un bon Esprit, des Hommes de mérite, ne sentent pas cette vérité; qu'ils se laissent entraîner par la Coûtume à faire le personnage de Panegiriste, qui, sans des menagemens qu'on n'y observe guere, est toujours un personnage indigne, qui met l'Honnête-homme de pair avec le Flateur, & peut-être même avec le Corrupteur, quand ce sont des vivans qu'il louë. La Politesse outrée & le faux goût des François pour l'Esprit, ont introduit chez eux toutes ces indignes Loüanges; & la Médifance, qui n'est pas moins commune en France que la Loüange, & qu'ils savent débiter poliment, acheve de mettre de l'extrême dans le Caractère de cette Nation, & du ridicule dans  
fa

la Politesse. Envisageons les François par d'autres endroits, & donnons-leur des Louanges qui leur conviennent.

Une chose qui n'est pas fort importante, mais qui mérite pourtant d'être relevée en leur faveur, c'est qu'ils font les gens du monde qui tiennent le mieux leur place à un Repas, & qui font le plus agréablement la Debauche. Il semble que ce soit pour eux que le vin a été fait: Il leur donne une joie vive & ingénieuse, & c'est où l'Esprit François se produit agréablement, & prend de nouvelles forces. Ils ont mille petites Chansons qui incitent au Plaisir, & exhortent à renoncer aux Soins & à jouir de la vie; & leur Morale, ainsi débitée, fait son effet: On se trouve ridicule des Soins qu'on se donne, on veut vivre pour le présent, & on ne manque guere d'en venir à bout. De toutes les Yvresses

ses, celle-ci est, sans doute, la plus heureuse; & peu de gens, ailleurs, peuvent se vanter d'avoir une Morale qui les abandonne moins dans l'occasion, & qui soutienne mieux l'épreuve. Au reste, comme les Chansons Bachiques, & peut-être les Chansons en general, se chantent en France plus que nulle-part ailleurs; c'est aussi une des choses où les François excellent, & ont un talent qu'ailleurs on n'a point. Il faut dire encore, à leur Louange, qu'au lieu des grands repas qu'on fait en d'autres Païs, au lieu de ces formidables festins, qui rassemblent une multitude de gens mal assortis, & leur présentent une profusion de mets mal apprêtez, ils savent faire leurs Repas petits, en les reduisant à un petit nombre de Personnes qui se conviennent, aussi bien qu'à peu de Plats, & qui soient bons. Ils font leurs Repas tels que l'Ouverture de cœur, & une entiere Liberte

té

té pour dire ce qu'on pense , en font le plaisir principal. Mais, surtout, leur maniere de joindre familièrement aux gens du Logis ceux qui surviennent, & de manger ensemble ce qui se trouve aprêté, a quelque chose de cordial & qui tient de la Société, plus que du boire & du manger : c'est une des circonstances de leur Savoir-vivre, qui mériteroit d'être imitée. Il y a une chose à ajoûter au sujet de leurs Plaisirs : Ces gens qui les prennent si souvent, & qui semblent n'être faits que pour cela, savent s'y prendre de maniere , que les Affaires qui leur sont confiées n'en souffrent point : Ailleurs, les Débauches abrutissent, & les gens qui s'y abandonnent ne sont plus propres à rien ; ici ce n'est pas cela ; un Debauché peut être un Habile - homme, qui non-seulement ne perd aucune occasion d'aller à ses fins , mais qui souvent y fait servir les Débauches  
mê-

mêmes. Il semble qu'il n'appartienne qu'aux François d'étendre les Plaisirs de la table au point où ils les étendent, & de faire un sujet d'éloge de ce qu'on reproche aux autres, & je serois d'avis de leur laisser en propre une chose, dont eux seuls favent faire usage.

Un autre abus que les François ont rectifié heureusement, c'est le Jeu. Il est fort du goût de leur Nation, & c'est peut-être celle où il y a le plus de Joüeurs. Mais ils se sont aperçûs que le grand Jeu est une chose pérnicieuse, qui ruine & rend furieux, & qui ne convient qu'à certaines gens; & ils ont établi generalement un Jeu de commerce, un petit Jeu, qui ne doit ni ruiner, ni troubler; un Jeu où la Politesse & l'Esprit ayent lieu, & y mettent de l'enjouement. Le grand Jeu est serieux & tient de la Tragedie; cela ne convient pas à des Societez formées pour la Joie. Le  
petit

petit Jeu , le Jeu de commerce , tient plus de la Comedie : Les Acteurs y jouent leur rôle de bonne grace , & en jouant , on y dit des gentilleſſes qui ſe raportent au Jeu , & qui y mettent du relief. Il a même ſes Spectateurs qui lui font honneur , & qui applaudiffent. Ce ſont les petites Comedies domeſtiques , qui ſe jouent aujourd'hui en France , dans toutes les maiſons où le Beau-monde entre. Toute perſonne qui en eſt , a chaque jour de la vie le paiſir de choiſir , ou d'être du nombre des Acteurs , ou d'avoir la ſatisfaction du Spectacle ; mais il convient davantage de jouer , & la dignité eſt ici du côté des Acteurs. Ne trouvez - vous pas , Monſieur , que cela ſoit bien imaginé , & que ce ſoit une moitié de la vie paſſée innocemment , que celle qu'on paſſe au Jeu , ou à voir jouer ? En effet , perdre ſon Tems , n'eſt pas le plus grand abus qu'on

en puisse faire, & par le moien du Jeu on évite l'Oisiveté, qui est la mère de tous les vices. Mais, direz-vous, cet Amusement ne fait pas honneur à une Nation spirituelle, & on voit, ailleurs, des gens qui ne se piquent pas d'avoir de l'Esprit, s'entretenir de ce que leur fournit le cœur, & passer ensemble des heures entières sans jouer, & sans s'ennuier. Il est vrai, mais outre que cela approche trop du Serein, & n'a lieu qu'entre des gens d'un certain Caractère, entre peu de gens, c'est qu'ils n'ont pas le plaisir de recommencer le lendemain, & de faire de leur Commerce, le train ordinaire de la vie. C'est là le grand avantage qu'on tire ici du Jeu: Il dispense les hommes de se convenir personnellement, & il les met tous en état de tirer parti les uns des autres. Par là, principalement, les François peuvent se vanter d'être de tous les hommes les plus sociables.

De

De toutes les singularitez des François la plus grande , & celle qui en comprend le plus d'autres , c'est la Mode ; c'est ce qui les distingue de tout le reste du Monde. La Mode est la Coûtume dans toute sa fureur , qui semble se jouer d'eux , & faire essai & parade de sa toute-puissance. Tous les Peuples , à la vérité , sont soumis à la Coûtume , & c'est , sans doute , le malheur des Peuples. Par cette Dépendance , où il suffit de faire comme les autres , on se dispense d'examiner ce qu'on fait , & même les plus honnêtes-gens , ceux qui pourroient redresser les autres , se laissent entraîner & craignent , en faisant mieux , de passer pour des Gens singuliers. Mais , du moins , la Coûtume , chez tous ces Peuples , a quelque chose de réglé , & chacun fait tout ce qu'elle exigera de lui. En France , ce n'est pas cela : La Coûtume n'y a rien de fixe ; c'est

un Torrent qui change de cours à chaque fois qu'il se déborde ; & qui , en se débordant , inonde tout le País. D'une Coûtume qui s'est assouvie, on passe à une autre Coûtume ; c'est toujours à une Coûtume fraîche & vigoureuse qu'on se soumet , & les hommes , dans tous ces Changemens , se trouvent exercez sans cesse & tenus en haleine, pour se soumettre toujous de nouveau. Cet Exercice , à quoi ils prennent plaisir , leur paroît une Liberté ; semblables à des Prisonniers, à qui tous les jours on changeroit les chaînes , & qui , à cause de cela, se croiroient libres. D'où vient cette singularité , direz-vous ? Pourquoi la Coûtume varie-t-elle davantage en France , & son Pouvoir y est-il plus grand qu'ailleurs ? C'est que la Nation Françoisse , plus que toutes les autres , est sujette au Changement & sensible à la Nouveauté , & en même tems à une for-

te d'Uniformité: chacun y veut être fait comme les autres. Ils sont peut-être aussi la Nation qui a le plus de facilité à renoncer à une certaine Liberté que d'autres conservent. Tout cela ensemble assujettit les François à la Mode, qui les unit dans la Nouveauté & contente leur humeur changeante, & insensiblement ils s'en remettent à elle pour toutes choses. Tous aussi reconnoissent son Autorité, les Grands & le Roi comme les autres: la Mode ressemble au Destin dont parlent les Poëtes, qui est supérieur à toutes les Divinitez & à qui Jupiter même obéit. Vouloir entrer dans le détail de tout ce à quoi elle oblige les François, ce seroit recommencer à les décrire; car tout ce qui se fait en France & dont je vous ai parlé dans mes Lettres; tout ce que je puis vous en dire encore, se fait sous le bon Plaisir de la Mode, & la matiere est si riche qu'on ne sçait

presque à quoi se déterminer pour en parler. Commençons par les Habits, dont ils font une chose importante.

Un Etranger, qui s'arrête en France, est surpris des changemens continuels que la Mode établit là-dessus. Il croit voir des gens qui essaient toutes sortes d'Habits, sans en pouvoir trouver un qui leur convienne, & enfin sans qu'il y en ait un qui ne leur convienne pas. Toutes les fois qu'ils passent à une Mode nouvelle, ils assurent fort sérieusement & prouvent par bonnes raisons, qu'elle sied mieux, ou qu'elle est plus commode, que celle qu'ils viennent de quitter, & on croiroit presque qu'il en est quelque chose. Cependant, au bout de cent Changemens, tous de bien en mieux, on les voit revenir aux anciennes Modes; c'est-à-dire, qu'après bien du mouvement, ils se trouvent à l'endroit d'où ils étoient partis.

tis. Si quelque chose devoit les arrêter, ce sont ceux de leurs Voisins qui les imitent : de la manière dont ils outrent les Modes, & prennent plaisir à rencherir sur toutes les Nouveautez qui leur viennent de France, il semble que leur dessein soit de tourner les François en ridicule, plutôt que de les imiter. Mais ce n'est pas cela : les François ont bonne grace dans leurs changemens de Mode ; ils les assortissent de tout ce qui leur convient, & toute Nation qui veut les imiter se tourne en ridicule elle-même. Ils semblent être faits pour leurs Habits, & toujours pour le dernier qu'ils mettent ; & nous autres, avec chaque Mode nouvelle, nous paroissions prendre un Ridicule nouveau. Ce qu'il y a de merveilleux en cela, c'est que tant de Peuples le prennent, & soient attentifs à détourner le ridicule des François & à s'en charger eux mêmes. Cela s'é-

tend si loin , que ceux d'entre les François qui entreprennent de justifier leur Nation au sujet de la Mode, alleguent le profit qui lui en revient, en ce qu'elle vend chèrement ses Babioles au reste du monde; & il faut avouer que c'est une raison à alléguer, & qu'après tout il n'y a pas tant à rire des François que de nous mêmes, comme on se moque des Dupes & non du Charlatan, lors qu'il débite bien ses drogues, & que ses farces servent à l'enrichir.

Les changemens de la Mode ne sont pas moins frequents en autre chose qu'en Habits; souvent ils sont plus incommodes, lors qu'ils roulent sur des choses plus difficiles à changer. Tel se ruine à renouveler ses Meubles, qui sont encore neufs, mais qui ne sont plus nouveaux; cet autre à refaire sa Vaiselle, qui est bien faite, mais hors de Mode. Celui-ci se dégoûte de

sa

la Maison avant qu'elle soit achevée , parce qu'il est survenu une autre maniere de bâtir. Celui-là congedie ses Domestiques , dont il est bien servi , mais qui ne sont plus à la mode ; car les Domestiques aussi en relevent , même chez les Femmes , où il semble que sur ce sujet il n'y doive rien avoir à changer. La Mode leur permet de se faire servir par des Hommes , & par là elle leur donne le plaisir du Changement. Tantôt ce sont de petits Laquais qu'il faut avoir ; quelquefois ce sont de grands Laquais ; d'autre fois ce sont des Pages ; quelques uns ont voulu avoir chez eux des Mores. Presentement j'entens dire qu'on voudroit avoir des Muëts , & je n'ai pas de peine à le croire , après une autre sorte de Domestiques , que la Politesse Françoisé sans doute ne leur permettra pas d'introduire , ceux-là , à en juger par le train que les choses prennent , doi-

doivent leur convenir. Les changemens de la Mode ne s'arrêtent pas aux Domestiques ; les gens de toute Condition haussent & baissent avec son flux & reflux , & il faut qu'un Mérite soit bien éminent, pour qu'elle ne le fasse pas perdre de vuë. Il n'y a en échange Caractère ou Talent si abject , pourveu qu'il ait quelque chose d'apparent , dont on ne puisse se promettre de le voir une fois à la Mode. L'Esprit même , l'Idole chérie de ce Peuple , dépend de cet autre Idole plus grande encore. Tantôt on a vû les Pointes à la Mode , tantôt les Equivoques ; il y a eu un tems où l'on n'entendoit parler que par Proverbes ; une autre fois ce n'étoit qu'Enigmes. Le Precieux & le Phœbus ont eu leur tour. Peut-être qu'après le Brillant & le Beau stile d'apresent , la Mode amenera les François au Simple & au Sensé, où quelques-uns d'entre eux, qui ont osé  
pren-

prendre le devant, sont déjà arrivez.

Leur Langue aussi dépend de la Mode & se ressent de ses caprices, & tout ce nombre de Gens d'esprit, liguez ensemble pour sa deffense, ne sçauroient la mettre en seureté. Non-seulement les Expressions nouvelles que la mode introduit, ne la dédomagent pas toujours de celles qu'elle en retranche, mais les changemens qu'elle y apporte, au lieu de la rendre plus parfaite ne font ordinairement que la rendre plus bizarre, jusques là que les François eux-mêmes ne sont pas toujours d'accord pour décider des cas douteux qui se presentent. De tout cela il arrive que leurs meilleurs Ecrivains deviennent successivement hors de mode, c'est-à-dire, ridicules pour la plus-part des Lecteurs. Car l'Oreille délicate du François supporte avec peine un mot qui vieillit; il y a là dequoi lui gâter toute la page, & pour quelques Lecteurs très dé-

déliçats, tout le Livre, comme un de leurs Auteurs nous assure l'avoir vû lui-même, & prend occasion de là de recommander la pureté du Stile aux Ecrivains qui veulent être lûs. Au reste, une chose très polie que la Mode établit pour leurs Ecrivains, & qu'il faut remarquer en passant, c'est qu'ils ne mettent plus leurs Noms propres à la tête de leurs Ouvrages: ce ne sont plus les *Jean* & les *Pierre* qui écrivent; cela seroit trop naturel & du vieux tems. Les Auteurs des Livres nouveaux, sont toujours, ou le plus souvent, des *Messieurs*; ils ont soin de nous en avertir à la tête de l'Ouvrage, & leurs Ouvrages, où il y a effectivement plus du *Monsieur*, que de *l'Homme*, plus de Tour & d'Expressions que de Sentimens & de Réalité, répondent à cela & en justifient le titre. Je pense que les François doivent cette Politesse à un débordement de la Mode au sujet

jet du titre de *Monsieur*, qu'elle a jetté par tout. On le repete à tout moment en se parlant, & à force de le donner & de se l'entendre donner, on se le donne enfin à soi-même. Cela ne se fait encore que dans les Livres, & la Mode n'en est pas venue dans la Conversation; mais il me paroît qu'on n'en est pas loin. Déjà la Femme en parlant à son Mari, aussi bien qu'en parlant de lui, ne l'appelle plus que *Monsieur*, Monsieur un tel. Monsieur n'appelle plus sa Femme que *Madame*, & quand il parle d'elle, c'est toujours Madame une telle. Il n'y a plus qu'un pas à faire pour se donner ces titres à soi-même, & pour convertir en *Monsieur* & en *Madame* tous ces chétifs monosyllabes, ces *Moi* & ces *Je*, qui reviennent si souvent dans la Conversation, & qui étant indignes de désigner des Personnes de qualité, doivent être abandonnez au Peuple à qui

à qui ils conviennent. Cela fera du dernier Poli sans contredit, & il me tarde de le voir établi.

Enfin, la Mode domine également sur ce qu'il y a de plus important & sur ce qu'il y a de plus petit. Elle domine sur les Hommes mêmes, dont elle règle la Conduite & le Train de vie, aussi bien que l'Extérieur & les Manières: c'est selon qu'elle l'ordonne que tel veut être Athée ou Dévot, Sçavant ou Ignorant; qu'il s'attache au Vin ou aux Femmes, à la sienne ou à celle d'un autre. Ou plutôt, aujourd'hui la Mode deffend en France, qu'un Homme s'attache à sa Femme, & qu'à la promenade, ou en d'autres occasions, ce soit à elle qu'il donne la main; cela seroit du dernier Bourgeois & du vieux tems. Tout Homme marié, qui est du Beau-monde, doit laisser à un autre le soin d'entretenir sa Femme & de lui dire qu'il la trouve belle,  
com-

comme de son côté il doit avoir l'honnêteté d'entretenir la Femme d'un autre & de lui parler de ses charmes. Et les Charmes aussi dépendent de la Mode. Tantôt ils résident dans les Yeux bruns, tantôt dans les Yeux bleux. On a vû les Nez aquilains faire bien dans le visage ; on a vû aussi les Nez un peu trouffez, ou camards avoir bonne grace & l'emporter sur les Nez aquilains. La Mode ne s'arrête pas en si beau chemin ; elle découvre d'autres Charmes. Presentement elle en est aux Seins qu'elle a tirez de l'Obscurité & mis au jour, comme un des ornemens du beau Sexe, & il semble qu'elle se soit fixée là. Peut-être aussi qu'en se reposant, elle médite un plus grand dessein : Comme elle a triomphé des Hommes, en les poussant à étaler toute leur Bravoure, jusques à se tuer de gaieté de cœur les uns les autres, il se peut qu'elle veuille

le achever son triomphe sur les Femmes , en les portant à étaler tout ce qu'elles ont d'Attraits. En ce cas là les Femmes des Pais voisins , prêtes à tout ce que la Mode voudra , & toujours disposées à mieux faire encore que les Femmes en France , seront reduites à se contenter de les suivre , sans avoir le plaisir de renchérir sur elles. Venons à d'autres réglemens de la Mode.

Ils s'étendent , comme je vous ai dit , fort loin , & on les reconnoit jusques dans les Contenances & les Postures. Il y a manière de se tenir couché ou droit dans son Carrosse , droit ou panché dans son Fauteuil. Autrefois les François portoient le Chapeau sur la tête , & alors il y avoit manière de le mettre & manière de l'ôter. A present ils ne le mettent plus , pour ne pas déranger la Perruque , à quoi sur tout la Mode veut qu'ils fassent honneur. Car la Perruque  
est

est proprement la Coiffure des François , & une correction heureuse de la Chevelure de l'Homme , que la Nature lui avoit fait trop chetive de la moitié. Il y a maniere de manger selon la Mode , maniere de se servir & de servir les autres , ce qui se doit faire artistement & avec de petites façons qui marquent de la Politesse. Sur-tout on doit montrer une grande attention aux besoins que les autres peuvent avoir , les prévenir , & ne pas permettre qu'ils se trouvent réduits à la dure nécessité de se servir eux-mêmes. Mais en cela, comme en autre chose , la Mode ne s'en tient pas aux Manieres ; elle passe à l'Essentiel ; & c'est selon ses décisions qu'un mets est sain ou nuisible , insipide ou de bon goût , qu'il doit être aprêté de telle ou telle maniere , servi au commencement du repas ou à la fin. Au repas elle fait succeder le Jeu , dont je vous ai déjà parlé ;

T

car

car c'est encore la Mode qui dispose du Tems & de la maniere de le passer, & difficilement en auroit-elle pû établir une plus généralement reçûë, & où la dépendance fut plus volontaire. Elle règle l'espece de Jeu qu'il convient de jouer, & le change de tems en tems; cela sert à ranimer, par la Nouveauté, les personnes qui pourroient s'en lasser, & pour engager au Jeu qui-conque ne jouë pas encore.

Et la Conversation, direz-vous, ne dépend-elle pas en France de la Mode, pour le sujet aussi bien que pour le genre d'Esprit? Ne s'y entretient-on pas sur certaines matieres que la Mode regle, plutôt que sur d'autres? Non, Monsieur; c'est où le François conserve sa Liberté. Il discourt de soi-même & de tout ce qui lui vient dans l'esprit, autant qu'il le trouve bon, & je ne pense pas que quelque chose le puisse gêner là-dessus. Mais afin que  
la

la Mode ne perde pas son droit sur une chose importante au point où l'est la Conversation, les François, de leur bon gré, la font tomber très souvent sur la Mode, & en parlent avec toute l'application que la grandeur du sujet mérite. Ou plutôt, ils respectent la Mode au point de n'en pas parler par rapport à elle même, à son Origine & à sa Dignité; mais ils s'entretiennent de ses Arrêts qu'ils appellent des *Modes*. Ils les aprouvent, & les justifient contre celui qui y trouve à redire, & ils examinent, ils pesent meurement ce qu'il y peut avoir d'équivoque ou d'indéterminé sur ce sujet. La question de la Préférence entre les Anciens & les Modernes, sur quoi ils font des Paralleles, la grande question qui occupe tous les Beaux Esprits de France, n'est pas plus agitée parmi eux, que le sont tous les jours des questions sur les Modes anciennes & moder-

nes. On fait des Paralleles entre elles, & on observe à quel point la derniere Mode pare davantage que la Mode qui precede, combien les Modes d'apresent liént mieux que celles d'autrefois. On raisonne sur la tournure d'une Manche, sur la bonne grace d'un Parement, sur le nombre de Boutons qu'il doit y avoir, & sur d'autres pareilles matieres, qu'on règle & à quoi on met le prix avec beaucoup de justesse. S'apliquer au détail de toutes ces choses & s'en instruire exactement, c'est avoir du Gout; il y a de l'Emulation & de la Gloire à y exceller. Les ignorer, ou les négliger, c'est être du vieux Temps, ou, comme ils disent, de l'autre Monde, qu'ils jugent assez different de celui-ci, pour soupçonner que toutes ces choses pourroient bien n'y avoir pas lieu.

En un mot, la Mode conduit & remuë tout en France, & en toutes choses les François se soumettent

tent à elle d'une Soumission parfaite. O l'Histoire curieuse que celle de la Mode, si nous en avons une, & que cette Divinité meritoit bien d'avoir un Temple dans un Pais où elle est adorée si religieusement ! a moins qu'on ne veuille faire son Temple de Paris, où elle donne les Loix, & où tous s'assemblent pour se prosterner devant elle & lui faire des offrandes. Les François y vont se faire, & ceux qui n'ont jamais été à Paris ne sont que des François informes, des *Provinciaux*, que les autres dédaignent. Les Etrangers de même y accourent de tous côtez pour se façonner, pour prendre un Titre de mérite, un Extérieur & des Habits qui imposent chez eux, & dont l'honneur retombe sur les François. Par cet endroit, par les Manières & par les Habits, les François ne sont pas éloignez de la Monarchie universelle, se voiant

tout soumis, si ce n'est l'indomptable Espagnol ;

*Cuncta Terrarum subacta ,*

*Prater atrocem animum Catonis.*

Ce qui ne doit guere moins les contenter , que si les Hommes leur étoient soumis dans un autre sens , puisque les Manières & les Habits sont une chose capitale chez eux , & qu'ils se croiroient dans la Dépendance , si pour ces sortes de choses ils étoient obligez de se régler sur d'autres. Ce qu'il y a de surprenant en cela , c'est que les gens mêmes qui semblent n'avoir que de la haine & du mépris pour les François, se soumettent à eux & reconnoissent leur Supériorité à cet égard. C'est une merveille dont on auroit de la peine à rendre raison : Haïr une Nation dans ses Habits & dans ses Manières , sans haïr en même tems & ces Manières & ces Habits , ne me paroît guere moins extraordinaire que ce qu'on

ra-

raconte de la Foudre, qu'elle fond l'or dans une Bourse sans la bruler.

Rendons justice à la Mode, pour le bien & pour le mal qui en revient aux François. Le mal general & important qu'elle leur fait, c'est qu'elle attache à la Nouveauté aussi bien qu'à la Bagatelle, à la Nouveauté indépendemment de l'Avantage qui doit l'accompagner. Elle incommode & ruine beaucoup de gens, rend toute Distinction odieuse, & ramène à la Foule ceux qui voudroient s'en détacher. Je ne sçai même si la Mode n'est pas un obstacle au Bon-sens & à la Liberté d'esprit; au moins est-il vrai qu'à mesure que la Coûtume domine dans un Païs, ses Habitans en doivent generalement être plus bornez, & plus éloignez d'écouter la Raison; & sur ce pied là, il ne se peut que la Mode ne fasse beaucoup de mal aux François. Le bien qu'elle leur fait en échange, c'est

qu'elle établit de tems en tems quelques bons Usages, tels que la Multitude ne les recevroit peut-être pas, s'ils lui venoient d'une Autorité moins sacrée. Par tous les Changemens qu'elle introduit successivement, par ceux-là mêmes qui ruinent les uns, elle fait du bien aux autres, aux Ouvriers & aux Marchands, qui s'enrichissent par là, & à bien des gens encore que ceux-ci font subsister. Ajoûtez à cela, que la Mode fournit à la Conversation d'un nombre infini de gens d'Esprit, de Jolies gens, qui se trouveroient embarrassés sans elle & auroient de la peine à soutenir leur réputation. Il y a des Peuples qui ne veulent pas recevoir l'Imprimerie parmi eux, parce qu'un grand nombre de gens s'occupent à copier des Livres & subsistent par ce moien. Tous ces gens-là, disent-ils, seroient réduits à la Mendicité, & il seroit à craindre que la plus-

plus-part ne devinssent Voleurs de grands-chemins. On pourroit alléguer une pareille raison à qui voudroit introduire un Habilleme[n]t & des Manieres fixes, & abolir la Mode: tant de Jolies gens, qui en font le sujet ordinaire de leurs Entretiens, se verroient reduits à ne sçavoir que dire & se jetteroient sur le Prochain. En un mot, la Mode détourne l'Humeur inquiète & changeante de ce Peuple, des choses importantes, où elle pourroit avoir de mauvaises suites, & la détermine vers celles qui sont de moindre importance, & où les Changemens continuels, par la Nouveauté qu'ils y mettent, ont leur usage. Par là la Bagatelle reçoit du prix & devient importante à son tour; & le Caractère des François, entant qu'il roule sur la Bagatelle, en est relevé en quelque sorte. Serroit-ce enfin que la Mode, avec tout ce qu'elle a de bas, aussi bien que

que de singulier , fut un Avantage pour cette Nation ? En ce cas là il en sera du débordement de la Mode en France , comme de celui du Nil en Epypte , dont le Limon , qu'il répand par tout , est un bienfait de la Nature en faveur de tout le Païs. Adieu , Monsieur , il est bien vrai que je suis vôtre Serviteur.



# LETTRE

## QUATRIEME.

**J**E croi, Monsieur, avoir dequoi vous faire encore une Lettre au sujet des François, & au hazard de vous faire esluier quelques répétitions, je continuë à vous écrire.

Le Peuple en France me paroît doux & complaisant ; du reste, son Caractère n'est pas uniforme ; il varie selon les différentes Provinces. On pretend, par exemple, que les Normands sont rusez, les Gascons spirituels & braves, mais fanfarons avec cela, & si portez à se faire valoir & à tirer vanité de tout, que les bons contes qu'on fait en France roulent en partie sur leur sujet. Il se pourroit pourtant que le Caractère Gascon ne fût que le Caractère François outré, & qu'en  
riant

riant d'eux, bien des gens, sans le sçavoir, rissent d'eux-mêmes. Les Limosins ont la réputation d'être grossiers ; c'est-à-dire, moins polis que le reste des François; car vous croiez bien que ce País ne sçauroit rien produire de grossier. C'est là sa prérogative, comme chaque País a la sienne, & comme on dit, par exemple, de l'Irlande, qu'elle ne produit rien de venimeux, & de l'Angleterre, qu'il n'y a pas des Loups. Les Habitans de Paris, qui ne sont pas moins qu'un Peuple, passent pour être Badauts, pour des gens qui s'amusent à tout, comme des niais, & à qui tout sert de spectacle. Ils sont bons & honnêtes, & très sensibles aux Honnêtetés qu'on leur fait: Un Artisan à qui vous demandez le chemin, quittera sa Boutique pour vous le montrer, & si en le remerciant vous l'appellez *Monsieur*, il se tiendra fort recompensé de sa peine. Par toute

te la France le Peuple est moins insolent & plus traitable qu'ailleurs ; c'est une suite du Caractère de la Nation qui y met cette conformité. Il supporte la Domination , quelque rude qu'elle soit ; il admire avec soumission tout ce qui a l'air de Grandeur , & se réjouit aussi constamment que la Noblesse même de toutes les Chimères dont la Cour veut qu'on se repaîsse.

Le Païsan François paroît tout à fait misérable : il est mal logé , mal vêtu , mal nourri & ne vit qu'un jour la journée. Cependant il se trouve moins malheureux qu'il ne paroît ; il est fait à ce genre de vie , & la plus grande misère ne sçauroit ni l'abattre entièrement , ni le porter à se soulever : on n'entend pas parler ici de gens que le désespoir pousse à des résolutions violentes , ni contre eux-mêmes , ni contre le Gouvernement. Ce qu'il y a de  
fin.

singulier, c'est que le Païsan est sensible à la Grandeur du Prince sous laquelle il paroît accablé ; il semble qu'il trouve son Pain noir plus favorableux toutes les fois qu'il apprend le gain d'une Bataille, ou la prise d'une Ville.

Les Ouvriers sont adroits ici & fort industrieux, & ils ne peuvent que l'être dans ce Païs où la Mode change continuellement, & où rien ne plaît, ni ne se débite, que ce qui est bien fait. Car le François est difficile à contenter sur la Bagatelle ; il l'épluche sévèrement & c'est où il raisonne & où il raffine. Il s'arrête & s'amuse volontiers chez un Ouvrier ; son argent lui donne quelque Autorité sur lui, & il semble qu'il aime à étendre ce tems-là & à le faire durer. D'ailleurs, comme il n'est pas extrêmement riche, il n'y a que la beauté du travail qui puisse l'obliger à le bien paier. Il y a de l'aparence aussi que les  
Ou-

Ouvriers en France doivent quelque chose aux Femmes : elles ont du Goût ; & outre que la Bagatelle est proprement de leur ressort , c'est qu'il est assez établi ici que ce soient elles qui réglent toutes sortes d'Ouvrages.

Les Marchands sont extrêmement civils , empressez & infatigables à vous faire voir ce que vous leur demandez , & même ce que vous ne leur demandez pas ; vous diriez qu'entant que François ils prennent plaisir à étaler. Vous les voyez toujours contens , toujours honnêtes , quoi que vous leur ayez donné de la peine sans rien acheter ; mais en échange ils surfont excessivement leurs marchandises , sur tout celles dont on est ici le plus avide , les Galanteries & les Nouveautez qu'on invente sans cesse. A nous autres Etrangers ils les surfont encore plus qu'aux François : ils suposent que ce qui n'a pas certaines manières ,  
ou

ou qui a l'air étranger, est marqué pour être leur dupe. Aussi, lors qu'un François trouve qu'on lui vend à un prix excessif, le terme ordinaire dont il se sert pour témoigner son Indignation, c'est, *Vous me prenez, je crois, pour un Etranger.* C'est tout dire en effet : il est difficile de s'imaginer jusqu'où va leur hardiesse, & combien nous sommes embarrassés, quand avec des Manières très polies, ces Mrs. entreprennent de nous faire païer les choses trois fois plus qu'elles ne valent, & nous réduisent, ou à nous laisser voler, ou à leur faire sentir que nous les reconnoissons pour des gens qui volent. Les Libraires en particulier méritent qu'on en dise un mot en passant, puis que leur manière d'agir à notre égard montre l'Idée qu'on a de nous en fait de Livres, & que ce doit être aussi celles que les Etrangers leur donnent.

Ces Mrs. présentent aux mieux équi-

équipez d'entre nous, à ceux à qui ils veulent faire honneur, le *Mercurie galant*, les Oeuvres de Mr. le *Pais*, quelques unes de leurs *Historiettes* du tems, quelques *Comedies* nouvelles; & si les Livres nouveaux ne sont pas reçûs, ils finissent par *l'Homme de Cour*, comme par ce qu'il y a de plus excellent & que jamais Etranger ne refusa. Je dis qu'ils présentent ces Livres aux plus Apparens d'entre nous; car avec les autres, avec les Etrangers unis, ils n'y font pas tant de façon. Lors-que nous fumes Mr. \* \* \* & moi au Palais, qui est le lieu principal où se vendent les Livres, nous en demandâmes à un Libraire deux ou trois, qui ne se trouvèrent pas. La femme du Libraire, qui étoit presente, ne nous donna pas le tems d'en demander d'autres: indignée de nôtre présomption, elle dit tout haut à son mari, qui s'excusoit honnêtement sur ce qu'il n'a-

voit pas les Livres que nous demandions, *Ne voiez-vous pas que ce sont des Etrangers, qui ne savent ce qu'ils demandent? Donnez-leur la Grammaire de Chiflet, c'est-là ce qu'il leur faut.* Il est bien vrai qu'une autrefois je fus jugé digne des *Conversations galantes de Mad<sup>e</sup>. de Scuderi*, qu'un honnête homme de Marchand pensa me forcer d'acheter. Au reste, quelle quantité de ces Livres du tems, de ces Productions indignes, ne vimes-nous pas en ce lieu? Assez pour infecter toute l'Europe, & pour nous le faire envisager comme le Cloaque du Parnasse. Ou, s'il faut faire une comparaison plus honnête, je dirai, qu'en voyant tant de ces Livres comme rangez en bataille & prêts d'envahir les Peuples voisins, ils font souvenir de ces Armées formidables qui ravagèrent autrefois l'Europe, & qui, après en avoir détruit les plus beaux Ornemens, la rem-

remplirent d'Ouvrages Gothiques. Les Romans principalement font du ravage, & par là les François ressemblent à des Conquerans qui ne se contentent pas d'emporter les richesses qu'ils peuvent ravir eux mêmes, mais qui envoient leurs Troupes mettre le feu dans les Pais éloignez, & se rendent tout tributaire. La chose est triste encore plus qu'elle ne divertit, & elle meriteroit qu'on y fit attention. S'il est vrai que les Ouvrages d'Esprit, qui manquent d'Instruction & qui ne font qu'amuser le Lecteur, corrompent le Gout, comme les Gens s'en font en tombant d'accord, que sera-ce de la foule des mauvais Ecrivains ? De ceux qui ne se contentent pas de débiter des riens, mais qui, par leurs Ecrits empoisonnez, enseignent le Mal, & corrompent le Cœur aussi bien que l'Esprit ? Les Athéniens firent boire de la Ciguë à *Socrate*, accusé de corrompre l'Esprit

de la Jeunesse; & si on les blâme, ce n'est pas d'avoir attaché cette punition à ce crime, mais d'en avoir fait l'aplication à un Innocent. Que ne meritent donc pas les faiseurs de Romans & d'Historiettes galantes, qui bouleversent l'Imagination & empoisonnent le Cœur à des milliers de jeunes gens? Ils mériteroient sans doute la Ciguë que *Socrate* ne mérita point; mais le même Esprit qui a fait accuser & condamner *Socrate*, les met en feureté.

Une particularité des Livres François, que je dois remarquer en passant, c'est que non-seulement ils ont un nombre infini de Romans & d'Historiettes galantes, & d'autres Livres dont l'Amour fait le sujet; non-seulement leurs nombreuses Poësies chantent l'Amour & le recommandent, comme aussi leurs Tragedies & leurs Comédies le représentent; mais leurs bons Livres mêmes, leurs Livres de Réflexions, pei-

peignent l'Amour d'une manière qui ne le décrédite point : ils en font une des qualitez , ou des circonstances ordinaires à l'Homme , & dont il n'a pas autrement sujet de se cacher , ou de sentir quelque confusion. Cela arrive aparemment, parce qu'en France , dans leurs Societez mêlées d'Hommes & de Femmes , on se familiarise avec l'Amour , qui y est entretenu , au delà même de la Jeunesse , ou , qui étend la Jeunesse au delà de son terme. C'est ce qui fait paroître ici les personnes qui aiment , moins ridicules qu'ailleurs , & qui , en échange, donne à cette Nation, dans le general , ou du moins dans les Personnes qui en doivent faire l'ornement , un ridicule qui ailleurs ne se trouve pas. L'Opera , sur tout, de la manière dont il est composé & représenté en France , est une des Sources où cette Nation , ou du moins le Beau-monde qui influë

sur toute la Nation , puise son Caractère. L'Amour y est représenté comme ce qui fait la félicité de la Jeunesse , & il se trouve paré de tout ce qui peut lui donner un air d'Innocence & en faire venir le Goût aux Spectateurs. Les danses d'Hommes & de Femmes mêlez y contribuent , & la Musique la plus tendre achève de rendre ce Spectacle intéressant, & de faire passer jusques au fond du cœur l'Amour qu'on y respire. Les Mères y mènent leurs Filles, & les Maris y rencontrent leurs Femmes ; & après que les unes & les autres ont cent & cent fois assisté à ce Spectacle , on ne pretend pas qu'elles aient le Cœur plus corrompu qu'auparavant , ou que le pourroient avoir des personnes qui n'auroient jamais été à l'Opera. Cela pourroit prouver qu'en France cette espèce de Corruption est montée à un degré à quoi il n'y a plus rien à ajouter. Quoi que ce soit là  
la

la Source de la Corruption grossière , elle est comptée pour rien ; & celle-ci même , la Corruption grossière , semble être généralement comptée pour peu de chose. Ils sçavent l'extenuër & la rendre moins odieuse par les noms honnêtes que leur Politesse lui fait donner , en appelant les hommes débauchez , *Hommes à bonnes fortunes* , & les femmes corrompuës , *Femmes galantes*.

Un genre d'Hommes , qui ne devroient pas trouver ici leur place , & qui l'y trouvent néanmoins , par leurs Mœurs entièrement opposées au nom qu'ils portent , ce sont des milliers d'Abbez sans Abbayes : gens propres & bien mis , qui se piquent de Politesse & d'Esprit , & qui ne vivent que pour le Plaisir : C'est chez eux particulièrement que se trouvent les jolis Airs , les Manieres à la Mode , les Façons de parler , & les Chansons nouvelles , les Vers

nouveaux, & toutes ces autres choses admirables dont la France se fait honneur. Au reste, ces Abbez ne demeurent pas tous sans Abbaye, comme vous pourriez vous le figurer sur ce que je viens de vous dire, & croire que c'est ce train de vie qui les en exclut. On en confie à ces Mrs. & même des Evêchez, quand la fortune leur en veut. Je m'imagine qu'un Etranger, qui entend dire, que les gens du monde, dans leurs Societez galantes, les appréhendent, croit d'abord que la présence de ces gens d'Eglise rend Mrs. les galans honteux, & les tient dans le respect, & qu'il n'a garde de s'imaginer, qu'on les craint comme de redoutables Rivaux, qui souvent l'emportent sur leurs concurrents.

Une autre singularité des François, qu'il ne faut pas passer sous silence, c'est une espece de gens qu'ils appellent Petits-maitres. Ce sont de  
jeunes

jeunes gens de qualité, qui représentent en abrégé ce que la Jeunesse, le Caractère François & la Cour ont de plus mauvais & de plus incommode. Pour se faire valoir & se mettre au dessus du reste des hommes, ils se mettent au dessus des Bien-séances que le reste des hommes observent, & montrent en toute occasion de la hardiesse & du dédain. Ils affectent les Vices mêmes qu'ils n'ont point, plutôt que de montrer les bonnes qualitez qu'ils pourroient avoir, & je ne pense pas que jamais la Vertu ait eu des Sectateurs plus fidelles & qui l'aient portée à un plus haut point, que quelques uns de ces gens ici portent le Vice, à quoi ils se dévouent & dont ils font gloire. Si ces sortes de Héros se forment, en ramassant de la Nation Françoisse ce qu'elle a de plus mauvais, ou de plus hardi, ils rendent à la Nation Françoisse avec usure ce qu'elle leur a prêté.

prêté : c'est en partie en copiant les Petits-maitres que les gens qui ne voient point la Cour la copient, & que l'air de la Cour se répand par tout le Royaume. Les Etrangers, en cela comme en autre chose, commencent à imiter les François & à se rendre aussi ridicules qu'on peut le devenir, par l'affectation de ce qui est mauvais & ridicule en soi, & qui ne convient qu'à des gens tournez du côté de l'Extravagance, & qui s'en parent comme d'un ornement. Les Petits-maitres sont, dans leur genre, & parmi les Hommes, précisément ce que les Femmes découvertes sont parmi les Femmes, & il a falu que la France produisit ces deux singularitez, afin que les Peuples qui les copient eussent pour l'un & pour l'autre Sexe des Originaux bien marquez.

Une sorte de gens encore peu connus ailleurs, & qu'on entend souvent nommer ici avec envie & mé-

mépris, ce sont les Partisans; gens de néant pour l'ordinaire, qui font des fortunes subites & immenses, telles que, mettant un homme tout à coup en état de se fatisfaire, elles servent plaisamment à en découvrir toutes les extravagantes fantaisies. Elles font voir aussi ce que peut le changement de Condition sur les autres hommes: Des Grands qui ne cherchoient qu'à s'éloigner de toute Roture, rebroussent chemin & s'empresment de devenir les Gendres de ces Mrs. Des Dames d'un haut rang descendent, dit-on, jusques à eux, & se jettent entre leurs bras. Tel est le pouvoir des Richesses:

—*Vel Cælo possunt deducere Lunam,*

—*Et vertere sidera retrò.*

Mais le plus souvent ces fortunes ne durent guere; soit que ces Partisans se ruinent eux-mêmes par des dépenses excessives, soit qu'ils donnent prise sur eux & se fassent dépouiller. Figurez-vous les *Souhais* de

de Lucien , représentez sur un grand Théâtre ; les Acteurs qui paroissent avec éclat , attirent les yeux des Spectateurs , font rire les uns , donnent de l'admiration aux autres , & disparoissent ensuite.

Les Filoux peuvent trouver ici leur place , ce me semble. Ils sont en grand nombre , ils excellent dans leur métier & font une des singularitez qui se trouvent en France. Je ne parle pas des Joueurs de mauvaise foi ; ceux-là sont de tout País , & en plus grand nombre en France qu'ailleurs , parce qu'en France il y a plus de Joueurs. Par Filoux j'entens des gens qui forment des entreprises hardies , des stratagemes bien concertez , qui surprennent par leur nouveauté , & qu'ils executent avec prudence & bravoure. Toutes sortes de vertus militaires sont requises pour réussir dans ce périlleux métier , & ces petits Conquerans mériteroient sans dou-

te que quelcun célébrât leurs prouesses. Aussi ont-ils leur Historien, mais qui n'a écrit que la moindre partie de leur Histoire. Ils ont augmenté depuis en habileté & en nombre, & ils sont arrivez à un tel point de perfection, que s'il suffisoit d'exceller dans une Profession, pour être digne de Louanges, ils mériteroient d'avoir leur Panegiriste aussi bien que leur Historien. Il y a de l'aparence que c'est la nécessité de paroître, & de faire figure, pour être du nombre de ceux qu'on appelle les Honnêtes-gens, qui produit ces gens ici, comme c'est aussi sous la figure d'Honnêtes-gens, ou de gens bien mis, qu'ils font ordinairement leurs coups. Passons à de meilleures distinctions & aions encore le plaisir d'envisager la Nation Françoisse par ses beaux côtez.

La Noblesse, par bien des endroits, est ici véritablement noble : par sa  
Gé-

Générosité , par ses Manieres ouvertes & par un point d'Honneur assez delicat ; du reste, elle ne se distingue presque plus que par l'Epée. Mrs. les Abbez lui disputent la Galanterie , dont elle étoit en possession , & rencherissent sur elle en fait de Loisir , qui étoit encore un de ses apanages. Elle est obligée de le ceder pour la Dépense , non-seulement aux Gens d'affaire , mais aussi au Clergé , qui , voiant que les Richesses accompagnent fort bien les Honneurs & les Dignitez , a scû les y joindre , & se fait remarquer par là , autant que par la Prééminence dont il est en possession. La Politesse , qui semble convenir principalement aux Personnes nobles , pourroit encore les distinguer ; mais toute la Nation se croit en droit d'y pretendre , & là dessus ils ont peu davantage sur les autres. Il ne reste de distinction éclatante à la Noblesse que la Bra-

vou-

voure, qu'elle pousse fort loin. Il n'y a pas long-tems qu'elle s'en piquoit si fort, & si mal à propos, qu'elle se seroit exterminée elle même, si le Roi n'y avoit mis ordre, en punissant les Duels avec la dernière sévérité. Ces Mrs. se forment à la Guerre & dans le commerce des Femmes; Ecoles oposées, qui se corrigent reciproquement, & qui jointes ensemble font l'Homme du monde, le Galant-homme. Il leur arrive volontiers de faire de la dépense au delà de leur revenu, & les Dettes d'un Gentilhomme François sont presque comptées parmi les choses annexées à sa Noblesse. De là vient qu'ils sont moins scrupuleux pour la conserver en son entier qu'ils n'étoient autrefois, & qu'ils ne perdent guere l'occasion de rétablir leurs affaires, quand ils trouvent quelque riche fille de Marchand ou de Partisan à épouser : la folie des François en matière de Grandeur & de

de Qualité leur rend cette ressource facile.

Que je vous dise un mot des Gens de guerre. Je le fais d'autant plus volontiers qu'ils font honneur à la Nation François, & que ce sont ceux d'entre les François que je connois le plus particulièrement. Il y a du Bon parmi eux plus qu'on ne s'attend d'y en trouver, & peut-être plus qu'il n'y en a dans des Corps, ou dans des Ordres, où naturellement il y en devroit avoir davantage. Je ne sçai si ce sont les dangers à quoi on se trouve exposé dans cette profession, ou si c'est un certain point d'Honneur établi parmi eux, qui en est cause; toujours me paroît-il qu'il y a généralement parmi les Gens de guerre moins d'étalage & plus de réalité que parmi ces autres. Ils forment aussi entre eux une Société mieux liée & qui n'a pas besoin de ressources frivoles. Dans leur Extérieur

rieur il y a quelque chose de plus naturel ou de moins affecté , & c'est ici que les Manieres Françoises sont comme rectifiées : la Politesse y est moins raffinée & la Conversation plus simple. Peut-être qu'ils ont ces avantages & d'autres encore , parce qu'ils ne se gâtent pas l'Esprit par la lecture des mauvais Livres , des Livres du Tems , qui sont, sans contredit, une des sources de ce qu'il y a de trop recherché dans le Caractère des François. Au reste , une preuve que c'est la Guerre, ou le Service même , qui produit les bonnes qualitez qu'on trouve chez les gens de cette profession , c'est que les Régimens qui sont sur pied depuis long-tems, les vieux Corps , comme ils les appellent , sont ceux où l'on remarque davantage de ces Gens de mérite & qu'ils en ont même la réputation. Une particularité qui fait encore honneur aux Gens de guerre , c'est

X

qu'on

qu'on en voit de tems en tems se retirer du Service & se faire Religieux ; &, en ce cas là, il leur est ordinaire de se choisir quelque Ordre sévère , où ils passent le reste de leur vie dans les Austéritez.

Je crois avoir oublié de vous dire des François une chose qui leur fait honneur, ou, du moins, je pense ne vous en avoir parlé qu'en passant. Ils aiment leur Roi, plus que ne font d'autres Nations. Il semble que tout le cas qu'ils font de la leur se réunit en sa Personne, & je croi qu'il y a peu de François qui ne voulussent tirer leur Gloire & leur Félicité de la Faveur du Roi, plutôt que de tous les avantages qu'ils pourroient avoir d'ailleurs. Jamais leur Roi ne leur fait du mal ; ce sont toujours ses Ministres. Il n'y a que le Bien qui leur vienne de lui, & toute la Gloire qu'il peut aquerir se tourne en Bien pour eux. Quand on diroit  
que

que les François adorent leur Roi, ce ne seroit peut-être pas trop dire ; du moins les Louanges , dans les termes qu'ils les lui donnent, ne s'en éloignent pas beaucoup. Lors qu'ils l'assurent fort sérieusement , que tous les Peuples de la Terre s'estimeroient heureux d'être sous sa Domination, & ambitionnent le nom François, s'ils n'en font pas une Divinité , ils lui donnent lieu du moins de se regarder comme le Prince à qui toute Louange est due, & se mettent dans la nécessité de la lui donner. La vérité est que l'Amour pour le Prince , si naturel à ce Peuple , ne pouvoit que produire quelque chose d'excessif pour le Prince qu'ils ont aujourd'hui. Outre qu'il y a de la Majesté en sa personne , & qu'il a des qualitez qui le distinguent & qui les satisfont à plusieurs égards , il étend les bornes de la Monarchie Française plus loin que ses Prédecesseurs n'ont

fait , & rend cette Nation fameuse ; plus qu'elle ne l'a jamais été, c'est-à-dire , qu'il contente les François par leur endroit sensible. Mais ce qui acheve de faire voir , que ce Prince n'est pas un Prince ordinaire, & qu'ils pouvoient le mettre en butte à toutes leurs Louanges , c'est qu'il en soutient le choc sans s'ébranler ; semblable à ce Romain , dont l'Histoire nous apprend , que sa vigueur le soutint & l'empêcha d'être accablé des guirlandes & des fleurs que les Grecs lui jetterent aux Jeux Olympiques.

Après tout ce que je vous ai dit des François & de l'Opinion qu'ils ont du reste du Monde , il faut , Monsieur , vous dire un mot sur l'Opinion que le reste du Monde a d'eux , qui n'est pas tout à fait telle qu'ils la suposent , & que l'Imitation de leurs Manieres & de leurs Habits , qu'ils voient autour d'eux , la leur fait concevoir. Ces choses  
là

là concluent beaucoup sans doute, & donnent lieu à prôner cette Nation, qui veut être pronée; mais enfin, elles n'imposent pas si généralement au reste du Monde, qu'il n'y ait des gens qui regimbent, & qu'on ne varie dans l'idée qu'on a de leur Nation. Ils ont le suffrage des Etrangers, qui ont dequoi faire de la dépense & qui voient pour le Plaisir; ceux-là iront plutôt en France qu'ailleurs. Plusieurs d'entre eux, qui ont connu des Gens de mérite en France, s'en souviennent agréablement, & assurent qu'ils n'ont pas trouvé ailleurs ce qu'ils ont laissé en ce Pais. Les François peuvent compter encore sur les hommes qui s'attachent aux Exercices de Corps, sur ceux qui aiment la Parure, les Ameublemens & toutes sortes de Nipes & de Bagatelles curieuses; pendant tout le tems que ce Gout leur dure, ils sont pour cette Nation & en font l'éloge. Un

parti plus considerable encore, qui est dans ses interêts, ce sont les Galants de profession, les Joueurs, tout ce qui se vouë aux Plaisirs, & sur tout les personnes qui les fournissent : toute cette troupe choisie dont parle le Poëte :

*Ambubajarum Collegia , Pharmacopola ,*

*Mendici , Mimæ , Balatrones ;  
hoc genus omne.*

Les Liseurs de Romans & d'Histoires, de Contes, de Recueils de Poësie, de Mercurès galants & d'autres Ouvrages du Tems qui sont particuliers aux François, ne sçauroient manquer d'avoir d'eux une idée magnifique. Ils ont encore pour eux la Jeunesse & les Femmes : je pense que par-tout les François leur plaisent, & que par-tout les Jeunes gens sont charmez des Manieres Françaises & de l'idée qu'ils ont du train de vie de ce Païs : c'est ce qui fait la force de leur parti. L'Age  
de

de raison ne leur est pas si favorable : au delà de trente ans la Vivacité Françoisse commence à lasser, & le Sang-froid des Gens faits a de la peine à compatir avec elle. Tout ce qu'il y a d'Hommes libres, ou qui font cas de la Liberté, n'envisagent pas les François comme des modelles à suivre, & ne les admirent point. Les gens qu'ils appellent Philosophes , c'est-à-dire , ceux qui voient de leurs yeux & qui ont des Sentimens propres , en rient. Les Personnes qui tiennent du Misantrope les haïssent. Ceux qui aiment la Simplicité & le Repos, & qui ne cherchent qu'à passer la vie doucement & sans bruit ; ces Hommes du vieux tems , qui ne veulent pas changer leur train de vie , ni donner leur tems aux Visites ; ceux qui veulent préserver leurs maisons des Mœurs d'àpresent, qu'ils appellent pernicieuses & extravagantes, & quelques autres Gens singuliers

leur veulent du mal. ° Ils ont encore à craindre les Gens grossiers qui nomment tout par son nom , & en donnent de choquans à plusieurs choses qu'on nomme avec éloge en France. \* Mais sur tout , les progrès des François se font lentement parmi les gens qui ne les connoissent que hors du Roiaume , & par des personnes que le hazard , plutôt que le choix , leur a fait connoître ; ils se préviennent contre cette Nation , & il faut qu'un hazard plus favorable , ou leurs amis qui ont été en France , les désabussent.

A cette occasion, il faut vous dire une singularité des François qu'on a remarquée il y a longtems , & dont on ne s'est point désabusé de nos jours : c'est qu'il vaut mieux les connoître en France que hors de là ; tout au contraire des autres Peuples , qu'on croit plus sociables , plus accommodans , dans les Païs  
étran-

étrangers que chez eux. En effet, il n'arrive guere qu'un François, chez lui, trouve mauvais que les Etrangers n'aient pas tout-à-fait les Manieres Françaises ; il se contente des efforts qu'il leur voit faire, & en attendant qu'ils réussissent, il les supporte : c'est un point de leur Sçavoir-vivre, de ne point décourager ceux qui vont à eux, qui rendent hommage au Caractère François. Mais dès qu'un François vient dans un autre País, surpris de voir tout un Peuple differer de lui, il ne peut plus se contenir, & il s'échape à la vuë de tant d'horreurs. Les Manieres & le Sçavoir-vivre étant chez lui une espece de Religion, un zèle de faire des Proselites le faifira, & il entreprendra de faire changer toute une Ville, plutôt que de s'y conformer lui même le moins du monde. A une Cour, il trouvera mauvais qu'on ose prétendre à quelque Politesse  
avec

avec des Manieres si étrangères ; c'est ainsi qu'il les envisagera par-tout ; par-tout il se fera le modele des autres , d'autant plus que par-tout il trouvera des gens qui voudront se mouler sur lui. A le voir seul , & à l'entendre parler de la maniere de vivre établie chez lui , on conçoit une grande opinion de son Païs. Mais dès qu'il a lieu de se joindre à d'autres François , & qu'il s'agit de former en effet cette douce Societé , elle n'a pas lieu , & ces gens si sociables chez eux , cessent de l'être dans d'autres Païs : la plus-part préfèrent le Commerce des Etrangers à celui des personnes de leur Nation , & le plus petit intérêt les défunit entre eux. Alors c'est à se nuire reciproquement chez les personnes qu'ils fréquentent & à se décrier les uns les autres , & ils font si bien , qu'ils donnent par leur Conduite une aussi mauvaise opinion de leur Nation, qu'ils

qu'ils en avoient donné une bonne par tout ce qu'ils en avoient raconté d'avantageux. On pourroit presque conclure de tout cela, que les François sont faits pour être en France, que c'est en France où leurs Mœurs & leurs Manieres sont en leur place, & qu'il y a assez de François dans le Monde pour la Diversité de Caractère qu'il doit y avoir; que d'étendre ce Caractère davantage, en l'imitant comme nous faisons, & en répondant aux Intentions des François, c'est mal répondre à celles de la Nature, & ne guere connoître le Bien qu'elle nous a fait. C'est comme si nous mettions en Parterres & en Promenoirs, les Prairies & les Champs qu'elle nous a donnez.

C'est n'être guere galant, dites-vous, que de vous écrire trois grandes Lettres de Paris & sur le sujet de la Nation Françoisse, sans y parler des Femmes qu'en passant,  
ou

ou à certains égards seulement. Il faut vous en parler plus au long, au hazard que vous me trouviez moins galant encore. Je n'ai pas eu besoin de faire des recherches particulières pour m'informer de leur Caractère & de leurs Mœurs; la Voix publique, qui ne varie point sur ce sujet, & qui s'accorde parfaitement avec ce que les Galants de profession en racontent, les fait connoître suffisamment, à qui n'est pas assez curieux pour les connoître par elles mêmes. Les Femmes en France, ne sont pas extrêmement belles; les François eux-mêmes en tombent d'accord. Et pour le grand agrément qu'ils leur trouvent, & en quoi elles doivent surpasser les Femmes des autres Païs, je ne sçai si vous y seriez fort sensible, & si elles ne vous paroistroient pas trop hardies. Les qualitez essentielles de ce Sexe, la Timidité, la Modestie, la Pudeur en font sans doute

te l'agrément , aussi bien que le mérite , je ne dis pas , aux yeux d'un Philosophe , ou d'un homme du vieux tems ; mais aux yeux de tout Homme du monde , placé de maniere à en pouvoir juger. Les Mœurs d'âpresent ont éloigné insensiblement les François de ce Gout : ce qui rend une Femme aimable à leurs yeux , c'est la Vivacité , c'est l'Esprit ; éternel sujet de ridicule pour cette Nation. Les Femmes de qualité , sur tout , dédaignent cette Timidité , cette Pudeur scrupuleuse. Elle leur paroît quelque chose de petit & de contraint , qui sied bien à des Bourgeoises , & pour s'éloigner de cette extrémité , elles s'éloignent de la Modestie. Elles l'envi-sagent comme un égard pour les autres , pour qui elles n'en veulent pas avoir , plutôt que comme un égard pour elles mêmes , pour leur propre Caractère , à qui elles le doivent ; & dans cette opinion elles se lais-

laissent aller à des Libertez qui ne leur fiéent pas. En bien des choses vous trouveriez qu'elles sortent de leur Caractère : elles s'intriguent beaucoup, & jusqu'à se mêler de Politique ; c'est par leur moien que se font toutes sortes d'affaires. Dans les Intrigues d'une autre sorte, & vers lesquelles elles se trouvent portées plus naturellement, elles sortent encore du Caractère de Femmes : ce n'est pas à la Tendresse qu'elles se rendent, ce qui pourroit enfin mériter quelque indulgence à ce Sexe foible & tendre, exposé par les Mœurs du Païs aux entreprises des Hommes hardis & agueris dans ce métier ; on les gagne avec de la Dépense & du Bruit. En tout sens le Bruit ne les rebute point : comme les Hommes sont intrépides à la Guerre, les Femmes le sont en Amour ; elles bravent les dangers, & tous les exemples d'indiscretion qu'elles ont devant les yeux, tous les  
les

les contes qui se font là-dessus, n'empêchent point un grand nombre d'entre elles de courir le même risque & de favoriser des gens qui se font honneur des Faveurs qu'ils en reçoivent. Quelques uns le font en vers, & les Pièces de Poësie faites sur ce sujet, sont appelées *Jouissances*, & vont tête levée parmi les Sonnets & les Madrigaux dans leurs Recueils de Poësie, comme les Femmes galantes parmi celles qui sont de bonne reputation. Dans la Conversation, les Femmes parlent haut & décident; vous ne leur voïez nul Embarras, peu de Naïveté, aucun air d'Innocence. Tout ce qu'elles disent & font, a un certain tour de Routine qui ne sied pas aux Femmes, ce me semble; & vous conviendrez, je croi, avec moi, qu'en elles l'Esprit devroit être couvert presque autant que le Corps; que de même elles devroient le laisser entrevoir seulement. Ici on est  
fort

fort éloigné de ce ménagement: les Femmes se découvrent le Corps & l'Esprit. Elles oublient que c'est prodiguer ses Charms que de les produire en tout tems, & les Hommes devroient les en faire souvenir. Comme elles sont accoutumées aux choses obligeantes, & qu'il est établi de leur en dire, elles en disent de même assez facilement; mais vous n'en êtes guere touché; vous sentez que la douceur n'a pas été faite pour vous; d'autres l'ont déjà dite, ou on l'a déjà dite à d'autres: c'est Maniere de parler plutôt que Sentiment. En un mot, comme en France les Hommes donnent trop dans la Bagatelle & ne sont pas assez Hommes, les Femmes ont trop de Hardiesse & ne sont pas assez Femmes. Dans le Commerce continuel qu'il y a entre les deux Sexes, il se fait comme un échange de Caractères, qui les fait un peu déroger l'un & l'autre; mais les Femmes

mes principalement, dont le Caractère délicat souffre moins qu'on y touche; prennent le change & excellent en beaucoup de choses qui ne sont point de leur ressort. Elles chantent des Chançons trop libres, & les chantent bien. Elles font la Débauche à table, & la font agréablement. Elles jouent & s'en acquittent aussi bien que les Hommes. Elles vont à la Chasse avec eux, & suivent les Hommes de près en toutes sortes de choses: elles excellent à n'être pas Femmes. Au reste, c'est du Sexe en général que je parle, & sans doute que le mal que j'en dis, n'approche pas du bien qu'il y auroit à dire d'un assez grand nombre d'entre elles, à qui une bonne Education a sauvé les Agrémens naturels & y a ajouté tout ce qui peut orner leur Sexe; des Femmes qui y sont ce que l'Homme de mérite est dans le sien; c'est-à-dire, aimables par dessus toutes les Femmes du monde. Y Les

Les Filles méritent un Article à part & plus petit. Il est établi en France, qu'elles ne fassent point parler d'elles ; celles qui feroient autrement se distingueroient & auroient de la peine d'en revenir. Leurs Meres les gardent à vuë & ne leur laissent pas la liberté de voir les Hommes en particulier. Mais, en voiant les Hommes elles mêmes, & de la maniere dont elles les voient, elles donnent mauvais exemple à leurs Filles, & il est à craindre qu'à la longue, l'Exemple ne fasse son effet.

Je reviens aux François en general, & j'y joins un mot sur les Anglois, qui ont fait le sujet des premieres Lettres que je vous ai écrites. Les François, comme toutes les Nations, dans leur Caractère general ont leur Merite, & sont peut-être de toutes les Nations la plus humaine: ils méritent l'Amitié des autres. Mais dans leur Uniformité

*SUR LES FRANÇOIS.* 339  
mité, ils n'osent pas se livrer à des  
Caractères propres & particuliers,  
& , le plus souvent, ils n'ont que  
celui de la Nation. Nous devons  
moins aux Anglois qui nous aiment  
moins; mais, par d'autres endroits,  
les Anglois méritent l'Attention &  
l'Estime des hommes; & quand le  
Caractère general de leur Nation  
ne vaudroit pas son prix, ce que  
personne n'oseroit soutenir, les An-  
glois vaudroient par le nombre des  
Caractères particuliers, par les  
Hommes originaux qui se trouvent  
parmi eux. Nous leur devons aus-  
si nôtre Estime, en ce qu'ils nous  
donnent l'Exemple de gens qui  
osent se servir de leur Raison, &  
qui sçavent vivre chacun avec soi-  
même; plus Hommes encore & plus  
libres par là, que par la Liberté  
qu'ils ont sçû conserver à l'égard  
du Gouvernement moderé qui sub-  
siste chez eux. En échange les Fran-  
çois, quoi que dans la Dépendan-

ce de la Coûtume, qui, sans doute, est une Dépendance indigne, bien plus que celle qu'on leur reproche à l'égard du Gouvernement Despotique, ont les Vertus de la Societé; ils sçavent vivre entre eux & avec les hommes en général. L'Anglois a du Courage, pour prendre son parti dans de grandes occasions, où il s'agit du Bonheur ou du Malheur de la vie, & il est sensible principalement à la honte de s'être démenti dans ses Entreprises. Du reste, il dépend peu de l'Opinion, & dans la Conversation il préfère le plaisir de dire la Verité, à celui de dire des choses obligeantes aux gens à qui il parle, & de les rendre contents de lui. Le François compte pour beaucoup l'Opinion des autres, & il cherche d'en donner une bonne de foi, aussi bien que de rendre les autres contents d'eux-mêmes; de là viennent tant de Douceurs, tant de Choses flatueuses qu'il dit dans  
la

la Conversation. Sa grande Sensibilité est pour la honte qu'il a attachée au Ridicule, à la Distinction, entant qu'elle pourroit l'y exposer, & au lieu de Resolution, pour prendre de grands partis & couper court aux difficultez, qui, hors de là, se presentent, il paie d'adresse pour y remédier. Sur tout, il sçait se déterminer sur le champ & se tirer d'affaire dans ces rencontres inopinées, qui arrivent souvent dans la vie, & qui demandent de la Présence d'esprit, & même, en Galant homme, il prend plaisir à tirer d'affaire les autres. Le genre de vie des Anglois, suppose des Qualitez plus grandes, & les François, dans le leur, en doivent avoir en plus grand nombre. Les Anglois, outre qu'ils estiment leur Nation & la préfèrent à toutes les autres, s'estiment encore chacun personnellement : leur Nation est composée de personnes vaines de

leur propre Vanité ; & les Anglois font la Nation Angloise. Les François, au contraire, se préfèrent aux autres hommes, principalement parce qu'ils sont François ; dès là il ne se peut qu'ils n'aient plus de Vivacité, plus d'Esprit, que ces Anglois ou ces Allemands : c'est la Nation Françoise qui fait les François. Les Anglois , en méprisant les autres hommes , & les François surtout , les envisagent par des endroits qui effectivement les rendent méprisables : par leur vains Projets de fortune , par leur indifférence pour la Liberté , par leur trop d'attachement à la Bagatelle , en un mot , par le peu de Mérite qu'ils trouvent à la plus-part des Etrangers. S'il étoit permis aux hommes de se mépriser les uns les autres , on n'auroit pas de grands reproches à faire aux Anglois là-dessus. Aussi ne se cachent-ils pas du Mépris qu'ils ont pour nous, & ils osent

osent nous le faire sentir ; mais ils en reviennent pour les Etrangers qui ont quelque Mérite. Les François, en méprisant les autres Peuples, ont en vuë des choses qui ne les rendent point méprisables : des Manieres differentes des leurs , le peu d'Esprit , ou de Sçavoir - vivre , qu'ils leur trouvent , du Sang-froid, qu'ils prennent pour médiocrité d'Esprit. En un mot , les François méprisent le Genre-humain , parce qu'il n'est pas François. Ils nous cachent le Mépris qu'ils ont pour nous , ou croient nous le cacher , & ils prennent ce parti avec raison ; mais ce Mépris caché en dure d'autant plus longtems , & il ne leur arrive guere d'en revenir. A ce Mépris , ils ajoutent l'envie de redresser le reste des hommes & de dominer sur eux : ils se regardent comme le Peuple civilisé , qui , par l'Esprit & par les Manieres, se trouve déjà au dessus des autres , & à qui il ne man-

que que de leur devenir encore supérieur en Puissance. Cette ambition est peut-être ce qu'il y a de plus mauvais dans le Caractère des François, & une des choses qui les distingue des Anglois, qui se contentent de trouver leur manière de vivre la meilleure, & qui consentent que le reste du monde, à qui ils laissent la sienne, se gouverne comme il le trouve bon. Du reste, les François ne méritent ni la haine que tant de gens, & les Anglois, sur tout, leur portent, ni l'admiration qu'ils causent à d'autres; il semble que l'effet qu'ils doivent faire sur qui les connoit, c'est qu'on les aime & qu'on en rie un peu. Le mal qu'il y a à dire d'eux occupe beaucoup de place; mais il concerne le plus souvent d'assez petites choses: c'est une liste des Bagatelles auxquelles ils mettent un trop grand prix, & par où il leur arrive de se rendre petits. Le Bien en est plutôt

tôt dit, mais il regarde des qualitez essentielles, qui s'étendent sur toute la Vie & dont nous tirons parti en cent occasions. Le mal qu'il y a à dire des Anglois, tout comme le bien, est plus important, & il ne va pas tant au Ridicule qu'au Mauvais; il étonne plus qu'il ne divertit; mais il est moins general que le mal qu'il y a à dire des François, & par là les choses se compensent. J'aimerois mieux, je crois, être un digne Anglois qu'un digne François; mais l'inconvenient seroit peut-être moins grand d'être un indigne François qu'un indigne Anglois. J'aimerois mieux aussi faire la rencontre d'un François Homme de mérite, que d'un Homme de mérite Anglois, comme il y auroit plus de plaisir de trouver un Trésor en pièces d'or, dont on pourroit d'abord jouir, que d'en trouver un en lingots qu'il faudroit premierement convertir en espèces. Enfin, pour donner en  
peu

peu de mots, & par une comparaison sensible, une juste idée de ce qu'il y peut avoir à blamer dans le Caractère de ces deux Nations, on pourroit dire, que chez l'une, le grand chemin est couvert de Bouë; que la foule qui y marche est crottée, & que la plus-part de ceux même qui s'en écartent se crottent, comme dans un Païs sujet à l'inconvenient de la Bouë, & où l'on ne tient presque pas à deshonneur d'être vû crotté; que chez l'autre de ces Nations, le grand chemin, plus battu encore, est plein de Poudre, qui de là se répand par tout le Païs & pénètre tout; que ses Habitans en sont couverts & rendus uniformes; que peu de gens osent entrer dans des Sentiers & sécouer la Poudre de dessus eux, parce que cette Poudre est en estime dans le Païs & qu'on en fait parade. L'une de ces Nations reproche à l'autre sa Bouë, & s'estime plus pure, parce qu'elle

qu'elle est moins crottée. L'autre préfère sa Bouë à la Poudre de celle-ci; elle se sçait gré de l'éviter à ce prix, & dédaigne ces gens poudreux. C'est-à-dire, que l'Estime que les Nations font d'elles mêmes, & le Mépris qu'elles ont les unes pour les autres, redouble le ridicule de l'Amour propre des Particuliers qui les composent, & il se trouvera enfin, qu'il y a à gagner d'être né d'une Nation qui n'ait pas sujet de se glorifier si fort du Nom qu'elle porte. Je vous embrasse, Monsieur, & suis à vous de très bon cœur.



L E T T R E  
C I N Q U I E M E.

**J**E croiois, Monsieur, vous avoir dit des François tout ce que j'avois à vous en dire, mais j'y reviens encore. Je ne vous ai parlé qu'en deux mots du Bel-esprit, qui est ce qu'il y a de plus important dans leur Caractère ; il me paroît que le sujet mérite que je vous en entretienne plus au long.

Il est difficile de dire au juste ce que c'est que le Bel-esprit ; rien ne varie si fort, & les hommes ne conviennent là dessus, qu'en ce que les diverses choses qu'ils prennent pour de l'Esprit, sont le plus souvent de peu de valeur. Les uns le font consister dans la facilité de s'exprimer & de s'énoncer en Beaux termes ; d'autres, dans le talent de faire agréablement un Conte. Celui-ci,  
le

le place dans les Plaifanteries & les Bons mots ; celui-là , le met dans les Pointes & les Equivoques. Plusieurs ne le reconnoiffent que dans les Railleries & les Médifances. La plus-part ne doutent pas qu'il ne foit dans les Discours fleuris , & le trouvent par-tout où il entre beaucoup d'Imagination. On lui prête autant de figures différentes , que feroit capable d'en prendre un Esprit , à entendre ce mot dans fon fens propre , & c'est de là que je penfe qu'il tire fon nom. On pourroit dire auffi , pour rendre l'étimologie complete , que de même qu'on le croit fouvent là où il n'eft pas , fouvent auffi on ne le voit pas là où il eft , ou du moins que peu de gens l'y voient. Quoi que le Bel-esprit puiſſe être , & quand même ce feroit quelque chofe de fort différent de tout ce que je viens de dire , s'il vaut fon prix , comme il le vaut fans doute , ce n'eft pas celui

lui qu'on y met d'ordinaire , ou du moins l'usage n'en est pas si general qu'on le croit. Les François en font une chose essentielle , une des qualitez par où un Honnête-homme doit se faire valoir , & il me paroît que ce l'est si peu , que tout Honnête-homme peut aisément s'en passer ; je ne dis pas pour soi , où l'on comprend assez qu'il n'est pas d'un grand usage , mais même à l'égard des autres & dans la Société où il doit être en sa place. L'Esprit est un ornement de l'Homme qu'il ne dépend pas de nous d'acquiescer ; c'est la Nature qui nous le donne , & par là , aussi bien que par le petit nombre de personnes à qui elle fait ce present , elle nous prouve assez que ce n'est pas une nécessité pour nous de l'avoir.

Ce qui met les hommes en état de converser ensemble , & qui est de tout Tems & de tout País , c'est le Bon-sens , qui est une qualité essen-

fentielle de l'Homme. On pourroit peut-être l'envisager comme la vuë de l'Ame, qui lui est donnée pour connoître le Vrai, l'essentiel des choses, & pour en tirer parti. Car il paroît que c'est en partie pour cela que l'Homme a été fait & mis sur la Terre, où tant de choses se présentent à lui, & le Bon-sens doit être, ce semble, ce qui le conduit & lui sert de moien pour remplir sa Destinée à cet égard. Ce Bon-sens a son Langage, & ce Langage nous suffit. Il n'y a qu'à avoir les Yeux bons, les Objets ne nous manqueront pas, & nous aurons suffisamment de quoi nous entretenir. Ceux d'entre les hommes qui y voient clair, & qui rapportent ce qu'ils voient à un but qui soit digne de l'Homme, ont ce Bon-sens, & il me semble qu'ils ont dès lors tout ce que demande la nature de l'Homme, entant qu'il est Créature raisonnable. Ceux qui s'attachent plutôt

tôt à discerner les particularitez dont toutes choses sont diversifiées & embellies, & qui se plaisent à en diversifier & embellir leurs Discours, pourroient bien être les Gens-d'esprit. Dès là, l'Esprit ne seroit autre chose qu'un Bon-sens délicat; & il faudroit tomber d'accord, que l'Homme qui l'auroit en partage, en seroit très orné; mais aussi, qu'il doit concourir au même but avec le Bon-sens dont il fait partie, que de même il doit nous faire tirer parti de toute chose, nous porter au Bien, en nous le représentant plus vivement, ou plus agréablement, & nous éloigner du Mal, en achevant de le rendre hideux & haïssable à nos yeux. De cette maniere l'Esprit pourroit ajouter quelque chose au Bon-sens & le fortifier en l'embellissant; du moins cela seroit-il ainsi à l'égard des gens qui sont sensibles au Brillant & se laissent attirer par là. Mais d'ordinaire l'Esprit,

prit, à moins qu'il ne soit très-bien ménagé, ou plutôt qu'il ne soit rendu comme imperceptible, à cet inconvénient, qu'il fait plus d'effet pour soi, pour se faire admirer, que pour recommander la Vérité par l'Agrément qu'il y ajoute, & il est toujours vrai que le simple Bon-sens, lors qu'il est dans sa force, & qu'il met la Vérité dans tout son jour, s'en passe & lui est préférable.

Si vous me demandez quelque chose de plus précis encore sur la distinction du Bon-sens & de l'Esprit, & que vous veuillez bien me passer un raisonnement encore plus sérieux, je vous dirai, que je me figure dans l'Entendement de l'Homme, deux Facultez qui répondent au Bon & au Beau, aux deux perfections des Objets qu'il considère. Celle qui répond au Bon, & qui, dans nôtre nouveau Siftême, tiendra le premier rang, sera ce qui con-

Z

noit

noit & découvrir l'Essentiel des choses. Il lui conviendra d'avoir du Corps, si l'on peut parler ainsi, de la profondeur, & elle contiendra encore plus de Vérité qu'elle n'en montre : c'est ce que j'appellerai Bon-sens. Je me le représente comme la Faculté mâle de nôtre Ame, si l'on peut se servir de ce terme, & il me paroît convenir aux Hommes principalement. Le Beau, sera ce qui accompagne le Bon, & l'embellit ; il aura quelque chose de plus apparent, & il fera apercevoir des Rapports qui plaisent par leur Délicatesse, autant que par leur Justesse : c'est ce que j'appellerai Esprit. Ce sera la Faculté féminine de l'Ame, comme c'est peut-être aussi ce qui devrait faire le partage des Femmes. Le Bon-sens & l'Esprit auront également le Vrai pour fondement, & ne pourront pas subsister sans lui ; & comme le simple Bon-sens n'est pas sans Beauté, de même l'Esprit ne

ne méritera pas ce nom, si avec le Beau, il n'a encore du Bon & du Solide. Tout Ouvrage où le Beau domine, fera un Ouvrage d'Esprit, & celui où domine le Bon, fera un Ouvrage de Bon-sens. Lors que le Beau & le Bon se trouveront ensemble ; lorsqu'ils concourront au même but, & que l'Esprit ne se fera pas remarquer, comme ajouté seulement au Bon-sens, mais qu'il fera son effet, comme faisant corps avec lui, nous reconnoissons ce mélange pour quelque chose de très agréable, & nous ferons grand cas des Ouvrages où il se trouve. Mais nous estimerons encore davantage, ceux où le Bon excelle, au point de se passer de tout Embellissement. Ceux-là sont beaux par eux mêmes & au dessus de tous ceux où il y a du mélange. C'est principalement dans ces Ouvrages du premier ordre, qui sont en très petit nombre, que se trouvera le Subli-

me, où il est donné à si peu de personnes d'arriver, & dont on ose à peine se hasarder de déterminer l'idée. Ne consisteroit-il point à mettre dans tout son jour une Vérité grande & composée, en la ramenant au Simple, à l'Unité, par la manière de la concevoir & de l'exprimer? Sur ce pied là, l'Esprit n'auroit-il point son Sublime aussi, & ne seroit-ce point le Naïf d'une certaine sorte? Je veux dire, lors qu'il a autant de Sens que de Délicatesse. C'est là le Simple de l'Esprit, & il en faut toujours revenir au Simple, comme à ce qui fait l'essentiel du Sublime, de quelque espèce qu'il soit. Non-seulement le Naïf se trouve très rarement dans les Ouvrages d'Esprit; non-seulement les personnes qui ont du Goût en sont plus charmées que des Pensées les plus brillantes; mais lors qu'il est tel que nous le supposons, il a encore ce caractère du Sublime, que

que l'origine en est inconnue. Il ne dépend pas de nous de le former & d'en enrichir nos Productions; il semble naître de lui-même, & il se présente à l'Esprit, comme lui appartenant, presque sans que celui-ci y ait part. Il faut avouer à l'honneur des François, qu'il leur est mieux connu qu'à d'autres. Revenons à leur Bel-esprit, & à ceux d'entre eux en qui il brille davantage, & voyons le cas que nous en devons faire. Ici encore il vous faudra essuyer bien du Raisonnement, plus que vous ne vous attendiez d'en trouver, & que je n'étois dans le dessein d'en faire.

Que le Bon, dans toutes sortes d'Ecrits, puisse subsister sans le Beau, du moins sans celui que l'Imagination ou la Vivacité d'Esprit est capable d'y ajouter, cela est très certain, & les Ouvrages excellens que nous avons dans ce genre, le prouvent. Il s'agit de sçavoir,

si le Beau peut de même subsister sans le Bon, l'Agréable sans l'Utile; c'est où il en faut revenir, & trouver le prix qu'il y a à mettre à ces sortes d'Ouvrages: à ceux de *Voiture* & de *Sarasin*, par exemple, qui étoient, je croi, les premiers d'entre les Beaux esprits de leur tems, du Tems où le Bel esprit semble avoir eu particulièrement son Epoque. Je n'hésite point là-dessus, & ce que j'ai déjà dit, je le dis encore: Dans les Productions d'Esprit, le Beau ne peut pas être séparé du Bon, comme dans la Nature la Beauté de l'Homme ne sauroit être séparée de la Santé qui la produit; sans le Bon, il n'y a point de véritable Beauté. Car l'Homme étant fait pour le Bon, il ne sauroit se dispenser de l'avoir, sous peine de n'être pas cet Homme, dont il a la figure; & la nature du Bon étant de se communiquer à tout ce qui en est susceptible, il ne sauroit se dispenser.

penser de le faire entrer dans tout  
 ce qui part de lui , dans toutes les  
 Productions de son Esprit. C'est  
 donc au Bon, comme à son but, que  
 l'Homme doit tendre , & tour-  
 ner de ce côté-là tout son Bon-sens  
 & en même tems aussi tout l'Esprit  
 qu'il a , s'il en veut faire quelque  
 usage , puis que l'Esprit ne doit pas  
 être séparé du Bon-sens , & qu'en-  
 fin, il n'y a que le Bon qui mérite  
 d'être orné du Beau. On comprend  
 assez dès là , que les véritables Pro-  
 ductions d'Esprit ne sont pas de la  
 nature de celles de *Voiture* & de  
*Sarasin* , où il n'y a que du Beau,  
 ou de ce qui peut plaire , & dont  
 le but est seulement de causer une  
 agréable surprise. *Voiture* & *Sarasin*  
 ont été de Beaux-Esprits de Pro-  
 fession , qui ont orné le Beau dont  
 ils faisoient leur capital , du Bon  
 qu'il pouvoit y avoir en eux , &  
 dont ils n'avoient pas l'abondance  
 qui le fait écouler dans ce que l'Es-

prit produit. C'est-à-dire , que *Voiture & Sarasin* , ne pouvoient manquer de faire ce qu'ils ont fait, ils ne pouvoient que changer l'Ordre qui fait la Beauté des Objets de l'Esprit , & éblouir les hommes par des Aparences , qu'ils leur ont présentées. Ils n'ont pas assez connu le prix du Bon, pour le faire valoir , & par conséquent leurs Ouvrages , ne convenant point à l'Humanité fondée sur le Bon , ne sçauroient avoir le prix qu'on y met. Au hazard d'avancer un grand paradoxe, je dirai que le prix des Ouvrages d'Esprit , & generalement de tous ceux où le Bon peut trouver sa place, dépend principalement du prix de l'Auteur , du Bon qu'il y a en lui; que son Caractère y influe partout , & lui donne sa dignité, plus que tout l'Esprit qu'il y peut mettre, & que, sur ce pied là, il n'appartient qu'aux hommes qui sont riches en Bon, de se parer du Beau & de  
le

le produire, de s'égayer par des Productions d'Esprit, & d'égayer les autres ; qu'il n'y a que ceux-là qui le fassent noblement. Envisageons la chose par un autre endroit ; elle est importante, & c'est elle qui nous mène à connoître le prix des Ouvrages d'Esprit.

Il me paroît, que tout ce que les hommes écrivent, & où il entre du Raisonnement, tend à découvrir les divers Rapports que les choses peuvent avoir, soit entre elles mêmes, pour former un Tout bien proportionné, soit à l'Homme qui se trouve placé au milieu d'elles, & qui aparemment en doit tirer quelque parti. La Découverte des Rapports, que les choses ont entre elles, ne demande que de l'Attention & du Discernement, & la plus-part de ceux qui aiment à faire usage de leur Raïson, la tournent de ce côté-là. Nous voions de ces Productions sans nombre, & les Ouvrages

ges d'Esprit, qui ont quelque réalité; font pour l'ordinaire de ce genre. La Découverte des Rapports que les choses ont à l'Homme, demande, outre la Droiture d'Esprit, de la Droiture de Cœur, de l'Inclination pour l'Ordre. Car, pour sentir ces Rapports, il faut que l'Homme lui-même soit dans l'Ordre, qu'il soit tel que toutes choses se puissent rapporter à lui comme à un but fixe. Tout Homme de bien, qui fait attention à ce qui l'environne, se tourne vers cette sorte de Découverte, à quoi il subordonne cette autre; car il comprend que les Rapports que les choses ont entre elles ne lui importent que par ceux qu'elles ont à lui, & c'est par ce qui lui importe qu'il se conduit. Si un Homme de ce Caractère se met à écrire, il ne manque guere de produire d'excellens Ouvrages; l'Utile s'y trouve mêlé à l'Agréable, ou plutôt l'Agréable y est mis pour faire valoir l'U-

l'Utile, le Vrai, qui découle de lui plus naturellement encore que l'Agréable. Les Beaux-esprits que nous avons citez pour exemples, *Voiture* & *Sarasin*, n'étoient point dans cette situation : ils n'ont point fait attention à ces Rapports, & l'Agréable, au lieu d'embellir leurs Productions, en a fait l'essentiel. Se sentant une Imagination vive & fertile, & avec cela un grand Loisir, ils se sont mis à inventer des Rapports, soit entre les choses mêmes, soit entre les choses & l'Homme, l'Homme oisif à l'égard du Bon, dont il doit faire son Occupation ; & ils ont embelli ces Rapports de tout ce que la fertilité de leur Esprit leur a pû fournir. De pareilles Nouveautez ne pouvoient que faire plaisir aux Hommes pour qui ils les inventoient, puis qu'ils les confirment dans leur Oisiveté, & il n'y a pas de quoi s'étonner, si, ne connoissant pas les Rapports véritables qui  
re-

regardent l'Homme actif & tourné vers le Bon , ils admirent ces Ouvrages & les regardent comme des chefs-d'œuvres de l'Esprit humain. Il n'y a pas dequoi être surpris non plus , s'il y a des gens qui , reconnoissant ces Raports pour des Raports inventez , pour des choses de nulle valeur , prennent de là occasion de mépriser les Productions de l'Esprit , de quelque nature qu'elles puissent être , & ne veulent pas convenir que l'Esprit soit de quelque utilité dans le Monde.

• Soions moins sévères , & consentons qu'il y ait du Jeu dans les Ouvrages & dans les Entretiens des Hommes , puisque la Nature leur donne de l'Esprit & qu'elle les forme avec de l'Inclination à se jouer ; mais exigeons d'eux que ce soit d'une manière qui ait sa dignité & son usage , comme les Jeux qui regardent le Corps ont le leur & servent à lui donner de la Vigueur & de l'Agi-

l'Agilité. Un Homme sensé ne se fait ni Danseur de corde ni Bâteleur, mais il se choisit des Exercices qui aient de la bienséance, & personne ne l'en blâme : Faisons la même chose à l'égard de l'Homme raisonnable : aions des Plaisirs nobles qui lui conviennent, qui, en nous délassant, nous encouragent à retourner au Travail. Que le but des Ouvrages d'Esprit soit le Bon rendu agréable ; qu'ils nous instruisent en se jouant, & même, si l'on veut, sans qu'il y paroisse du dessein de nous instruire. Que ceux d'entre les Hommes qui ont reçu de la Nature du talent pour badiner, badinent s'ils veulent ; mais qu'ils badinent en Hommes qui se jouent avec des Enfans, à qui ils donnent des Idées saines de tout ce dont ils leur parlent, & non pas en Enfans qui badinent avec d'autres Enfans, qui ne se disent que des riens les uns aux autres. Que tout Homme d'Esprit  
met-

mette le Prix à ce qu'il débite & dans ses Ecrits & dans sa Conversation, le Prix que les choses ont par raport à l'Homme. Car tout étant fait pour l'Homme, pour lui mettre devant les yeux certaines Vérités, qui au fond regardent le Prix des choses, tout se raportant à lui, de maniere ou d'autre, il faut que toute Production d'un Homme de Genie ait cette marque de sa réalité, qu'elle contienne ces Raports & ce Prix, & les fasse connoître à ceux qui les ignorent. Cela a lieu chez un Homme sensé, dans ses Jeux, aussi bien que dans son Sérieux, & c'est ce qui acheve d'y mettre de la dignité. Il faut aussi que tout y soit manié à proportion du peu ou beaucoup qu'il vaut, & que par là encore, le Prix de tout ce que ces Productions contiennent, s'y trouvant marqué, elles puissent servir à la plus utile de toutes les Connoissances, à celle à qui toutes les autres

tres doivent se raporter. Sur ce pied là tout ce qu'il y a dans la Nature peut servir aux Hommes de sujet d'Entretien, & l'Esprit peut entrer & trouver sa place partout, dans les petites choses autant & peut-être plus que dans les grandes ; car elles ont la même Origine, & toutes méritent nôtre Attention, puis-que la Nature nous les met toutes devant les yeux. Le simple Bon-sens s'occupe plus volontiers des grandes choses, laissant à l'Esprit à se jouer de ce qu'il y a de petit, & l'Esprit, de son côté, s'acommode de ce partage & se porte au Petit naturellement, comme étant plus propre à lui servir de Jouet. Jouons nous donc de ce qu'il y a de petit dans le Monde, & mettons cent & cent choses à cet usage, en attendant qu'on leur en trouve un autre, & qu'on trouve à l'Esprit le sien, si ce n'est pas celui de se jouer. Revenons aux  
Ou-

Ouvrages de *Voiture* & de *Sarasin*.

Les François en font un cas extrême, & ce sont des choses importantes pour eux. *Voiture* sur tout, leur impose; ils le mettent comme à la tête de leurs Beaux esprits, & (\*) un d'entre eux l'en apelle le Roi. *Sarasin* de même a ses Admirateurs qui l'élevent fort haut, & qui ont raison aussi bien que les Admirateurs de *Voiture*, s'il est vrai que le genre d'écrire de ces Auteurs, soit ce qu'on le veut faire valoir. Il faut avouer qu'ils y excellent tous deux: *Voiture* dans ses Lettres, & *Sarasin* dans quelques unes de ses Pièces de Poësie, où, à mon avis, il l'emporte sur *Voiture*. Jamais on ne badina plus agréablement ni plus finement que ces Ecrivains l'ont fait; jamais il n'y eut d'Imagination plus féconde que la

(\*) *Pelisson*, dans son Discours sur les Oeuvres de *Sarasin*.

la leur ; les Fleurs naissent sous leurs mains, comme elles naissent sous les pieds de leurs Bergeres ; & ils les répandent sur tout ce qu'ils manient ; jamais il n'y eut d'Ecrits plus merveilleux dans leur genre ; mais aussi jamais genre d'écrire ne fut plus imaginaire que celui-là. A ces deux Ecrivains, j'ajouterai *Balzac*, dont la réputation n'est pas moins grande, & qui est, dans le Stile sérieux & élevé, ce que ceux-ci, sont dans le Stile familier & enjoué, & je dirai qu'ils sont des Bizarreries de la Nature ; qu'elle a voulu essayer jusqu'où l'Imagination des hommes pouvoit être ou agréablement ou pompeusement dérégée ; de quelle espece seroient les choses que cette Imagination produiroit d'elle même, & lors qu'elle auroit le Bon-sens à son Service, au lieu de se mettre au sien. Si je n'avois déjà dit que le Bon, ou le Sensé, doit faire l'essentiel de ce que les Hommes

A a

écri-

écrivent , je le dirois ici , & je demanderois que le Sensé fut comme le Corps de tout Ouvrage. Si l'Ecrivain se plaît à l'embellir & à le rendre agréable , à la bonne heure ; c'est où il peut se servir de l'Esprit qu'il a , & habiller ou orner ce Corps. Mais de l'Esprit, ou de l'Imagination sans réalité , c'est comme une Ombre revêtue , c'est quelque chose qui tient du fantôme. Ou, si je dois faire une Comparaison moins effrayante , je dirai qu'il en est de l'Esprit comme du Sucre ; il adoucit certains mets , qui seroient moins agréables sans cela , & en relève le gout , il sert à faire des Confitures , qu'on mange avec plaisir ; mais de soi-même ce n'est guere un mets à servir. Les Ouvrages de *Voiture* & de *Sarasin* , de *Voiture* sur tout , ne sont pas des Confitures ; c'est du Sucre déguisé en différentes manieres ; c'est de la Pâte sucrée mise en figures. On les regarde un  
mo-

moment & elles font plaisir ; mais il faut être Enfant & prendre le change , pour en manger beaucoup & en faire son repas.

Il y a une autre remarque à faire sur les Ouvrages de *Voiture* : elle regarde en particulier ses Lettres , qui sont ce qu'on en estime davantage , & que sur tout on voudroit imiter. Nous écrivons des Lettres à nos Amis , pour leur faire connoître ce qui se passe en nous , & principalement ce qui s'y passe à leur égard , & nous leur écrivons tout ce que nous leur dirions si nous les entretenions de bouche. La perfection de ces sortes de Lettres consiste donc , en ce qu'elles ressemblent aux Discours ordinaires , qu'elles soient familières & naïves , & que non-seulement elles ne sentent point la Composition , mais qu'elles la surpassent & que le langage du Cœur s'y fasse connoître. Ce n'est point là le Caractère des Lettres

de *Voiture*. Au lieu d'être naturelles, elles ne sont qu'ingénieuses, & elles imitent l'Amitié qui ne veut point d'Imitation; elles s'en joient. Cet Ecrivain feint de sentir tout ce qu'il ne sent point, & il l'outre, pour lui donner du prix & pour paroître sentir beaucoup. C'est un jeu dont au fond les personnes qui reçoivent de pareilles Lettres n'ont pas lieu d'être fort contentes; car il est fâcheux pour nous que nos Amis, en nous écrivant, soient réduits à avoir recours à la Fiction, & qu'à chaque Lettre que nous recevons d'eux nous sentions que nous ne sommes pas encore parvenus jusques à leur inspirer quelque Sentiment pour nous. Les personnes à qui *Voiture* écrit, n'ont pas lieu non plus d'être contentes, de ce qu'il leur dit également tout ce qu'il peut imaginer de plus flateur, & qu'il les élève chacun à son tour au au dessus de tous les autres. De  
tou-

toute maniere, ces Lettres font un effet contraire à celui qu'elles doivent faire : elles mènent à *Voiture* Bel-esprit, & non pas à *Voiture* Ami, & il semble qu'en lui, l'Ecrivain ait englouti l'Homme. A la vérité, toutes les professions où les hommes s'engagent sont sujettes à cet inconvenient, & rarement excelle-t-on en quelqu'une, que ce ne soit aux dépends du fond, qui est l'Humanité. Mais cela devoit avoir son exception précisément à l'égard de l'Esprit, qui doit être l'ornement de l'Humanité, comme les Fleurs que l'on voit dans les Prairies servent à les orner, sans diminuer en rien leur valeur. Cet Ecrivain devoit s'exercer sur d'autres sujets, sur des sujets de pur Badinage & qui n'intéressassent pas l'Homme pour qui il ne sentoit rien. Quelques unes de ses Pieces, sont de ce genre, & ce sont celles-là qu'il faut lui passer, & placer là la Roiauté

où on l'élève. *Voiture* est le Roi du Badinage & de la Bagatelle, & sur ce pied là il sera, si l'on veut, le Roi des Beaux-esprits, d'un País où la Bagatelle est en crédit, & son éloge fera précisément celui que *Sarasin* lui donne, & qu'en changeant de nom, on pourroit donner à *Sarasin*: *Veturius, nulli nugarum laude secundus*. Continuons à examiner les principaux d'entre les Beaux-esprits dont les François se font honneur, & essaions de trouver le prix qu'il convient de leur mettre.

Ils ont des Poètes fameux dans le Dramatique, c'est-à-dire, dans ce qu'il y a de plus estimé en fait de Productions d'Esprit. *Corneille* & *Racine*, ont excellé dans le Tragique, & *Moliere*, dans le Comique. Essaions de mettre le prix, non pas à ces Poètes, mais à ce genre d'écrire, où il suffit d'exceller pour être compté parmi les grands Génies, & qui en effet demande une  
for-

force de Génie plus qu'ordinaire. Ici, les Rapports vont à l'Homme, mais le but du Dramatique, étant uniquement de nous donner du plaisir, ces Rapports ne sçauroient avoir toute leur justesse, & dans le general, le Poëte ne peut que leur faire violence pour les accommoder au goût du Public. Dans le Comique, il les diminuë & les met au dessous de l'Homme, & dans le Tragique, il les étend pour les rendre héroïques & les met au dessus de l'Humanité. Ces Productions d'Esprit, comme la plus-part des autres, n'ont pour but que les Aplaudissemens, & le tout aboutit enfin, à en donner au Poëte. Nous en donnerons donc aussi à ceux que nous avons nommez, & nous dirons encore une fois qu'ils ont excellé dans ce genre d'écrire & l'ont, peut-être, porté plus loin que qui que ce soit avant eux. Mais nous ne reconnoissons pas leurs Composi-

tions pour aussi importantes qu'elles sont ingénieuses, & le Beau du Dramatique, nous imposera aussi peu pour lui donner du prix, qu'il impose au Public, sur qui il ne fait d'autre effet que de lui plaire & de l'amuser. Au reste, Monsieur, & pour vous dire tout-ce que je pense sur cette matière, le Tragique qu'on élève si fort au dessus du Comique, & qui en effet, le surpasse infiniment par la Noblesse du sujet, non-seulement me paroît de peu d'usage, mais il me semble, qu'il est moins convenable au Théâtre, qu'il a quelque chose de plus comique dans un sens, que le Comique même. Le Théâtre, n'est point fait pour donner aux hommes ce qu'ils n'ont pas, les grands Sentimens, qui font le sujet de la Tragédie; il n'est propre, tout au plus, qu'à leur faire perdre ce qu'ils ont de trop, les Folies qui les rendent ridicules; la Comédie en mettant ces folies dans  
tout

tout leur jour peut les en dégouter; par là, le Comique est en sa place sur le Théâtre. Il l'est encore, en ce qu'il est proportionné à l'Esprit de l'Homme, qui aime à se jouer & se porte volontiers à la Bagatelle. Tout ce qui est vain & sujet à disparoitre, est propre à être représenté sur le Théâtre, & la Comédie étant en abrégé ce que le Monde est en gros, les hommes qui la voient jouer, en riant y mettent le prix assez au juste. Si elle étoit rectifiée & purgée de ce qui n'est que Farce, si elle étoit vouée à la Correction, autant qu'elle l'est à l'Amusement, il se pourroit enfin, qu'elle eut son usage & que ce fut un Jeu à donner au Peuple. Il n'en est pas de même de la Tragédie: elle expose sur le Théâtre des Objets sérieux & graves, & fait un Jeu des choses dont on pourroit tirer tout un autre parti. Elle convertit le Bon en Beau, à sa manière,

re, en le faisant servir à des Représentations, à des Peintures dont il n'est qu'estion que de sçavoir si elles sont bien faites. Elle expose & avilit en quelque sorte la Vertu, même en la recommandant. On n'ignore pas le prix de la Vertu, & on sçait assez qu'elle doit avoir son usage dans le Monde. La question est de sçavoir où il la faut placer, & de la maniere dont les hommes sont faits, si quelqu'un peut la leur montrer comme dans l'éloignement & hors de l'ordinaire de la vie; si de quelque maniere que ce soit, il peut les dispenser de la pratiquer eux-mêmes, il leur fait plaisir. Les Poëtes leur rendent ce Service par le moien des Tragédies. Ils y étalent la Vertu, mais dans une Sphère si extraordinaire & si éloigné du Familier, & ils sçavent si bien la convertir en belles Paroles & en Sentimens étalez, qu'ils mettent une espece de proportion entre

tre le Jeu & la Vertu. Les Spectateurs la voiant devenuë la These, le Jouet magnifique de l'Esprit, s'accoutument à l'envisager comme faite pour cela, & il leur paroît qu'une chose si pompeusement servie, a tout ce qu'elle peut exiger de l'Esprit humain. En aprouvant & admirant ces Compositions, en se laissant toucher de ce qu'elles ont de pathétique, il leur semble qu'ils ont satisfait à ce qu'elles peuvent exiger d'eux du côté du Cœur. Ainsi, la Vertu devient un Spectacle donné à la curiosité du Peuple, un Objet de Théâtre où les hommes la releguent, & tous ces grands Sentimens leur paroissent éloignez de l'ordinaire de la vie, autant que les Habillemens & les Attitudes du Théâtre le sont de ceux qu'ils voient dans leur Domestique. L'Amour seul, qui d'ordinaire fait l'essentiel de ces Representations, & en quoi toutes les Pieces de Théâtre convien-

viennent & s'entr'aident, l'Amour qui est, ce qu'il y a le plus à la portée de la Jeunesse, fait son effet dans ces Jeux inventez pour elle, & se communique réellement. A cet égard sur tout, on peut dire que la Tragédie fait du mal aux hommes. Elle avilit le Bon en le mêlant avec le Mauvais, avec l'Amour, comme elle autorise le Mauvais en le faisant aller de pair avec le Bon. Nous aurons donc raison de compter les plus grands efforts de l'Esprit pour le Tragique, parmi les choses disproportionnées & vaines, & ceux pour le Comique, parmi celles qui pourroient avoir leur usage, si elles étoient tout ce que l'Esprit de l'Homme conduit par le Bon-sens pourroit les faire; mais qui, tel que nous le voions, corrompt les hommes plus qu'il ne leur fait de bien.

Les François ont multiplié & achevé d'avilir le Comique, par un

un genre d'écrire tout singulier, par le Burlesque qui ne se trouve je pense que parmi eux, & il ne faut pas oublier de mettre dans la Liste de leurs Beaux-esprits le Poëte à qui ils en sont redevables. *Scaron*, Auteur célèbre de ce Siecle, a excellé dans ce genre d'écrire & l'a porté à sa perfection. Ici tous les Rapports vont non-seulement à l'Homme oisif, mais même à l'Homme qui extravague, & ce Bel-esprit mérite d'être déclaré le Roi de l'Extravagance, comme *Voiture* le Roi du Badinage; le nombre de ses Admirateurs fait voir aussi que son Roiaume n'est pas moins grand. Au reste, il semble que la Nature & ce Bel-esprit se soient fait la guerre reciproquement: la Nature le logea mal & dans un Corps difforme, & lui de son côté, comme pour se vanger d'elle, rendit difforme *Virgile*, le Poëte dont le Génie fait honneur à la Nature; il le travestit

com-

comme elle l'avoit travesti lui même. Ce ridicule Ouvrage a dû trouver cours autant qu'il a fait , pour montrer aux hommes , jusqu'où l'on peut être la dupe de l'Imagination , lors qu'on s'éloigne du Bon-sens & de la Simplicité ; & à quel point on se corrompt le Goût , lors-qu'on le cultive par tout autre chose que par le Vrai , par ce qui convient à l'Homme.

Un autre Ecrivain , qui parût sur la Scène au Siècle passé , s'étoit déjà joué de ce Goût dépravé. Il avoit écumé de l'Esprit dans son *Pantagruel* , où , par le moien de quelques traits ingénieux , qu'il semble y avoir fourrez par ci par là , comme pour leurrer le Lecteur , il lui fait parcourir des pages entières , non-seulement d'ordures , où la foule se laisse mener sans peine , mais même de choses insensées , de véritables délires ; c'est - à - dire , qu'il accompagne ses Bons-mots de  
ce

ce qui les assortit naturellement, & qu'il présente aux gens qui courent après cette forte d'Esprit, ce que leur Goût mérite. Ici, il ne faut point chercher de Rapports; car le plaisir de ce Bel-esprit a été de les détruire & de mettre au Monde un Ouvrage où il n'y en eut point, un Ouvrage qui fut au dessous de l'Humanité & que, par une aparence mystérieuse qu'il lui a sçu donner, on crut au dessus d'elle. On se fait néanmoins honneur en France de cet Auteur, & il est compté parmi leurs (\*) Excellens hommes. Mais quelqu'un lui a rendu meilleure justice, en faisant dériver le nom de *Rabelais*, de *Rabie loesus*, c'est-à-dire, *atteint de Rage*; & l'on pourroit dire, que tant de gens qui puisent là leur Langage & ont ses Bons-mots dans la bouche, confirment

(\*) Voiez sous le nom de *Rabelais* le Dictionnaire de *Moreri*.

ment cette Etimologie & font voir que c'est un Enragé qui les a mordus. Il n'y a pas là je pense , de quoi recommander le Bel-esprit , & je croi que d'autres Peuples n'envieront point aux François la gloire d'avoir produit ces deux Hommes extraordinaires. Il y auroit encore d'autres Beaux-esprits du tems passé à considérer , & on pourroit faire voir à leur occasion , que le Bel-esprit , lors même que l'on y excelle au jugement du Public , a quelque chose de fort équivoque , & qu'une Nation , qui auroit à cet égard de l'avantage sur les autres , n'auroit pas de quoi se glorifier autant qu'il le paroît d'abord. Mais laissons là les Beaux-esprits du tems passé , pour en venir à ceux qui brillent à présent , ou du moins à quelques uns d'entre eux.

Le premier qui se presente est leur Poëte célèbre , l'Auteur des Satires , qui balaye le Parnasse François

çois & en chasse la foule des Beaux-esprits qui le sont à faux titre. Ses Ouvrages ont leur mérite , & justifient en quelque sorte le cas que le Public en fait : Ils sont compassez & élégants , & ils ont quelque chose qui impose. L'Art & le Travail s'y trouvent joints à des Talents de nature, & le Poëte a sçû employer heureusement les plus beaux traits des Poëtes anciens, & s'en parler. Ici, les Rapports vont à l'Homme, à l'Homme, entant qu'il est sociable & qu'il se garantit du Ridicule ; & , generalement parlant , ils ne manquent pas de justesse, ni l'Ouvrage de dignité. Mais le prix que l'Auteur y met au Bien & au Mal , au Bien, sur-tout, paroît moins partir du Cœur que de la Tête , comme aussi l'effet que ses Satires font, va plus à la Tête qu'au Cœur. Par là encore elles ne sont pas du premier ordre , pour ce qui regarde la Beauté, qui est l'endroit par où on

les envisage & qu'on leur applaudit.  
Au reste, cet Auteur n'a point de Caractère dominant. Il a du Bon-sens & de l'Esprit, assez, pour être au-dessus des Genies ordinaires ; mais on ne peut pas dire de lui que ce soit un grand Genie. Il semble souvent employer son Bon-sens & son Esprit séparément, & l'un au défaut de l'autre, plutôt que de se servir de l'un & de l'autre conjointement, pour mettre dans leur jour les Sentimens du Cœur, qui font le Poète. Il lui arrive de s'élever ; mais il a de la peine à se soutenir ; il a le Vol court, & ses Poësies sentent l'Effort & le Travail ; on s'aperçoit que la Recherche du Beau, d'un certain Eclat, en fait le grand ressort ; de là viennent les Bons-mots, où il lui arrive si souvent de s'échapper, aussi bien que toutes ces Malignitez hors d'œuvre, ces Traits qui divertissent le Lecteur, mais qui ne font pas honneur au Poète.

Ils

Ils font sentir que le tout n'est qu'un Jeu , que le Poëte n'a d'autre vûë que de s'égayer , & de remporter l'Aprobation du Public , du grand nombre qui prend gout à ces Malignitez. C'est encore ce qui lui a donné lieu à se jeter sur des matieres generales, plutôt que sur les Défauts de sa Nation , &, par cet endroit , aussi-bien que par son caractère d'Esprit, il ne fait pas aux François tout le bien qu'un Poëte satirique pouvoit leur faire. Par cette raison, principalement, je le crois autant au-dessous de l'Excellent, où la Voix publique le place , qu'au dessus du Médiocre qu'il attaque avec succès dans ses Satires ; & je suis persuadé que le Tems , qui met le vrai prix aux Auteurs , ne placera pas celui-ci au premier rang où son Siècle le place. Que je fasse une remarque sur les Ecrivains François à l'occasion de ce Poëte : D'ordinaire ils écrivent pour le Public, non

pas pour lui faire du bien , mais pour lui plaire & avoir son Approbation ; ils en étudient le Goût, & tout ce qu'ils jugent lui être désagréable , ils ne le hazardent point. Le Public est leur Idole , comme le Bel-esprit est celle du Public, & je crois qu'on peut dire , sans se tromper, que quelque Genie qu'un Ecrivain pût avoir, cette vûë trop basse suffiroit pour le borner, & l'empêcheroit de prendre l'essor, comme il feroit sans cela. Un Genie véritablement grand a le Public en vûë, pour lui donner la Loi, & non pas pour la recevoir de lui; c'est ce qui produit les excellens Ouvrages.

Les François ont un Ecrivain , à qui le titre de Bel-esprit convient, je crois, davantage , & très précisément. Il donne, & en Vers & en Prose, un tour aisé & ingénieux à ce qu'il écrit, & il y sçait faire entrer le Naïf aussi-bien que le Brillant

lant. Il connoit la Nature, & il s'en écarte peu dans les Ouvrages où on doit la suivre. Quelque sec que soit le sujet qu'il traite, il fait l'embellir de Pensées vives & délicates, & dans lui, paroît, dans tout son agrément, & peut-être même, dans toute sa profusion, l'Esprit enjoué & galant, qui fait proprement le Bel-esprit, l'Esprit des François. Mais ses Ouvrages manquent, comme tant d'autres, par ce qui en devroit faire l'excellence ; par le Bon, que le Cœur seul, quand il en est plein, y fait répandre. Il semble que cet Auteur se tienne comme neutre entre le Bien & le Mal qu'on peut faire aux hommes en écrivant, s'il est vrai, du moins, que ce ne soit pas leur faire du mal que de les entretenir de ce qui flate le Goût ordinaire, de peindre de couleurs vives & d'une manière touchante, l'Amour qui les séduit, & de faire un jeu d'Esprit de plusieurs sujets,

dont on pourroit tirer meilleur parti. Les Rapports sont moins inventez dans ses Ouvrages que dans ceux de *Voiture* & de *Sarasin*, au rang desquels on le peut mettre pour la beauté de l'Esprit, s'il ne les surpasse; mais ces Rapports ne vont pas moins à l'homme oisif, & qui ne vit que pour le Plaisir, & le Prix des choses n'y est guere mieux observé. Par là, sur-tout, on n'en fauroit mettre un fort grand à ses Ouvrages, quelques bien écrits qu'ils puissent être, quelques éloges qu'ils méritent d'ailleurs. S'il est vrai qu'on ne puisse guere aller plus loin en matiere d'Esprit, que cet Auteur est allé, comme quelques personnes le croient, & le mettent à la tête des Modernes, celui de ses Ouvrages qui fait faire ce jugement de lui, servira de preuve aussi, que le Bel-esprit, quelque effor qu'il prenne, ne fauroit de lui-même aller fort loin. Il s'éleve à l'aide des Ouvra-  
ges

ges de Bon-sens, que d'autres lui fournissent; & les Ecrivains de ce Caractère ont raison de prendre ce parti; mais nous aurons raison aussi de dire, que s'ils veulent l'emporter sur le Bon-sens, si le Bel-esprit veut se faire proclamer Roi, il se trouve réduit au stratagème du Roitelet, qui se cacha sous l'aîle de l'Aigle, pour être porté au haut des Airs, & ne prit son Vol, pour le surpasser, que lors-que l'Aigle eut fini le sien.

Il se présente ici un Bel-esprit d'un autre Caractère, un Auteur renommé, qui après s'être exercé dans ses Ecrits sur toutes sortes de matieres, avec une facilité extrême, & avoir aquis beaucoup de Reputa-tion, s'est avisé, enfin, de vuidier toute son Erudition, & de la décharger dans un grand Livre critique, pour en regaler le monde curieux. Cet Auteur, sur-tout, peut faire voir jusques où un homme qui manque par le Cœur, peut s'é-

garer par l'Esprit ; & son Ouvrage, qui, par la maniere agréable dont il est écrit, impose à tant de gens, peut montrer de quel côté est tourné le Goût presque general de nos Tems. Les Rapports que les choses ont entr'elles se trouvent bien observez ici ; le Raisonnement est le fort de cet Ecrivain ; mais les Rapports que les choses ont à l'Homme y sont renversez & détruits entierement. Ils ne vont ni à l'homme oisif, ni à l'homme extravagant, mais à l'Homme corrompu, qu'ils corrompent encore davantage. L'Auteur s'est plû à y répandre des Obscénitez, aussi-bien que des Raileries sur des sujets, que toute Personne sensée fera toujours profession de respecter, & il fait valoir les unes & les autres par le moien de l'Esprit, qui s'ajuste à tout, au Sale & au Mauvais, comme au Bon, & qui, sur le Mauvais encore plus que sur le Bon, se plait à montrer les

les merveilles qu'il fait faire. Le gros du Livre est une merveille lui-même, par toutes les Inutilitez qu'un Stile agréable & un Tour naturel & ingenieux fait valoir & admirer ; c'est l'Ouvrage du monde où les hommes qui courent après l'Esprit, ceux qui veulent être amusez & trompez, le font davantage. Ce terrible Volume, cette Montagne d'entre les Livres, après avoir jeté de grands cris dans une Préface qui l'affortit au juste, & qui dispense un Homme judicieux de la lecture de l'Ouvrage, n'enfante véritablement qu'une Souris ; ou plutôt elle en enfante toute une nichée, qui se fourrent par-tout pour ronger & faire du dégât, & qui n'épargnent pas même les choses les plus sacrées. Cet Ecrivain qui pense si mal de ce que nous respectons, dira-t-il tout ce qu'il pense, & se fera-t-on une bien-séance de ne pas dire ce qu'on pense de lui ? Disons

hardiment que le Caractère d'esprit de l'Auteur du Dictionnaire critique, est celui d'un Charlatan, & que c'est peut-être de tous les Charlatans, qui aient jamais paru, le plus signalé. Paré d'une fastueuse Erudition, d'un ramas de faits & de circonstances, qui ne méritèrent jamais l'Attention d'un Homme sensé, il se produit avec une espece d'éclat, & attire sur lui les yeux de tout le monde; & la fertilité de son Esprit qui le rend propre à jouer toutes sortes de personnages, le met en état d'amuser agréablement la Foule qu'il attire. Tantôt il fait le Philosophe qui témoigne faire cas des bonnes Mœurs, & il fait des Reflexions qui les recommandent; tantôt c'est un Libertin qui se joue de tout, & se laisse aller à son panchant. Quelquefois il paroît comme un Esprit-fort, devant qui rien ne doit tenir; d'autres fois il se met en posture

ture contre les Esprits-forts eux-mêmes, & vous diriez qu'il va les combattre. C'est un Savant qui cite ou qui refute d'autres Savants; c'est un Cavalier qui imite le Langage de la Cour; quelquefois il affecte celui de la Guerre, d'autres fois il emploie celui du Barreau. Souvent il en parle un qui n'est propre qu'à charmer la Canaille, & il le parle si bien, que, par là principalement, il l'emporte sur tous les Charlatans qui ont paru avant lui. Il n'est rolle qu'il ne jouë, ni figure qu'il ne prenne, pour grossir la foule des Spectateurs, aussi-bien que pour les contenter; & le fruit de tout cela est de leur faire envisager toutes choses comme faites pour servir de matiere au Raisonnement, & le Raisonnement comme fait pour se jouer de toutes choses. Quelques-uns se contentent d'être simples Spectateurs de ses Singeries, & n'y perdent que leur Tems. D'autres, plus

plus à plaindre, ajoutent foi à ses Discours & se pourvoient de ses Drogues, comme de quelque chose d'exquis, & qui préserve les hommes des Scrupules & des Terreurs incommodes que la Religion leur cause, & ils trouvent, en effet, ce qu'ils cherchent. De toute manière c'est un Ouvrage propre à séduire ceux qui veulent bien être séduits.

Il y auroit ici riche matière à décréditer le Bel-esprit, si on vouloit appuyer là-dessus ; &, aux Auteurs que j'ai cité, je pourrois en joindre d'autres, qui acheveroient de prouver ce que j'ai dit d'abord ; que l'Esprit, lors qu'il n'est pas conduit par le Bon-sens, est sujet à toutes sortes d'égaremens, & que même, dans ses plus grands efforts, il ne produit pas des choses aussi excellentes qu'elles le paroissent d'abord. Mais il vaut mieux le considérer dans son véritable usage, lors-que, conduit par  
le

le Bon-sens, il est voüé conjointement avec lui au Bien de la Société, par le Cœur tourné de ce côté là, & rempli de bons Sentimens. Deux Ouvrages de ce Caractère se font remarquer de nos jours, & c'est la France qui nous les fournit : Ouvrages excellens par leur But, qui est d'instruire, embellis par la Délicatesse d'Esprit, & les Agrémens qui s'y trouvent répandus. L'un fait un espece de Parallele entre les Caractères des hommes d'autrefois, décrits par un des Ecrivains les plus estimez de l'Antiquité, & les Caractères des hommes d'apresent. En même tems aussi il fait, par sa maniere d'écrire, un Parallele entre le Genie simple de l'Antiquité, ou du moins de l'Auteur qu'il a traduit & mis à la tête de son Ouvrage, & le Genie fertile en tours ingenieux de nos Tems qui lui est naturel, & il y réüssit au point que les Partisans de l'Antiquité même doivent être  
ten-

tentez de se déclarer pour le Genie moderne , pour l'Ingenieux. Mais l'Ouvrage est si bon par ce qu'il contient & qui en fait l'essentiel, que le plus souvent il permet , à peine , de faire Attention à l'Esprit qui l'orne. L'Auteur y dépeint principalement les Mœurs de sa Nation à laquelle il cherche d'être utile , & il ne faut point douter qu'il ne le soit. On remarque, dans ce qu'il écrit, outre le Genie François, qu'il a dans toute sa Beauté, tout le Discernement qu'un homme desintéressé, un Etranger, y pourroit joindre , & sa Peinture vive & pleine de grace, vaut sans doute, & pour l'Instruction & pour l'Agrément, les Satires les plus ingenieuses que l'Antiquité nous a laissées , comme elle surpasse de beaucoup les Satires écrites de nos jours.

L'autre de ces deux Ouvrages nous présente en Stile poétique, aussi doux & harmonieux , aussi riche que la  
Poësie

Poësie même, la suite d'un des plus fameux Poëmes de l'Antiquité encore; & cette Suite, où la Fîction, si avilie par l'abus qu'on en fait de nos Tems, reparoit dans son ancien Lustre, est remplie d'Instructions importantes, dignes de l'Attention des Personnes, pour qui, principalement, elles sont écrites; c'est-à-dire, de ceux qui sont destinez à gouverner, & à qui préféablement à tous les autres, les Hommes de genie doivent leurs veilles. Cet Ouvrage est peut-être pour nos Tems, ce que ceux du Poëte Grec étoient pour les Tems où ils parurent, je veux dire excellents par dessus tous les autres. On pourroit dire quelque chose de semblable de celui que nous lui associons, & qui ne lui cede en rien dans son genre: dans l'un & l'autre de ces Ouvrages tout se raporte à l'Homme, à l'Homme dans l'Ordre, & tout tend à l'y faire rentrer. Ces deux Auteurs ne sont pas de Beaux-Esprits;

Esprits; ils ne sont pas de ceux qui se servent du Bon, qu'ils n'ont que dans la Tête, pour orner le Beau, ou ce qui est fait pour plaire, & qu'ils ont dans le Cœur. Ce sont des Hommes d'esprit qui ont le Bon dans le Cœur & le Beau dans la Tête. L'Esprit en eux n'absorbe pas l'Homme, il l'orne seulement, & entremêle le Beau au Bon, qui fait leur capital, aussi-bien que l'essentiel de leurs Ouvrages. Le Caractère d'Homme-de-bien, qui se fait sentir en tout ce qu'ils écrivent, fait son effet sur le Lecteur plus que tout ce qu'il y a de beau ou de bien dit dans l'Ouvrage même, ou plutôt ce Caractère en fait la véritable Beauté; il est aux Ouvrages d'Esprit ce qu'une Physionomie heureuse est aux Personnes: il prévient en leur faveur, & nous met dans la disposition la plus propre à nous laisser persuader.

A ces deux Ouvrages ajoutons  
en

en un troisieme : Les *Fables* embellies de la Poësie ingenieuse & naïve d'un Beau genie encore , d'un Genie original , & peut-être unique dans son genre. Cet Ouvrage qui fait les délices des personnes même les plus serieuses , & qui font le moins de cas de ce qui est agréable seulement , fait voir ce qu'un de ceux dont nous avons parlé tantôt nous a déjà montré en quelque sorte : que tout homme qui n'a que de l'Esprit en partage , fait bien de prendre de ceux qui ont en partage le Bon-sens , dequoi faire valoir son Esprit ; que de quelque maniere que ce soit , il doit le vouër au Sensé , au Bon qui mérite des Ornaments , & qui , par là , s'il n'augmente pas de prix , est du moins mis en vogue. L'Esprit en s'attachant au Bon , y participe & prend de là sa dignité , il s'élève & il éclate bien plus que lors-qu'il se produit & s'orne soi-même , ce qui

n'aboutit guere qu'à des Productions de nulle valeur, à des riens. Cet Auteur peut montrer encore dequoi l'Esprit, le Bel-esprit, lors. qu'il vient à se détacher du Bon, est capable. Il a sali son Talent & taché sa Reputation par un Ouvrage tout différent de celui dont nous avons parlé : l'Agréable y est employé pour donner cours au Mauvais, au Sale, & le fait goûter à des personnes qui le dédaigneroient sans cela. Sans son premier Ouvrage le second feroit moins de mal, & cet assemblage fait voir que pour être un Ecrivain utile à la Société, & mériter les Louanges dûes aux Hommes qui se distinguent, il ne suffit pas d'avoir des Talens extraordinaires, & qui puissent être d'un grand usage ; il ne suffit même pas de les employer de maniere qu'il en puisse resulter du Bien ; il faut avoir le Bien en vûë, & lui voüer ses Talens ; il faut qu'un Cœur rempli de ce qui  
fait

fait le mérite de l'Homme , détermine en lui l'Esprit vers un même but , vers le seul qui est digne de lui ; à moins de cela un Ouvrage peut mériter toutes sortes de louanges, sans qu'elles aillent jusques à son Auteur. Les extrêmes regrets que celui dont nous parlons a eu , à ce que l'on dit , sur la fin de sa vie, d'avoir écrit l'Ouvrage qui donne lieu à ces reflexions , font voir que l'Esprit seduit les personnes mêmes , qui ont naturellement de la Vertu , de la Bonté de cœur , mais qui en font trop peu de cas, parce qu'ils en font trop de l'Esprit , qui leur donne une Reputacion plus generale ou du moins plus prompte. †

Ne mettrons-nous point parmi les Ouvrages d'Esprit distinguez le Livre des Reflexions morales. S'il est vrai que l'Esprit soit un Bonsens délicat , cet Ouvrage sera sans contredit un Ouvrage d'Esprit , & même un des premiers dans son

genre. Mais comme il est tout simple & sans Brillant, le Bon-sens pourroit le reclamer & s'en faire honneur, & en ce cas là, ce seroit un chef-d'œuvre de Bon-sens. C'en est un sans contredit, & il peut servir à prouver ce que j'ai dit au commencement de ma Lettre : que le simple Bon-sens, lors-qu'il paroît dans toute sa force, l'emporte sur les Ouvrages où l'Esprit entre & où il y a du mélange; que le Bon a sa propre Beauté qui lui suffit. En Ouvrage du premier ordre, celui-ci vaut par l'Importance du Dessen, autant que par la maniere dont il est executé. Il met le prix à des choses qu'il importe aux hommes de connoître & qu'ils ne connoissent guere; à ce qui se passe en eux dans tout le cours de la vie; & en leur faisant une douce violence, il leur ravit leurs prétenduës richesses, leurs Vertus imaginaires dont ils se contentent, & qui les empêchent d'en

d'en acquérir de réelles. Ici encore tout va à l'Homme, que cet Ouvrage demasque, & réduit à connoître son Naturel pour ce qu'il est, pour corrompu. Les faux Rapports, sur quoi la Corruption est fondée, y sont détruits, & par là l'Homme est poussé à chercher les Rapports véritables, à se porter à la Religion qui les renferme tous. Ces Reflexions, insensiblement, le conduisent à en comprendre la nécessité, & en lui donnant de saines Idées sur l'Etat de l'Homme, elles lui apprennent à ne pas prendre si facilement le change sur ce qui doit le rectifier. Il comprend que la Religion n'est pas ce qui augmente ces Apparences & les pallie, mais ce qui les détruit & rend l'Homme réellement tel qu'il veut paroître. Tout ce que les hommes écrivent, tout ce qu'ils produisent d'ingénieux ou de sensé devrait tendre à quelque chose de pareil, comme il y a de l'a-

parence que toutes les Productions de la Nature y tendent secretement, & sont faites pour nous y conduire. L'Esprit, aussi-bien que le Bon-sens, est donné à l'Homme pour son bien, & le Bien de l'Homme consistant dans la Religion, le véritable usage & de l'Esprit & du Bon-sens ne sauroit ne la pas regarder. Ils doivent nous y acheminer, du moins en nous faisant connoître le Prix de tout ce qui se présente à nous. Le Bon-sens sert à nous marquer ce Prix, & l'Esprit, en se joignant au Bon-sens, sert à le faire recevoir aux autres. Mais il ne faut pas quitter ce sujet sans faire encore quelques remarques qui le regardent, & sur-tout il faut vous parler d'une sorte d'Auteurs peu connus chez les autres Nations, & en faire honneur à celle-ci.

Les Femmes en France se sont aperçûes que le Bel-esprit étoit de leur sphère, autant que de celle  
des

des Hommes, & elles font entrées en lice avec eux. Il n'y en a pas moins de dix ou douze qui se sont mises à écrire, & qui, en Vers & en Prose, ont réussi assez pour l'emporter sur la plûpart des Hommes, & pour conserver à leur Sexe les droits qu'il peut avoir sur le Parnasse; c'est-à-dire, que dans ce Païs, toute Femme qui voudra écrire ne fera rien dont le Public soit surpris, & qu'il desapprouve par un préjugé qu'il ait contre leur Capacité. En effet le Parnasse n'est pas habité par des Hommes, mais par des Filles, & je vous avouë que si j'avois à regler quelque chose dans ce Païs là, ce seroit en faveur de leur Sexe. Il est bien vrai que le caractère d'Auteur ne paroît pas tout-à-fait leur convenir, & ce n'est pas sans quelque raison, que jusques ici on a vû peu de Femmes se mettre à écrire; mais depuis que la Bagatelle, le Rien, fait la matie-

re des Livres, quand même les Femmes n'auroient pas le Genie de celles dont je parle, elles peuvent se faire Auteur, & donner au Public le *Je ne sai quoi*, qui suit le Rien immédiatement & qui ne se trouve, je crois, qu'en France. On doit, dit-on, écrire comme on parle, & les Femmes sont déjà en possession du Bel-esprit pour la Conversation autant que les Hommes, c'est proprement parmi elles que le Rien & la Bagatelle s'étalent, & parent les Personnes qui savent les mettre en œuvre. Elles ont donc raison de se mettre à écrire, & les Hommes devroient non-seulement se les associer pour le Bel-esprit, mais même le leur céder. Ils se sont emparez du Gouvernement, & ils ont en main la Force & l'Autorité; galamment ils devroient laisser aux Femmes l'Agrément & la Parure, de quelque nature que ces choses là fussent. Les Femmes en seroient plus  
plus

plus accomplies , & les Hommes , dans le commerce qu'ils ont avec elles, en feroient plus heureux, puis qu'après tout les Femmes apportent aux Hommes tout ce qu'elles ont d'aimable, & qu'il est sûr qu'elles ne voudroient briller que pour leur plaire, comme elles ne font belles que pour eux. Conformément donc aux réflexions que j'ai faites dès le commencement de ma Lettre, & en protestant contre tout abus, en cas qu'elles ne se servissent pas de cet avantage avec ménagement, j'ajugerois à leur Sexe, le Beau, l'Agreable & le Délicat en matiere d'Esprit, comme elles l'ont déjà en ce qui regarde le Corps; je joindrois ces deux choses, comme faites pour être ensemble, & qu'on n'a nulle raison de séparer, & je ferois valoir en leur faveur la Nature même. Il est certain que ce Sexe, lors - qu'il conserve l'Agrement qui lui est propre, & qu'il n'y

n'y mêle rien d'étranger , a l'Esprit plus fin & plus délicat que ne l'ont les Hommes. Il sied mieux à une Femme de dire de jolies choses qu'à un Homme , comme il leur sied mieux d'être jolies ; elles le disent avec plus de douceur & de timidité, & , par conséquent , avec plus de grace , & il n'est pas jusques à leur ton de voix qui n'assortisse ce qu'elles disent , & n'y ajoute un nouvel agrément. Un homme a bonne grace de dire des choses sentées & qui aient de la dignité , comme il a bonne grace d'être grand & d'avoir l'air majestueux , & il y devroit avoir là dequoi le contenter. Mais la verité est qu'en Bon-sens, non plus qu'en bon air , n'est pas Homme qui veut , & il y en a peu d'entre eux que la Grandeur & la Force de l'Esprit dispense de l'avoir beau & délicat. Sur tout , cela est ainsi à l'égard des François. Leur Politesse & d'autres cho-

choses encore leur énervent l'Esprit, & outre les Femmes Auteurs, ils ont parmi eux des Auteurs Femmes, ou des Ecrivains de ce Caractère en très grand nombre. Il faut vous en dire un mot.

Les Beaux-esprits de ce genre font consister leur principal mérite dans le Beau stile, dans la pureté de la Diction & dans la maniere d'écrire à la mode. Le Stile, indépendamment de ce qu'il exprime, est une affaire importante en France, & on y met un très grand prix. Il ne faut pas douter que pour la plupart des Lecteurs, un Livre qui en Beau stile ne dit rien ne soit un Livre à lire, bien plutôt que celui qui en mauvais Stile diroit de bonnes choses, ou même des choses spirituelles. Le cas n'est pas arrivé que je sache, parce que chacun se garde ici d'une pareille incongruité; mais si jamais il arrivoit, je suis persuadé qu'il y auroit une grande  
conf-

consternation au Parnasse François, & qu'on verroit toutes les Muses éfraiées d'un si sinistre événement. Car les Filles du Mont-sacré ressemblent à toutes les autres en ce qu'elles n'aiment pas à paroître en mauvais équipage, & souvent elles prennent tant de goût à se parer, qu'elles se méprennent, & qu'elles inspirent l'Esprit de Parure au lieu de celui des Pensées & des Sentimens. La foule des Lecteurs, fait de son côté ce que le Peuple a coûtume de faire, lors qu'il voit beaucoup de Parure : Ils s'amusent au Spectacle qui les éblouit, & ne font guere attention au reste. Peut-être aussi qu'il y a du dessein dans ce genre d'écrire, & que les Ecrivains, pour faire honneur à la Langue Française, pour laquelle on a ici une vénération extrême, essaient s'il n'y auroit pas moien de la faire valoir indépendamment des Pensées, à la place dequoi ils mettent du Tour  
&

& de l'Harmonie. Ils leur substituent aussi des Manieres de parler figurées, que la Langue Françoisé a par milliers, & qui sont comme autant de Pensées qui lui sont annexées & qui l'ornent. Quelque chose de plus réel que l'Harmonie, & les Manieres de parler figurées, ce sont les Romans & les Historiettes galantes, qui se trouvent en France presque en aussi grand nombre que ces manieres de parler. Ce sont des Réalitez parmi les Riens, & leur usage est de faire passer les hommes du Rien au Mauvais, à quoi le Rien sert d'acheminement. Le Beau stîle joint à l'Aprobation du Public, que les Ecrivains regardent comme le grand but de tout Ouvrage, sont les deux choses qui multiplient en France le nombre des mauvais Auteurs au point où nous les voions; & qui diminuent le mérite des bons, de ceux, du moins, qui n'ont pas le courage de se mettre

tre au-dessus de ces choses , autant qu'il seroit nécessaire. Il faudroit, ou ne pas écrire , ou écrire des choses qui fussent au-dessus du Stile , & être soi-même , par son Caractère , autant que par ce que l'on écrit, au-dessus de la Foule qui fait le gros du Public.

A la suite de ces Beaux-esprits il faudra placer ceux qui se distinguent sur toutes sortes de petits sujets, & qui font honneur à leur Nation par leur nombre , aussi-bien que par le Brillant de ce qu'ils produisent. Par cet endroit, autant que par celui de leurs Femmes Auteur , cette Nation l'emporte sur chacune des autres , & je pense sur toutes les Nations ensemble. Si ces autres Beaux-esprits font de la France le Païs des Eloges & des Panegiriques , des Comedies & des Opera , des Romans & des Historiettes ; ceux-ci en font le Païs des Chançons: Des Chançons à boire & des Chançons à dan-

danfer , des Chanſons ſatiriques & des Chanſons d'Amour , des Chanſons obſcenes & des Chanſons impies , & enfin des Vaudevilles , qui donnent lieu au Peuple à prendre part aux Plaiſirs des Honnêtes gens , & font retentir les Chanſons par les ruës des Villes , & dans les grands chemins de la Campagne. Cette fertilité d'Eſprit remplit encore la France de Stances & de Sonnets , de Fables & de Contes , de Portraits & d'Etrênes , de Parodies & de Bouts-rimés , de Rondeaux & de Balades , d'Idilles & d'Eglogues , de Madrigaux & d'Epigrammes , d'Enigmes & d'Epitaphes , d'Odes & d'Epitres , d'Elegies & de Jouïſſances. Tout Galant-homme eſt cenſé y fournir quelque piece pour ſa part : c'eſt comme une Capitation que la Mode leve ſur ce Peuple , & il y en a qui , ſe ſentant hors d'état d'y fournir , ſ'adreſſent à leurs Amis qui paient pour eux. Il faudroit

droit ajouter à leurs richesses les Impromptu, dont on voit des essais de tems en tems, & qui sont ce qui fait le plus d'honneur à ceux qui y réussissent. Mais malheureusement, ce n'est pas ce qui a le mieux réussi jusques ici, & tous ces Jeux d'Esprit, de même que ces autres plus célèbres qui ont leur Theatre, sont des Jeux pour les gens à qui on les fournit, bien plus que pour ceux qui les leur fournissent & qui ne sont rien moins que se jouer en les produisant. Les Impromptu sont le partage des gens qui brillent dans la Conversation, & à qui il reste les Bons-mots, les belles Saillies, les Rencontres heureuses, les Choses obligeantes, les Plaifanteries & les Railleries agréables, les Reparties adroites, les Equivoques & les Jeux de mots, les Proverbes, les Bons contes, les Jolies expressions, les Manieres de parler à la Mode, & d'autres avan-  
tages

*SUR LES FRANÇOIS.* 417  
rages qui, s'ils ne donnent pas des  
Titres, attirent, du moins, des Elo-  
ges aux gens qui se font remarquer  
par là, & les distinguent du Peuple,  
qui ne sait parler que naturellement.  
Ne seriez-vous pas d'avis, Mon-  
sieur, de laisser aux François ces  
avantages que la nature leur a ac-  
cordez, & qu'ils achevent de se ren-  
dre propres, par leur application à  
les cultiver, & de nous contenter du  
Caractère d'Esprit simple, que nous  
tenons d'elle, de nous ranger à cet  
égard du côté du Peuple, où ils  
nous rangent ? Je vous embrasse,  
Monsieur, de très bon cœur.



# LET TRE

## SIXIEME.

**D**Epuis que je vous ai écrit ma dernière Lettre, par où je croiois finir ce que j'avois à vous dire sur la Nation Françoisé, il est arrivé une (\*) chose, qui me donne lieu, Monsieur, de vous en écrire encore une. L'aventure n'est pas des plus mémorables ; mais un Voia-geur en train d'écrire tire parti de tout. Voici ce que c'est : Nous sommes venus de Paris à Lion par la Diligence, en compagnie d'un Abbé Bel-esprit, & de quelques Marchands. L'Abbé lisoit les Satires de Mr. D\*\*\*. Les Marchands écoutoient & admiroient. Mr. \*\*\* & moi, que ces autres prenoient  
pour

(\*) Ceci n'est point une fiction ; la chose est arrivée comme on la raconte, & c'est ce qui a donné lieu à cette Lettre.

pour des Anglois , écoutions fans rien dire. A la premiere couchée, l'Abbé ne pouvant plus supporter nôtre Silence, nous demanda si nous avions lû les Ouvrages de ce Poëte, ce qu'il nous en sembloit , & s'il s'en trouvoit dans nôtre Païs qui le valussent. Nous lui répondimes que nous les avions lûs & lûs avec plaisir, comme un des Livres fameux de nos Tems ; que nous y trouvions du Bon plus que du mauvais ; mais que , cependant , nous croyions que quelques Poëtes Anglois avoient plus de Genie que celui-là. Il ne nous parût pas tout-à-fait content de nôtre réponse , & après avoir feuilleté le Livre un moment, il nous le présenta, nous disant avec un Souris moqueur : *Vous venez de Paris, Messieurs ; voici une Satire sur le sujet de cette Ville. Voudriez vous bien, Messieurs, nous faire voir ce que vous y trouvez de bon & de mauvais ?* Nous ne

nous attendions pas à cette proposition ; mais n'ayant rien de meilleur à faire , nous l'acceptâmes comme un Divertissement qui se présentoit. La Satire fut critiquée , & il m'a pris envie de mettre nôtre Critique sur le papier , pour vous l'envoyer. Elle pourra vous servir d'amusement pour une demi heure , & à moi pour le tems que j'aurai de reste , pendant les deux ou trois jours que je serai obligé de m'arrêter ici. Cela seul n'auroit pas suffi pour me la faire écrire , mais après vous avoir entretenu dans mes Lettres sur le Caractere & le Bel-esprit des François , il m'a paru que le recit de cette Critique , qui a quelque raport à ces choses , pouvoit les suivre. Elle regarde un Ecrivain qui non-seulement est Bel-esprit lui même , mais qui regle en quelque façon l'Esprit des autres , & j'avouë que je me croirois un petit divertissement permis sur ce sujet ,

jet, quand je me le donneroie de  
gayeté de cœur & fans que person-  
ne m'eut rien proposé là-dessus. S'il  
est vrai que nous ne puissions pas  
avoir de l'Esprit, comme ces Mrs.  
le prétendent, ils doivent s'atten-  
dre à nous voir prendre le parti  
qu'on prend d'ordinaire en de pa-  
reilles rencontres, & qu'autrefois les  
Philosophes prirent à l'égard des  
Richesses; Faire profession de mé-  
priser ce qui nous manque, soute-  
nir que c'est une chose pernicieuse,  
& sur-tout crier contre ceux qui  
l'ont. Je mets ici toute la Satire,  
parce que toute la Satire fut criti-  
quée, & que pour bien juger d'une  
Piece il faut la voir toute entiere.

## S A T I R E VI.

D E Mr. D \* \* \*.

Qui frappe l'air, bon Dieu ! de ces lugubres cris ?

Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?

Voilà de grandes Exclamations.

D d 3 Elles

Elles ne conviennent peut-être pas trop bien à un Début, qui a bonne grace d'être simple. Mais elles conviennent à la Satire, & au sujet que le Poète s'est choisi; car à Paris il y a peu de Nuits où il n'arrive quelque triste Evenement.

Et quel fâcheux Démon, durant les nuits entieres,  
Rassemble ici les Chats de toutes les goutieres ?

Ce n'est pas à cette chûte que le Lecteur s'attend, & ces *Chats*, quoi-que *rassemblez* par un *Demon*, ne doivent pas trouver ici leur place.

J'ai beau sauter du lit plein de trouble & d'effroi;  
Je pense qu'avec eux tout l'Enfer est chez moi.  
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.  
L'autre roule sa voix comme un Enfant qui crie.

Ces Chats ressemblent aux Chats de tout Païs, c'est ce que leur Description nous apprend. Du reste, ces derniers vers sont bons, & peignent bien la chose.

Ce n'est pas tout encor. Les Souris & les Rats.  
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les Chats;

C'est encore tout comme ailleurs;  
on

on ne reconnoit jusques ici , ni une grande Ville , ni un grand Poëte , & tout cela tient plus du Comique que du Satirique.

Plus importuns pour moi , durant la nuit obscure ,  
Que jamais , en plein jour , ne fut l'Abbé de P\*\*.

Voila aparemment de l'Esprit, ou une Pensée vive qui doit relever le reste. Il faut, en ce cas là , qu'il y ait du mystere là dessous , quelque raport caché entre l'importunité que peut causer cet *Abbé*, & celle que cause le bruit des *Souris* & des *Chats*. Hors de là , ce trait n'a que de la Malignité , & la Malignité , lors-qu'elle n'est pas tournée contre le Mauvais, est mauvaise elle même, dans la Satire aussi-bien qu'ailleurs , & ce n'est jamais ce qui embellit une Piece de Poësie. Ces petits traits à quoi on ne s'attend point , donnent plutôt l'idée d'un Satire qui heurte ou qui ruë, que d'un Satire qui se joue.

Tout conspire à la fois à troubler mon repos :  
Et je me plains ici du moindre de mes maux.

C'est-à-dire , que nous allons entendre des choses plus terribles , que celles qui lui ont fait croire *tout l'Enfer chez lui.*

Car à peine les Coqs , commençant leur ramage ,  
Auront de Cris aigus frappé le voisinage :  
Qu'un affreux Serrurier , que le Ciel en courroux ,  
A fait pour mes péchez trop voisin de chez nous ,  
Avec un fer maudit , qu'à grand bruit il apprête ,  
De cent coups de marteau me va fendre la tête.

Le Genie de la Satire devoit engager le Poëte à nous donner une description des Defordres de Paris. Car la Satire doit corriger les hommes de leur Corruption , ou comme les Habiles gens s'expriment là dessus , c'est un (\*) *Ouvrage fait pour reprendre , pour censurer les Vices , les Passions déréglées , les Sotises , les Impertinences des hommes ;* cependant jusques ici , nous ne voyons rien qui

(\*) Voyez le Dictionnaire de l'Académie François sur le mot de Satire.

qui répond à cette idée. Le Poëte s'attache plutôt à censurer les Animaux, ou la Nature qui leur a donné des qualitez incommodes, & ce qu'il dit là dessus, peut se dire du moindre Village aussi bien que de Paris, & mieux encore. Sur-tout les *Cris aigus*, qu'il appelle *Ramage*, se font plus entendre à la Campagne qu'à la Ville. Son chagrin contre le *Serrurier* a le même défaut que la censure des animaux: il retombe sur la Nature qui a disposé les choses de maniere qu'il faut des Serruriers, des gens faits comme celui qu'il dépeint ici, & contre qui il n'y a rien à dire. Ce n'est pas le chagrin du Poëte contre ce qui l'incommode, qui mérite d'être raconté au Public, mais le mal qui se trouve dans ce qui le chagrine; c'est là ce qui fait la beauté d'une Satire. Mais, sur-tout, il a tort en ce que pour si peu de chose, pour le *bruit* que peut faire un

un *Serrurier* dans le *Voisinage* ; il fait intervenir le *Courroux* du *Ciel*. On auroit déjà pû lui reprocher sur ce pied là le début de cette Piece, où il s'adresse au *Bon Dieu* mal à propos. Il vaudroit mieux tourner l'Esprit de Satire, contre de pareilles manieres de parler , que de les autoriser en les employant dans un Poëme Satirique. Elles ne font bien nulle part, mais dans la Poësie encore moins que dans la Prose, & ce n'est que faute de Genie qu'un Poëte y a recours. A parler naturellement, cette Satire, ou cette Piece de Poësie; car on ne fait au juste ce que c'est, jusques ici est très peu de chose. Mais peut-être que la Poësie, comme un genre d'écrire particulier, & vouë principalement à l'Harmonie, a quelque chose de privilégié, & qu'au lieu de reconnoitre le simple Bon-sens pour Juge, elle a son propre Tribunal où l'Oreille préside. En ce cas-là,  
il

il y auroit de la témérité à nous de juger de cette Pièce comme nous faisons, & ce n'est qu'entant que nous la supposons sujette au Bon-sens, que nous nous hazardons d'en dire notre pensée.

J'entens déjà par tout les charettes courir,  
Les Maçons travailler, les Boutiques s'ouvrir :

Ces deux vers sont bons en ce qu'ils sont simples, & qu'ils donnent une idée de ce qui se passe à Paris à la pointe du jour. Du reste ils ont le défaut des précédens ; ce n'est pas un Abus qu'ils attaquent ; ce ne sont point les vers d'une Satire. Si le Poëte continuë ainsi, ce n'est plus sur le pied de Satire qu'il faudra examiner cette Pièce, mais sur celui d'une Description du Bruit & des Incommoditez de Paris.

Tandis que dans les airs mille cloches émûes,  
D'un funebre Concert font retentir les nuës,  
Et se mêlant au bruit de la grêle & des vents,  
Pour honorer les Morts, font mourir les Vivans.

La description du bruit des *Clo-*  
*ches*

*ches* est bonne, supposé qu'il soit si grand à Paris que le Poëte ait raison de le relever. Du reste, Paris n'est pas autrement dans un Païs de *Grêle* & de *Vents*, & la Grêle sur tout semble être ici de trop. Mais quand même il y grêleroit plus souvent, le bruit des Cloches est un très petit inconvenient au prix d'un grand Orage; cependant, c'est ce petit bruit, ce *Concert*, comme il l'appelle, qui fait ici le grand mal, & que dès là il n'étoit point nécessaire de faire accompagner de la Grêle & des Vents. La vérité est qu'il falloit une rime à *Vivans*, où le Poëte en vouloit venir; les *Vents* sont bons à cela, & voilà l'origine de cette Tempête. Elle devoit renforcer le bruit des Cloches pour lui aider à produire une Pointe d'esprit, s'il est vrai, du moins, qu'il y ait de l'Esprit à étendre ce bruit jusques à faire *mourir* les gens.

Encor je benirois la bonté souveraine,  
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine.

La *Bonté souveraine* & le *Ciel*, sont ici précisément la même chose, ainsi l'un est de trop; ou plutôt ils sont de trop tous deux; le sujet est trop petit pour remonter jusques là, & il ne faudroit jamais se servir de pareilles expressions que sérieusement & avec dignité. Le Poëte donne souvent lieu dans cette Piece à lui faire ce reproche: cela ne lui fait pas honneur.

Mais si seul en mon lit je peste avec raison,  
C'est encor pis vingt fois en quittant la maison.

Ces deux vers sont très peu de chose; le premier, sur-tout, ne dit rien, & les Expressions, si nôtre critique doit s'étendre jusques là, n'en valent pas mieux que le Sens. *Pester* en est une qui n'est rien moins que noble. *Pester avec raison*, est plus mauvais encore; c'est la Rime qui fait employer au Poëte ces termes, & c'est sur les mots qui sont  
la

la Rime, que la critique tomberoit assez souvent, si on vouloit y faire attention, & lui relever de petites choses. Mais au lieu de critiquer sa Pièce par là, par ce qu'il peut y avoir de désagréable seulement, comme on peut lui reprocher d'avoir fait la Satire de Paris, on voudroit ne lui relever que les défauts qui regardent l'Essentiel, si du moins il y a de l'Essentiel dans sa Pièce.

En quelque endroit que j'aie il faut fendre la presse  
D'un Peuple d'Importuns qui fourmillent sans cesse.

Ce dernier vers est si méchant & si parfaitement inutile, que si cette Satire en general, ou du moins ce que nous en avons vu jusques ici, & la Rime en particulier ne le reclamoient, on le croiroit supposé. C'est une explication du mot de *Presse*, qui s'explique assez de soi-même. Que signifie *Peuple d'Importuns*? *Peuple* dit tout: *Importun* se dit plutôt d'une personne à une autre, ou du moins

moins il ne désigne que ceux qui ont tort , en incommodant quelcun. En quoi tous ces gens là ont-ils tort à l'égard du Poète ? Il semble qu'il veuille dire, qu'ils sortent dans la rue pour le voir passer. Et *sans cesse* ; qu'ajoute t-il ici à *fourmiller*, si ce n'est la Rime ? Tantôt nous avons trouvé que, jusques là , les vers de cette Satire étoient peu de chose. Ceux que nous avons vûs depuis ne valent pas mieux, & il est certain que , jusques ici, cette Pièce ne méritoit pas même d'être critiquée, si elle n'étoit faite par un Poète qui a de la Reputacion, & qui en a fait de meilleures.

L'un me heurte d'un ais , dont je suis tout froissé.  
 Je vois d'un autre coup mon chapeau renversé.  
 Là d'un Enterrement la funebre ordonnance  
 D'un pas lugubre & lent vers l'Eglise s'avance :  
 Et plus loin des Laquais , l'un l'autre s'agaçons,  
 Font aboïer les chiens, & jurer les passans.  
 Des Paveurs en ce lieu me bouchent le passage.  
 Là je trouve une croix de funeste présage :

Et

Et des Couvreurs , grimpez au toit d'une maison ,  
En font pleuvoir l'ardoise & la tuile à foison.

On ne fait que dire de ces vers ;  
ils ne sont ni assez bons pour être  
louez , quelque purgez d'Esprit qu'ils  
soient , ni assez méchans pour être  
blâmez : ils peignent passablement  
bien des choses qui ne valoient peut-  
être pas la peine d'être peintes.

Là sur une charette une poutre branlante  
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente,  
Six Chevaux , attelés à ce fardeau pesant ,  
Ont peine à l'émouvoir sur le pavé glissant.  
D'un Carrosse en passant il accroche une rouë ,  
Et du choc le renverse en un grand tas de bouë :  
Quand un autre à l'instant , s'efforçant de passer.  
Dans le même embarras se vient embarrasser.

Tout cela est bon , à n'envisager  
ce Poëme que comme la description  
des Incommoditez d'une grande Vil-  
le. Sur ce pied là on reconnoit  
Paris à cette Peinture , & elle vaut  
encore son prix par la beauté des  
vers.

Vingt Carosses bien-tôt arrivant à la file ,  
Y sont en moins de rien suivis de plus de mille :

Les

Les *Carosses*, même hors des cas singuliers, tels que celui que le Poëte dépeint, sont pour les Passans une des Incommoditez de Paris. Il semble qu'un Poëte Satirique auroit bonne grace de se jeter ici sur le Faste de cette grande Ville, sur ce qu'il a d'incommode aussi bien que de blamable d'ailleurs.

Et pour surcroit de maux, un Sort malencontreux Conduit en cet endroit un grand troupeau de Bœufs. Chacun prétend passer : l'un mugit, l'autre jure.

En prenant en main une des Satires du célèbre Poëte des François, nous nous attendions à critiquer des Pensées, des Censures trop ou trop peu severes ; mais elle ne nous présente que des Expressions. Ce sont donc les Expressions, au cas qu'elles manquent de justesse, qu'il nous reste à critiquer ; c'est à dire, qu'il faudra nous résoudre à faire sur une Piece qui n'est guere bonne, une Critique de peu de valeur. Sur ce pied là nous dirons, que de

E e la

la maniere dont ceci est exprimé, il semble qu'à Paris ce soient les *Bœufs*, qu'on entende, les *uns mugir* & les *autres jurer*. Ou, si cela est dit des Hommes, que le mot de *chacun* doit désigner, l'inconvénient de les faire *mugir* ne fera pas moins grand que celui de faire *jur*er les Bœufs. Est-ce donc là ce Poète si exact, si scrupuleux dans le Langage, *que son Esprit tremblant sur le choix de ses Mots, N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos ?*

Des Mulets en sonnant augmentent le murmure,

Le bruit de quelques clochettes doit être compté pour peu de chose parmi ce Tumulte, qui, en faveur de ces clochettes, & afin qu'on les entende, devient un *murmure*. Ici encore, comme au vers précédent, la critique tombe sur le Mot qui fait la Rime.

Et bien-tôt cent Chevaux dans la foule appelez,  
De l'embarras qui croît ferment les défilez.

A Paris comme ailleurs, les *Che-*  
*vaux*

*v*aux se trouvent engagez dans la foule par rencontre, & sans que personne les y demande. C'est le Poëte qui les *apelle* pour rimer à *défilez*. Il bronche trop souvent au bout du vers; & c'est là une remarque fâcheuse pour un Ouvrage de Poësie, qui doit tirer en partie sa Beauté, d'une Rime naturelle, & qui ne soit nullement affectée. Mais peut-être que dans ces vers encore, il y a du mystère qui nous passe, & que les *Chevaux appellez*, aussi-bien que les Bœufs qui *jurent*, sont de ces endroits où le Poëte aux *Sauvages futurs prépare des tortures*.

Et par tout des Passans enchainant les brigades  
 Au milieu de la paix font voir les barricades.  
 On n'entend que des cris poussez confusément.  
 Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.

On entend les Clochettes des Mulets à un point qu'elles augmentent même le bruit, ou du moins, on entend les *cris* des hommes, & *Dieu en tonnant*, ne viendrait pas

à bout de se *faire entendre*? Voilà  
aparemment de l'Esprit: l'envie d'en  
faire voir, ou de s'éloigner du Sim-  
ple, fait dire quelquefois de gran-  
des niaïseries; & s'il faut, à l'exem-  
ple du Poëte, apeller chaque chose  
par son nom, & n'avoir point d'é-  
gard à la Reputation d'un fameux  
Auteur, nous dirons que la liberté  
qu'on se donne de parler de la Di-  
vinité mal à propos & sans respect,  
conduit insensiblement à dire de  
grandes sotises. Celle-ci en est  
une qui sent plus le Corps-de-gar-  
de que le Parnasse, & je doute  
qu'il s'en trouve de plus grandes  
dans les Ouvrages des Ecrivains,  
qu'il appelle si souvent des Sots.

Moi donc, qui dois souvent en certain lieu me rendre,  
Le jour déjà baissant, & qui suis las d'attendre,  
Ne sachant plus tantôt à quel Saint me vouër,  
Je me mets au hazard de me faire rouër.

Puis-que le Poëte parle de *Dieu*  
cavalierement & sans respect, il ne  
faut pas attendre de lui qu'il res-  
pecte

peûte les *Saints*, ainfi il ne faut pas lui relever cette maniere de parler proverbiale & basse, du moins par l'abus qu'il en fait. Au reste, on feroit tenté de dire, qu'il ne fait plus à quel Saint se voïer, pour continuer son Poëme, aussi peu que pour continuer son chemin; car il n'y a nul raport entre le premier & le second de ces quatre vers, entre la nécessité de se rendre *souvent* en certain lieu, & le jour qui baisse *déjà*. Ce qui *suis las d'attendre* est encore quelque chose de bien froid à la suite du Tumulte qu'il a dépeint, & le *hazard* où il se met de *se faire roüer*, doit avoir aussi une cause plus forte que cet Ennui.

Je saute vingt ruisseaux, j'esquive, je me pousse:  
Guenaud sur son cheval en passant m'éclabouffe.

Comme ce Poëte, d'un côté, néglige de blamer ce qu'il y auroit à blamer à Paris, & de donner de la dignité à son Poëme, de l'autre,

il va chercher de petites circonstances qui ne valoient pas la peine d'être relevées, & nomme les gens par leur nom, ce qui a toujours quelque chose d'odieux. A la vérité il ne fait pas grand mal à *Guenaud*, en disant qu'il en est *éclabouffé*; mais cela n'empêche pas qu'il n'ait tort de le nommer, pour lui donner mal à propos une espece de ridicule. On pourroit dire, que c'est le Poëte qui, en chemin faisant, se plait à mettre le pied dans la bouë, & à éclabouffer les Passans.

Et n'osant plus paroître en l'état où je suis,  
Sans songer où je vais, je me sauve où je puis.

Deux vers simples, qui viennent bien à la suite des précédens, & qui sont bons par là.

Tandis que dans un coin en grondant je m'essuie,  
Souvent pour m'achever il survient une Pluie,  
On diroit que le Ciel qui se fond tout en eau,  
Veuille inonder ces lieux d'un Déluge nouveau.

Ces vers sont bons, supposé qu'à Paris il *pleuve* plus souvent qu'ailleurs,

leurs, & que les Pluies y soient plus abondantes. Hors de là cette Pluie, quelque bien décrite qu'elle soit, pourroit bien être ici de trop. On diroit que D \* \* \*. le spirituel D \* \* \*. ainsi que les hommes du commun, se trouve réduit à parler du Temps, des Vents & de la Pluie, pour se tirer d'affaire.

Pour traverser la rue, au milieu de l'Orage,  
Un ais sur deux pavés forme un étroit passage.  
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant.  
Il faut pourtant passer sur ce pont chancelant.

Nous compterons ces vers parmi les bons: ils décrivent un inconvenient de Paris, & le décrivent bien. Mais que ne saute-t-il ce Ruisseau, comme il a sauté les vingt autres? En voici la raison, qui commence par un *Et*, & non pas par un *Car*, comme les raisons ordinaires.

Et les nombreux Torrens qui tombent des goutieres,  
Grossissant les Ruisseaux, en ont fait des Rivières.

L'eau qui tombe abondamment des Goutieres pourroit bien dans la

Poësie former des Torrents , mais  
non pas des *Torrents* qui *grossissent les*  
*Ruisseaux & en font des Rivières.*  
Cette gradation représente l'Ordre  
de la Nature , & alors ces *Torrents*  
poétiques n'ont plus lieu. A cela  
près ces vers sont beaux , & l'on  
ne sauroit mieux décrire ce qui se  
passe à Paris dans le tems des gran-  
des Pluies. Au reste, s'il est permis  
de deviner, en passant, pourquoi,  
aux dépens du Bon-sens, le *Car*  
par où ils devoient commencer se  
trouve changé en un *Et* ; c'est, je  
pense, qu'un second *Car* le suivoit  
de trop près, & que l'Oreille déli-  
cate du François ne sauroit supor-  
ter deux *Car* si près l'un de l'autre.

J'y passe en trébuchant ; mais malgré l'embarras,  
La fraïeur de la Nuit précipite mes pas.

Ces vers encore sont bons ; ils  
achevent de peindre l'incommodité  
des ruës de Paris inondées.

Car si-tôt que du soir les Ombres pacifiques,  
D'un double cademat font fermer les Boutiques,

Que

Que retiré chez lui, le paisible Marchand,  
 Va revoir ses billets, & compter son argent;  
 Que dans le Marché-neuf tout est calme & tranquille,  
 Les Voleurs à l'instant s'emparent de la Ville.

Cette Description encore est belle, & l'on y reconnoît Paris. Mais la circonstance de la *tranquillité du Marché-neuf* a quelque chose de petit, & ne rencherit point sur les *Boutiques fermées* & sur le *Marchand retiré*; & le dernier vers, qui d'ailleurs seroit très bon, a le défaut de se rapporter à cette circonstance. On diroit que la *tranquillité du Marché-neuf*, est le signal qui donne lieu aux Voleurs de s'emparer de la Ville. Il falloit rendre cette tranquillité plus générale, & telle qu'elle regardât tout Paris, puis-que c'est de tout Paris que les *Voleurs s'emparent*. Ici, le Poète perd encore une belle occasion de blâmer: Ce n'est guere pour subsister que l'on vole à Paris, ou du moins, ce n'est pas ce qui y rend le nombre

bre des Voleurs si grand ; on y vole pour avoir dequoi fournir au Train de vie qui y est ordinaire.

Le bois le plus funeste , & le moins fréquenté ,  
Est , au prix de Paris , un lieu de sûreté.  
Malheur donc à celui qu'une affaire imprévüe  
Engage un peu trop tard au détour d'une rue ;  
Bien tôt quatre Bandits , lui serrant les côtes :  
La Bourse : il faut se rendre ; ou bien non , résistez ,  
Afin que vôtre mort , de tragique mémoire ,  
Des massacres fameux aille grossir l'Histoire.

Ce morceau qui nous représente ce qui se passe à Paris , & qui s'y passe assez souvent pour mériter d'entrer dans une Satire , peut , je crois , passer pour ce qu'il y a de meilleur. C'est un trait de peinture naturel & hardi , qui frappe comme venant de main de maître. En effet , on diroit qu'un Maître n'a touché à cette Piece que par-ci par-là , comme il est ordinaire aux Peintres fameux , de relever de quelques traits les Ouvrages de leurs Apprentifs , & de les faire passer ensuite sous leur nom.

Pour

Pour moi, qu'une Ombre étonne, accablé de Sommeil,  
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.  
Mais en ma chambre à peine ai-je éteint la lumiere,  
Qu'il ne m'est plus permis de fermer la paupiere.

Ces vers ne sont plus de la même force: le Poëte dit qu'il se *couche avec le Soleil*, parce qu'une *Ombre l'étonne*; c'est sa principale raison; & il ajoute, comme en passant, qu'il est *accablé de Sommeil*, qui en est une beaucoup plus naturelle & plus forte. A ces circonstances, il en ajoute une autre assez plaisante: *il se couche avec le Soleil, & il éteint la Lumiere*.

Des Filoux effrontez, d'un coup de pistolet,  
Ebranlent ma fenêtrre, & percent mon volet.

C'est un hazard bien extraordinaire que celui-là, & qui ne doit point être compté parmi les incommoditez de Paris. Il y auroit autre chose à dire sur les *Filoux*, qui les caractériseroit mieux, & de tous les Personnages que le Poëte pouvoit leur faire jouer, il n'y en a  
peut-

peut-être aucun de si recherché que celui de leur faire tirer ce *coup de pistolet*, ni qui les distingue moins des Voleurs. Au reste, ces six vers, aussi-bien que plusieurs autres de ce Poëme, ne sont rien moins que des vers aisez & libres, dont la Rime soit heureuse; elle est trop chargée, trop clouée au vers. Ce Poëte avoit raison de vouloir apprendre de Moliere *l'art de la trouver*, & si plusieurs de ces Poëmes ressembloient à celui-ci, on pourroit dire qu'il avoit raison de vouloir apprendre de lui *l'art de ne rimer plus*.

J'entens crier par tout, au meurtre, on m'assassine;  
Ou, le feu vient de prendre à la maison voisine.

Les *Assassinats*, quoi-que frequens à Paris, ne le sont pas au point qu'il en donne l'idée, en faisant crier *par tout* au meurtre, & les *Embrasemens* n'y sont pas plus ordinaires qu'ailleurs; peut-être même l'y sont-ils moins qu'en aucune autre grande Ville, & que c'est le  
Poëte

Poëte qui met ici le feu à une *maison* pour se tirer d'affaire.

Tremblant, & demi mort, je me leve à ce bruit,  
Et souvent sans pourpoint je cours toute la nuit.  
Car le feu, dont la flamme en ondes se déploie,  
Fait de nôtre cartier une seconde Troie ;

Vous diriez que tout son *cartier*  
est réduit en cendres, que le feu le  
poursuit dans sa fuite ; & même que  
cela lui arrive *souvent*.

Où maint Grec affamé, maint avide Argien,  
Au travers des charbons va piller le Troïen.

Ce *Pillage* acheve de donner l'i-  
dée d'un grand Embrasement.

Enfin sous mille crocs la Maison abîmée  
Entraine aussi le feu qui se perd en fumée.

Cet Embrasement, comparable à  
celui de Troie, & qui l'oblige de  
courir toute la nuit, se réduit en-  
fin à une *Maison* brûlée. Les Eve-  
nemens generaux qui se trouvent  
ramassez dans cette Piece, devroient  
du moins avoir leur exactitude, &  
être par-là audessus de la Critique ;  
mais il faudra nous contenter de la  
beauté

beauté particuliere des vers. Ces deux ici sont très beaux, & peignent bien la chose. C'est dommage qu'ils en renversent tant d'autres.

Je me retire donc, encor pâle d'effroi :  
Mais le jour est venu quand je rentre chez moi.  
Je fais pour reposer un effort inutile :

Ces trois vers peuvent, je crois, être mis au rang des bons ; ils sont simples & sans Esprit. Il y a un peu plus d'Esprit dans celui qui suit, & il vaut un peu moins.

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.

Ne diroit-on pas que le Sommeil se vend à Paris ? que c'est à tant par heure, ou à tant par nuit qu'on y dort ?

Il faudroit dans l'enclos d'un vaste logement,  
Avoir loin de la rue un autre appartement.

C'est trop s'arrêter sur ce qui regarde son Sommeil. Au lieu de nous dire comme quoi on ne peut pas dormir à Paris, ou y passer tranquillement la Nuit, & d'apuiier là-dessus,

dessus, il pouvoit se plaindre de ce qu'on n'y peut pas passer tranquillement le Jour, qu'on n'y est point à soi, à cause du grand nombre de gens dont il faut essuier les Visites. Cet inconvenient doit être très-grand pour un Homme d'esprit, pour un Poëte fameux, & il convient mieux à la Satire; c'est sur ce pied là qu'il seroit bon d'avoir *loin de la rue un autre appartement.*

Paris est pour un Riche. un Païs de Cocagne.

Pas trop *Païs de Cocagne*, puisque tantôt le feu prend à la maison voisine, que tantôt on est menacé d'un Déluge nouveau; que les Filoux tirent des coups de pistolet & font crier au meurtre, que le bruit des Cloches, des Vents & de la Grêle font mourir les gens, & que le Riche lui-même est renversé dans son Carrosse, qui se trouve jetté dans un tas de bouë, dans un grand tas.

Sans sortir de la Ville, il trouve la Campagne.

Il peut dans son Jardin, tout peuplé d'arbres verts,

Receler

Receler le Printems au milieu des Hivers,  
Et foulant le Parfum de ses plantes fleuries,  
Aller entretenir ses douces rêveries.

*Fouler du Parfum*, est une expression hardie, & la Pensée l'est aussi : A Paris les *Jardins* ne présentent point en *hiver* des *Plantes fleuries* à *fouler*. Mais quand cela seroit, il n'y auroit pas là dequoi remplir l'idée d'un *Pais de Cocagne*, & si la Ville de Paris la donne, c'est par de tout autres endroits. Ce *Pais de Cocagne*, de quelque maniere qu'on l'entende, est une conclusion à laquelle on ne s'attend point dans un Poëme sur les Incommoditez de Paris.

Mais moi, grace au Destin, qui n'ai ni feu ni lieu,  
Je me loge où je puis, & comme il plait à Dieu.

D'abord le Poëte a un *chez soi* au voisinage d'un Serrurier ; après cela il insinuë qu'il a un *Apartement*, quand il dit, que pour dormir il en faudroit avoir *un autre*. Ici il n'a *ni feu ni lieu* ; le tout en vingt-quatre

tre heures de tems. N'est-ce pas là *sur la Scene, en un jour, renfermer des années* ? Mais ce qu'il importe davantage de lui relever, c'est que, finissant comme il a commencé, il fait intervenir *Dieu* mal à propos, *Dieu* & le *Destin*, & en parle d'une maniere indigne. C'est qu'un peu d'Esprit fort, qui met au-dessus des Sentimens vulgaires, fait bien; cela donne un air cavalier qui impose & fait honneur dans le monde. En cela le Poëte n'imité pas son modèle: *Horace* non-seulement prononce avec respect les noms de *Jupiter* & d'*Apollon*, mais il pare même plusieurs de ses Poësies de Sentimens religieux; il se fait gloire de les avoir, & il veut que les Romains les aient de même; qu'ils respectent les Dieux. Pour *Virgile*, qui est un Poëte sans défaut, outre qu'il fait de la Religion le grand mérite de son Heros, du pieux *Enée*; les plus beaux endroits

de son Poëme tirent leur beauté des Sentimens religieux que l'on y remarque. Mais *Virgile & Horace* valoient par le Cœur autant que par l'Esprit ; ils ne se régloient pas sur le goût du Peuple , mais, en Genies superieurs, ils en regloient le Goût. La plupart de ceux qui prennent aujourd'hui le nom de Poëtes, pourroient bien n'être que des Genies subalternes , des Imitateurs des Poëtes. Ou ils ne sentent pas les grandes Folies des Hommes, les Folies en vogue , ou ils n'osent les attaquer ; ils sont Peuple eux-mêmes. Au reste, comme il n'y a rien de plus triste que de n'avoir pas les Sentimens de Religion, qui font le Mérite de l'Homme, il n'y a rien de plus lâche que de n'oser pas faire paroître ces Sentimens, lors-qu'on les a, d'être Homme & d'avoir honte de ce qui fait l'essentiel de l'Humanité.

Mais quoi ? c'est là une des Poësies

fies applaudies en France, une des dix ou douze Satires de leur fameux Poëte, & Paris ne fournit que cela à D \* \* \* ? Cette Ville, dit-il, a toutes sortes d'incommoditez : Il arrive qu'on y entend du bruit pendant la Nuit, qui empêche de dormir : Dès la pointe du jour, les Ouvriers y commencent à travailler, & le bruit redouble : Il y grêle, & il y vente : Il y a de la presse dans les ruës, de l'embarras qui incommode les Passans, & qui augmente quelquefois jusqu'à les arrêter, & les retarder dans leurs affaires : La Nuit expose aux Voleurs les personnes qui s'écartent, & il est inutile de se coucher pour y trouver du Repos ; car il arrive que le feu prend à une maison & vous expose à de nouveaux embarras : Il n'y a qu'un homme riche à qui le séjour de Paris convienne, & le Poëte, qui ne l'est pas, n'y est guere agréablement.

Voilà à peu près ce qu'en Beaux termes cette Pièce de Poësie nous apprend, & qui ne méritoit pas de nous être appris. Elle ne vaut ni par le Bon-sens, ni par l'Esprit, mais par l'Expression seulement : c'est ce qu'elle a de Poétique. On envisage un vers prosaïque, ou qui s'explique en termes ordinaires, comme un grand défaut dans un Poëme ; à plus forte raison un Poëme prosaïque par son contenu, un Ouvrage qui ne dit rien, doit-il être envisagé comme un mauvais Ouvrage, parmi les Ouvrages de Poësie : Ou le Prosaïque ne se trouveroit-il que dans les Expressions ? Si cela est, si l'Expression est le seul avantage que la Poësie ait sur la Prose, c'est peu de chose que la Poësie. Mais ce n'est pas cela ; ce Langage des Dieux, comme les Poëtes l'appellent, doit nous dire des choses divines, aussi bien que nous les dire divinement ; de là vient

vient que le Mediocre dans la Poësie est envisagé comme mauvais ; ce qui, aparenment , doit s'étendre sur le Sens, aussi-bien que sur l'Expression. Il est certain que d'habiller en belles Expressions des Pensées ordinaires , c'est nous donner des Aparences de la Poësie, & non pas de la Poësie même. Mais dans cette Piece il y auroit peut-être aussi à redire à l'Expression, & même à la Rime qui doit faire un des principaux ornemens de la Poësie ; j'en ai déjà dit un mot en passant, je ne sai si j'ai raison. Il me paroît que la Rime, pour donner de la grace au vers, n'en doit pas contenir l'essentiel, mais quelque circonstance seulement ; qu'elle doit servir à l'orner autant qu'à le finir , & avoir quelque chose de libre & qui jouë ; que le vers en doit dépendre le moins qu'il est possible. Ceux de ce Poëte n'ont pas cet agrément : souvent le Sens y apuye sur la Ri-

me, & elle les fait trébucher plutôt que de les relever. En faveur du Sens, s'il étoit digne de la Poësie, il faudroit lui passer ce défaut; mais hors de là, & si l'Essentiel de la Poësie y manque, ce sera une nouvelle raison pour mettre ce Poëme au rang des Poëmes mediocres. Mais peut-être que tout Poëte fameux, jusques à un certain point, peut faire valoir une Pièce, en lui faisant prendre rang parmi ses autres Productions, comme les Princes peuvent ennoblir ceux de leurs Sujets qu'il leur plait, ou legitimer leurs Enfans naturels. Si cela étoit, nôtre Critique iroit plus loin qu'elle ne doit aller, & nous aurions tort de condamner ce Poëme autrement que sur le pied d'une Satire, dont elle porte le nom, sans en avoir le Caractere. Que si l'on s'obstine à en vouloir faire une bonne Pièce Satirique, il reste un endroit par où elle pourra le devenir;

venir; je ne sai si on voudra nous le passer. C'est de l'envisager comme une Piece chagrine, où le Poëte a ramassé les incidens qui peuvent mettre de mauvaise humeur, non pas un Homme raisonnable, ce qui fait le sujet des Satires ordinaires, mais les incidens qui font cet effet sur un Homme bizarre, qui se chagrine de tout ce qui n'est pas à son gré. C'est un Caractère qui mérite effectivement d'être dépeint; sur ce pied là ce Poëme sera bien une Satire, & il faudra tomber d'accord que, generalement parlant, le Poëte a bien traité son sujet. Voilà, Monsieur, si j'ai bonne memoire, qu'elle fut la Critique que nous fimes de la Satire de Mr. D\*\*\*. à cela près qu'elle fut plus étendue. Pour en faire une meilleure, il auroit falu avoir une meilleure Piece à critiquer; mais Mr. l'Abbé qui nous présenta celle-ci, crût aparemment, qu'il devoit nous

456 *LETTRES SUR LES FRANÇOIS.*

en choisir une qui ne traitât pas de choses trop relevées , & que , du moins , nous pussions comprendre , & il la choisit telle qu'elle est plus aisée à critiquer , qu'elle ne fournit dequoi faire une bonne Critique. Adieu , Monsieur , je compte de suivre de près ma Lettre , & d'avoir dans peu de jours le plaisir de vous embrasser.



LET-

# LE T T R E

## SUR LES VOIAGES.

**V**ous m'avez vû, Monsieur, de retour de mes Voiages , & vous vous en êtes rejoui avec moi. Je vous offre dequoi vous réjouir encore , en vous donnant des nouvelles de mon état présent , de la vie agréable que je mène à la Campagne , devenuë mon partage , & que le souvenir des Voiages qui l'ont précédée, acheve de rendre délicieuse pour moi. Si les Voiages nous doivent mener à quelque chose de considérable , & que le Repos, pour être doux, doive succéder au Travail , c'est à la Campagne qu'ils nous doivent mener; la vie que l'on mène dans les Villes a quelque chose de trop agité ; elle se passe à aller de maison en maison , & d'une personne à une autre,

tre, ou l'on se trouve exposé à cela de la part des gens de qui l'on est environné; c'est voyager. Je comprends que la Campagne seule nous met dans nôtre situation naturelle; elle nous place agréablement entre la Retraite & la Société, aussi bien qu'entre le Repos & le Travail, que nous y pouvons faire succéder l'un à l'autre : Elle nous tire de la Dépendance, & nous met en Liberté, sans quoi nous ne saurions vivre heureux. Ici se trouvent les Sentiers qui nous dérobent à la Foule, & nous font faire agréablement le passage de la vie. La Coûtume, qui est le fleau des Gens sensés, & qui regne souverainement dans les Villes, conserve ici à peine des Droits qui la fassent remarquer; & l'Opinion, dont on dépend, dès que l'on dépend de la Coûtume, cesse de même de nous tourmenter ici. Le Bonheur que nous cherchons, sans  
fa-

savoir en quoi il consiste , & qu'à cause de cela nous cherchons en vain, se fait connoître ici & s'offre à nous. Ici nos Mœurs s'adoucissent & nos Passions se calment , nos Desseins diminuent & nôtre Train de vie devient simple ; ou, du moins, la Campagne est le lieu où tout cela se fait le plus facilement, & où naturellement l'Inclination pour ces choses doit se former ; &, sans doute, que c'est ici le point de vuë , d'où il faut regarder le Monde , pour le connoître & prendre son parti. Un peu de Retraite, & les Réflexions qu'elle produit, viennent parfaitement ensuite de quelques années de Voiage , & en font faire l'usage à quoi ils peuvent servir. Je pense même que c'est ici, que c'est dans la vie retirée dont on jouit à la Campagne , que nous nous formons pour la Société. C'est où nous devenons tranquilles, & où nous parvenons

venons à nous connoître , & c'est le moïen de rentrer dans l'Ordre , si nous avons quelque disposition à y rentrer , puis - qu'il n'y a que l'Homme dans l'Ordre qui soit véritablement sociable ; d'accord avec les autres, comme il l'est avec soi-même. En choisissant ce Genre de vie, je ne me separe donc pas de la Société, comme vous m'en accusez ; au contraire , comme je m'étois aproché de ma Patrie, en quittant les Païs étrangers , pour me rendre auprès d'elle , je m'en rapproche à present, en quittant tout ce qui m'est étranger , & qui m'empêche d'être Homme ; de m'acquitter de ce que je dois aux autres , aussi bien qu'à moi-même. Il se trouvera enfin , que la Campagne renferme tous les avantages, pour qui songe à jouir de la vie, & à en faire un bon usage : c'est nôtre premiere Patrie , & je sens pour elle ce qui en est la marque ;  
c'est

c'est où je souhaite de vivre & de mourir.

Mais que j'y viens tard, à mon gré, & que je dois me hâter d'en tirer parti. La moitié de ma Vie doit être à peu près passée, du moins la moitié de ce qui mérite de porter ce nom, & le Temps qui est précieux dans tout le cours de la vie, doit redoubler de prix pour moi. Je dois désormais le ménager, comme on ménage le reste de son Bien, quand on en a dépensé une bonne partie, & c'est en effet ce qui fait le sujet de mon Oeconomie d'à présent. Connoissance de beaucoup de gens, inutiles Visites, Lecture de toutes sortes de Livres, ou même beaucoup de Lecture, agréables Commerces de Lettres, voilà les grandes Dépenses que j'évite. Il ne m'est pas si aisé de vous rendre compte des profits, ou du bon usage que je fais du Temps, & peut-être que je ressemble

à

à ces jeunes Oeconomés, qui, crainte de mal placer leur argent, n'en font rien du tout. Il est vrai néanmoins que je me suis proposé un But ; c'est de vivre, de tirer parti de moi-même, aussi bien que du Temps, & de jouir de ce qui est à moi ; de connoître l'Homme, en me connoissant moi-même. Car, enfin, c'est une chose étrange, que l'Homme, qui s'aime soi-même plus que toute chose, veuille connoître toute chose plutôt que soi-même, & que le Repos & la Tranquillité, où cette Connoissance se puise, soient des Biens si long-tems inconnus pour lui. Ce n'est, d'ordinaire, qu'en suite de beaucoup de Travaux & de Fatigues qu'il y parvient ; heureux si ses Travaux l'y font parvenir ! C'est mon sentiment désormais, que, comme on ne doit faire la Guerre que pour avoir la Paix, & l'affermir davantage, de même on ne doit voïager que pour  
pou-

pouvoir en suite demeurer chez soi tranquillement , & jouir du Repos sans s'en dégouter. Si l'on y parvient par le moien des Voiages, on peut dire que la Fortune , que tant de Voyageurs cherchent & qu'ils ne trouvent point , les attend à leur retour , & que c'est dans cette vuë que l'on doit se hâter de voyager. Les autres profits que l'on remporte des Voiages me paroissent petits. Je les considere quelquefois , je fais réflexion sur les Voiages , & vous ne sauriez vous imaginer à quel point la plupart me paroissent inutiles , & combien je suis éloigné de vouloir justifier celui que je viens de faire. Tout Voyage entrepris par Coûtume, me paroît mal entrepris , & j'estime perdu le tems qu'on y emploie. C'est là-dessus que je vais vous dire ma pensée , & que je voudrois la dire à tout le monde : Je croirois n'avoir pas voyagé tout  
à

à fait inutilement, si, en faisant voir l'abus des Voiages, je pouvois empêcher quelcun de perdre son tems à voier.

Il en est, je croi, des Voiages comme de la plupart des Coûtumes, qui se trouvent bien fondées dans leur origine, mais qui se tournent en abus, lors qu'elles subsistent plus long-tems que ce qui y avoit donné lieu. Des hommes sages s'aviserent de voier, pour aller chercher chez des Nations mieux policées les Loix qui manquoient à leur Patrie, ou les Connoissances qui leur manquoient à eux-mêmes. C'étoient des Législateurs, ou des Philosophes, qui ne croioient pas pouvoir arriver autrement à leur but. Leurs Concitoyens se reposerent volontiers sur eux de ce soin, & contens d'avoir part au profit, ils honoroient des gens qui formoient des desseins si avantageux pour eux. Je pense que le desir  
de

de se faire honorer de même, la Curiosité, l'Inquietude & d'autres pareils motifs, auront dans la suite poussé plusieurs personnes à voyager; le Négoces s'y est joint, & à mesure qu'il s'est étendu, les Voyages sont devenus plus fréquens & plus aisés à faire. Peu à peu, & par Imitation sur tout, le nombre des Voyageurs s'est accru, & l'incapacité des Peres à élever leurs Enfants, qui leur a fait choisir cet expédient, a enfin fait des Voyages une chose ordinaire, une Coutume, qui est ce qui dispense les hommes de trouver des raisons à ce qu'ils font, & qui par là devient pour eux la plus forte de toutes les raisons. La Coutume qui établit les Voyages, est d'autant plus mauvaise, que les Peuples chez qui nous allons voyager, les Peuples polis, dont les Manieres & le Train de vie nous imposent, sont les plus corrompus, du moins à certains

égards, & que, par conséquent, il y a plus à perdre parmi eux qu'à gagner. C'est ainsi que les Romains alloient perdre leur reste de Vertu chez les Grecs; qu'aux derniers Siècles, on s'est corrompu dans les Voiages qu'on a faits en Italie, & qu'aujourd'hui on va chercher en France un faux Mérite, un Mérite qui entretient la Corruption, en la couvrant.

On trouve diverses raisons pour justifier les Voiages, auprès des gens qui ne se contentent pas de les voir autorisez par la Coutume, & les principales se reduisent à des Changemens qu'ils doivent operer sur le Caractere des Jeunes gens. Leur Caractere d'ordinaire est mauvais, & il s'agit de le leur faire perdre; on espere, qu'en leur faisant voir de meilleurs exemples, ils se formeront là dessus, & se changeront, & l'on se fonde sur des Changemens arrivez. Mais je demanderois volon-

volontiers, en quoi consistent les Changemens que l'on exige des hommes, & que l'on regarde comme dépendant d'eux. J'avouë que je ne les étends pas assez loin pour mériter un Voiage, ou que je ne les crois pas de nature à être operez par ce moien. Il me paroît que ce n'est le plus souvent que le passage d'un des periodes de la vie à l'autre, & nullement un passage d'un mauvais Caractere à un bon, que ce n'est pas un Changement dans l'Essentiel de l'Homme. Il en pourroit bien être des Hommes comme des Fruits: ils ont leurs saisons, ils sont verds, ils meurissent & ils se corrompent; du reste, ce sont de bons ou de mauvais Fruits qui demeurent tels. Des Expositions & des Cultures qui leur conviennent peuvent leur servir; ils peuvent leur donner de la Couleur, & en rehausser un peu le goût; mais cela ne va pas jusques à leur faire changer d'espece, &

rendre bon ce qui est mauvais. Et quand même cela se pourroit , je ne pense pas que les Voiages soient pour les hommes ce que les Cultures sont pour les fruits , qu'ils entrent dans ce que l'Education que l'on peut donner aux Jeunes gens a de réel ; du moins l'Experience , à quoi on a recours pour le prouver , ne le prouve point. Nous avons vû tout nouvellement un homme revenir de ses Voiages , & d'autres se récrier sur le Changement arrivé en lui , lors qu'il n'y en avoit point d'autre que celui que le Tems y devoit apporter nécessairement : c'étoit un fruit tardif , qui étoit parvenu à sa maturité , & qui dans son País auroit meuri de même. Je pense que tous les Changemens que l'on remarque dans les Jeunes gens , sont de même nature ; ils devoient arriver , & s'ils arrivent à un Voia-geur , c'est parce que les Voiages ne sont pas capables de les empê-cher,

cher, non plus que de les produire. Les Voiages se font à l'âge où les Períodes qui se forment successivement dans la vie sont très sensibles; ils durent assez long-tems pour donner lieu à un de ces Períodes de se former, & d'ordinaire à celui qui nous fait passer de l'Enfance, ou de la fougueuse Jeunesse, à l'Age de raison. Ainsi les Jeunes gens ne sauroient manquer de revenir changez en quelque sorte; mais ces Changemens se feroient sans doute plus aisément, & s'étendroient plus loin, si l'on y donnoit lieu par le Genre de vie retiré & tranquille qui leur est propre, comme il l'est à tout ce qui convient à l'Homme. C'est plutôt ce Genre de vie que nous devrions rechercher, & aller bien loin pour cela, si nous ne pouvions pas y arriver chez nous: En nous y trouvant nous mêmes, nous trouverions tout ce qui peut nous convenir, & nous

donnerions lieu à des Changemens confiderables, s'il s'en doit faire en nous. Hors de là , & dans l'Agitation continuelle où nous vivons, nous ne paffons par toutes fortes de petits Changemens, ou nous ne prenons toutes fortes de figures, que pour demeurer ce que nous fommes, pour reparer par la Diversité ce qu'il y a d'infufifant dans nôtre Caractère. En un mot, ou nous ne nous changeons point, ou fi nous nous changeons au point où il convient de le faire ; fi de mauvais que nous étions nous devenons bons, & que nous aquerions un Sens droit, & une Droiture de Cœur que nous n'avions pas, je fuis très perfuadé que nous devons l'attribuer à une caufe plus efficace que ne font ni les Voiages, ni tous les moiens ordinaires que nous emploions pour cela.

Et comment ferions-nous capables de nous changer, & de déterminer

miner les moiens qui doivent produire ces Changemens , puis - que nous ne savons pas encore au juste ce que nous devons être , ce que c'est que d'être *Homme* , que nous n'en avons pas une idée claire & précise , comme nous l'avons sur des choses de moindre importance, sur des Animaux, par exemple, qui sont faits pour l'usage de l'Homme? Personne n'ignore que le Cheval est fait pour la charge , & le Bœuf pour le Joug , que la Vache & la Chevre donnent du Lait , & le Mouton de la Laine , que c'est là l'Essentiel , le Précis de ces Animaux. On n'est point embarrassé non plus sur ce que l'on croit être l'Essentiel des différentes Conditions où l'Homme peut entrer , du Magistrat , du Capitaine , du Marchand, de l'Artisan , & l'on fait des réponses très précises aux questions faites sur ce sujet. Mais on ne dira pas si précisément en quoi consiste l'Es-

essentiel de l'Homme , de l'Homme en lui-même , & indépendamment de ces différentes Conditions ; les hommes là dessus ne conviennent point , & n'ont que des Idées vagues & confuses, dont on n'est point satisfait. Il est certain que l'Homme est une creature très excellente, mais peu connue de soi-même , aussi bien que des autres, & il y a de l'apparence que l'Ordre seul , lorsqu'il y rentre, le peut développer à ses yeux. Il lui convient d'avoir son Occupation & sa Dignité en soi, & de ne se point trouver réduit à être ceci ou cela , pour s'occuper & se faire valoir. Même il doit être au-dessus de tous les Etats où on le peut mettre , quelque élevé qu'ils soient , d'autant plus que tous ces Etats n'ont en vue que le Rétablissement de l'Humanité. Mais depuis que l'Homme a perdu son Occupation & sa Dignité, la Connoissance de ce qui le regarde s'est per-

perdue de même, & dans le Désordre où nous sommes, nous ne faisons pas seulement en quoi notre Occupation & notre Dignité consistent. Comme l'Ordre seul peut nous donner cette Connoissance, je pense qu'il y a un seul moien de rentrer dans l'Ordre : c'est de suivre l'Instinct qui est en nous, l'Instinct qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier Etat de l'Homme, & qui nous est laissé pour nous y ramener. \* Tous les Etres vivans que nous connoissons ont le leur qui ne les trompe point. L'Homme, qui est de tous ces Etres le plus excellent, n'auroit-il point le sien, tel qu'il s'étendit sur tout son Caractere, & qu'il fut aussi sûr qu'étendu. Il l'a sans doute, & cet Instinct est la Conscience, où la Divinité se fait connoître à nous & nous parle. C'est pour ne pas suivre cet Instinct, que sur toutes choses nous devrions cultiver, &  
dans

dans nous mêmes & dans nos Enfans, que nous n'avons pas la Connoissance de l'Homme, & faute de cette Connoissance, nous sommes incertains sur ce qu'il convient de faire pour l'Education des Jeunes gens, & nous ne savons pas à quoi on doit les occuper, pour les empêcher de se jeter dans les Excès où l'Oisiveté & la Jeunesse les portent. Les Pères qui ne sont pas dans l'Humanité eux-mêmes, mais seulement occupez des Etats qui s'y rapportent, n'ont en vuë pour leurs Enfans que ces mêmes Etats, & les y voient dans les mêmes motifs, sans que l'Humanité considérée en soi-même y entre, sans leur inspirer ou faire connoître les Principes qui font l'Homme. De là vient qu'ils en sont embarrassés dans le tems que ceux-ci devoient se montrer Hommes, & où l'on s'aperçoit qu'ils ne le sont point, dans le tems que les Jeunes gens entrent en Age  
de

de raison , sans avoir encore de quoi cacher le défaut d'Humanité, qui paroît en eux, & que les divers Etats à quoi on les destine servent à cacher. Alors les Peres, ne sachant mieux faire, les abandonnent à eux-mêmes & au Hazard, à quoi les réduit naturellement l'Education qu'ils leur donnent : ils les envoient voyager, c'est-à-dire, prendre un Mérite, dont ils ont une idée indéterminée & confuse, & que les Voyages, dans ce qu'ils ont de même d'indéterminé & de confus, doivent leur donner. Les Voyages prouvent parfaitement l'Humanité méconnuë & perduë, que nous allons chercher dans le Monde, sans savoir ce que nous y cherchons, & que nous nous flatons d'avoir trouvée, à mesure que ce que nous trouvons est aparent, & qu'il nous flatte.

Un des principaux avantages de cette nature regarde l'Esprit. Les  
Voyages

Voyages doivent le former aux Jeunes gens, & c'est un des motifs qui pousse davantage à voyager. En effet, c'est sur l'Esprit, en nous donnant lieu de le produire sans cesse, qu'ils doivent operer principalement. Mais cet exercice, outre qu'il nous accoutume à nous faire valoir par l'Esprit, à y placer nô principal Mérite, ce qui ne fait pas un bon Caractère, nous le forme sur le modelle general, qui n'est pas le meilleur. Il nous jette dans l'Imitation, qui ne produit jamais rien de grand; il nous fait envisager le Tour d'esprit comme une chose importante, & nous fait prendre celui qui n'est pas le nôtre, & qui ne nous convient point. Il nous forme l'Esprit à la Décision, plutôt qu'à la Reflexion & au Discernement, & le rend plus hardi que juste. D'ailleurs, en s'affujettissant l'Esprit à un certain Tour, & en l'accoutumant à n'envisager que d'une

ne

ne certaine maniere qui est reçûe, tout ce qui se présente, on le borne autant qu'on le forme, & on le détourne du Nouveau qu'il pourroit produire & qui en fait la Beauté, aussi bien que de la Liberté de penser qui en fait la force. Mais pourquoi nous mettre tant en peine de nous former l'Esprit ? L'Esprit de l'Homme, tout comme son Corps, pourroit bien être de nature à se former & à se déployer de soi-même, à ne demander que du vrai pour se nourrir, & le Commerce de quelques Personnes sensées pour se fortifier, & s'accoutumer à faire ses fonctions. Il ne lui faut que ce qu'il peut avoir facilement, & que chacun trouve dans son Païs. En effet, nous ne devons pas être réduits à aller bien loin, pour chercher ce qui nous est nécessaire ; cela paroît essentiel à une Créature noble comme l'Homme, & même à toute Creature ; & le secours des autres Païs où nous allons

lons voïager, a je ne fai quoi d'étranger à l'Homme, & qui tient du ridicule. Il est vrai que l'Esprit, lors-qu'il se passe des Secours ordinaires, & qu'il se livre à ses propres forces, peut avoir quelque chose d'informe, selon l'idée ordinaire; mais dans cet état il est original; il s'élève & il ose envisager toutes choses par ce qu'elles ont d'essentiel; il se met au-dessus des Expressions & du Tour qui le gênent, aussi bien qu'au dessus des Préjugés qui l'arrêtent, & il est en état de suivre la vérité partout où elle le conduit. C'est, sans doute, le but de la Nature, qui ne met pas tant de Diversité dans le Caractere d'Esprit qu'elle donne aux hommes, afin qu'ils l'effacent en s'imitant les uns les autres, mais pour faire voir ses Richesses, & donner lieu aux hommes à manifester les Merveilles de l'Humanité. Tout cela non-seulement ne nous mène pas à voia-  
ger,

ger, mais on pourroit conclure de là, que de quelque manière que ce soit, c'est un abus que de vouloir se former l'Esprit en lui-même, & indépendamment du Vrai, & de faire consister en cela la principale partie de l'Education que l'on donne aux Jeunes gens. C'est le Cœur qu'il faudroit tâcher de leur former, en leur inspirant des Principes de Droiture & de Probité, sans se mettre tant en peine du reste, qui suivroit assez de soi-même: Les qualitez du Cœur nous dispensent d'avoir celles de l'Esprit & nous ornent suffisamment, ou elles les rectifient & les perfectionnent, & après tout, il n'y a que l'Homme fertile en bonnes qualitez à qui les ornemens de l'Esprit conviennent, comme il n'y a que les Prairies ou les Jardins qui soient ornez de Fleurs. L'Homme en sa Corruption est une terre inculte: Se vouloir former & embellir l'Esprit en cet état, c'est  
semer

semer des Fleurs dans les Broussailles, que toutes les Fleurs du monde ne sauroient embellir. Mais si l'on défriche cette terre, & qu'on lui donne les Soins qu'elle demande, elle s'ornera d'elle-même, en produisant toutes sortes d'herbes, qui auront chacune leur fleur aussi bien que leur vertu.

Un autre grand profit que l'on prétend remporter des Voiages, c'est la Science du Monde. A force de voir des hommes & de lire le grand Livre du Monde, il ne se peut, dit-on, qu'on n'aquiere cette Science, & en cela on a quelque raison. Si par connoître le Monde, on entend connoître le Train du Monde, c'est en voiageant, en voiant les différentes Scenes & les différens Personnages que le Monde nous présente, qu'on peut le connoître. Mais il n'y a pas là de quoi nous donner un grand Contentement, puis-que ce ne sont que  
des

des Manieres ou des Usages , que nous connoissons , des Bienseances qui n'interessent pas le Caractere des Hommes. Toutes ces choses , lors même qu'elles sont telles que nous pouvons les souhaiter , ne concluent rien en faveur de celui qui les a , puis-qu'il dépend d'un Fourbe de les prendre , autant qu'il est de son intérêt de les avoir ; il est même très possible qu'un Honnête homme , un homme tel en effet que les plus belles Aparences pourroient le suposer , les neglige. Cette Science est la même qui se trouve chez tout le Monde , & elle n'aboutit qu'à nous rendre semblables à lui , à mettre un grand prix à ce que nous ne connoissons pas tout à fait sur ce pied là , mais que nous voions estimé par d'autres , que nous suposons savoir ce qu'il vaut & y voir ce que nous n'y voions pas. Il vaudroit mieux connoître l'Homme lui-même que son Masque,

H h

les

les Ressorts qui le font parler & agir , plutôt que son Extérieur , & la Comedie qu'il joue. Cette Connoissance, non-seulement, nous mène à celle de nous mêmes , à quoi toute vraie Connoissance de l'Homme se doit rapporter , mais elle peut avoir son usage , en nous donnant lieu de mettre le prix à des Aparences, qui hors de là nous imposent , & à nous dégouter enfin d'un Genre de vie qui ne fait qu'imposer. La vraie Connoissance du Monde est celle des hommes qui le composent , celle du fond de leur Caractere , & du parti qu'il y a à en tirer ; elle nous fait découvrir des choses directement opposées aux Aparences qui nous attirent , & elle ne peut que faire un effet opposé. Les Voiages ne nous la procurent point , & les Etrangers ne sont ni plus dignes de nôtre Attention , ni plus faciles à connoître , que les gens avec qui nous vivons. Au  
con-

contraire, un des obstacles que nous rencontrons dans cette Etude , c'est un Exterieur qui nous occupe & nous arrête : ces Manieres étrangères , ces circonstances nouvelles détournent nôtre Attention , & contribuent à nous cacher les Hommes ; au lieu que l'Exterieur que nous sommes accoûtumé de voir nous occupe moins , & nous est un moindre obstacle. Au reste , puis-que le Monde est reconnu pour une chose superficielle , & qu'il lui est essentiel de n'être pas approfondi , on demanderoit volontiers par quel endroit la Science du monde fait tant d'honneur à ceux qui l'ont , & qui par là sont rendus Gens du Monde ?

Il y a des Voyageurs qui s'appliquent principalement à l'Etude de la Langue du Païs où ils voient ; ils ont en vuë la Lecture des Livres qui s'y trouvent , & ceux-là sur-tout croient voyager avec pro-

fit, & tirer parti des Nations étrangères. Mais je ne pense pas qu'ils soient mieux fondez que les autres, & il me paroît que cette Etude, & generalement celle des Langues, pourroit bien n'être le plus souvent qu'abus. La Vie est si courte, que cette occupation, étendue au-delà du tems où l'Homme n'est pas propre à autre chose, s'il est vrai qu'il y ait un tems dont cela se puisse dire, a quelque chose de disproportionné & de ridicule. C'est comme si un Ouvrier pressé, & qui n'auroit qu'un jour pour faire son Ouvrage, passoit la matinée à se préparer d'autres Outils que ceux qu'il a déjà, & dont il se sert bien. Même, pour la plûpart des gens, cette Etude a quelque chose de plus vain encore: ils se font un magasin d'Outils, sans en avoir l'usage, sans être Ouvriers. Car je pense que la Lecture des Livres, telle qu'elle est établie dans le Monde, doit  
moins

moins être regardée comme un Ouvrage, que comme un moien de se dispenser de celui que nous devons faire ; que ce n'est qu'un Amusement, qui le plus souvent ne vaut pas mieux que l'Oisiveté même, & que ne valent tant d'autres amusemens qui font perdre le Tems aux hommes. Voyager pour se le procurer, c'est courir après une chose qui ne vaut pas la peine d'être recherchée chez soi, & que nous achetons toujourns trop cher par le Tems que nous y emploions. Laissons-là les Voiages pour un moment, & que j'aie le plaisir de vous dire tout ce que je pense sur la Lecture.

Il me paroît qu'il ne faudroit lire qu'autant qu'il est nécessaire pour un peu d'Instruction, pour dissiper des momens d'ennui, & donner quelque nourriture à l'Esprit, lorsqu'il languit, & qu'il a de la peine à agir soi-même. J'estime qu'il n'y a de bons Livres, ou de Livres

excellens, que ceux que les hommes écrivent dans la Profession qu'ils exercent réellement, & où ils excellent, puis qu'enfin l'on ne connoit bien que ce que l'on connoit par l'Experience. Quelques uns de ceux qui ont fait Profession de Sagesse & de Probité, & qui y ont excellé, ont écrit sur ce sujet, & ces Livres devroient nous suffire. Ils sont distinguez des autres, surtout en ce qu'ils contiennent des Sentimens, qui sont le Langage naturel de l'Homme, de l'Homme qui est dans l'Ordre, qui dit ce qui se passe en lui, & à qui dans sa Simplicité, la voie détournée & pénible du Raisonnement ne doit pas convenir. Nous ne sommes réduits à tant raisonner que faute de cultiver les Sentimens qui sont en nous, & qui ne nous manqueroient pas si nous nous y laissions aller, si nous cultivions l'Humanité qui les produit. Les Sentimens naissent dans  
le

le Cœur, d'une Semence qui y est cachée, & que la seule Inclination pour le Bien, lors - qu'elle est forte autant qu'elle doit l'être, est capable d'animer. Comme ils se forment dans l'Humanité, ils y ont un parfait raport, & les Veritez qu'ils contiennent sont autant conformes à l'Homme que la voie qui les produit lui convient. Les Raisonnemens, lors - que nous nous y abandonnons, & que nous en faisons nôtre principal Langage, étouffent les Sentimens, & comme c'est d'un Goût corrompu qu'ils proviennent, ils nous corrompent le Goût de plus en plus, & nous éloignent de la Simplicité où la Vérité se trouve. L'Homme simple ignore l'art de raisonner, & celui qui a sa véritable Occupation le néglige. Il ne convient qu'au Loisir qui nous jette hors de l'Humanité, & à une fausse Curiosité que ce Loisir engendre, & il faudroit le laisser à ceux

qui font Hommes par la Tête, & en qui il opere & manifeste ses merveilles; au Peuple des Savans, qui font de la Science leur Capital, & qui dans leur Yvresse renoncent aux avantages du Cœur, qu'ils ne reconnoissent pas, & qui se perdent en eux. L'Opiniatreté & les Disputes y prennent la place de l'Amour de la Verité, de la Défiance de soi-même pour la connoître, & de la Moderation propre à la faire connoître aux autres. Je ne saurois m'empêcher de regarder ces gens-là comme les Auteurs de tout ce qu'il y a de mauvais & de ridicule en matiere de Livres, & par consequent, comme les Auteurs d'une des sources de la Corruption, & des folies des hommes: Tant de choses frivoles, tant d'Inutilitez, qu'ils écrivent & qu'ils traitent en choses importantes, sont cause, sans doute, que toutes sortes de gens se mettent à écrire, & remplissent le  
le

le Monde de Riens & de Sotises ;  
& l'exemple d'une Lecture insatiable qu'ils donnent , d'une Vie passée dans la Lecture comme dans ce qui convient à l'Homme , fait son effet aussi , & apprend à lire plus qu'on ne feroit sans cela. En nous éloignant de toute cette Lecture , en laissant à la foule , de quelque espece qu'elle soit , tant de Livres qui sont faits pour elle , & qui , je crois , seroient capables de la rendre foule si elle ne l'étoit déjà , nous aurions l'Esprit moins chargé d'Opinions qui le courbent , & moins accoutumé aux riens qui l'extenuent , & le font devenir à rien ; nous serions plus près de la Verité , en ce que nous nous abandonnerions davantage à ce qui se passe dans le Cœur , à qui la Verité convient , & où elle ne manque guere de faire Impression , si on la laisse faire ; nous ne la mesurerions pas à des Regles qui la bornent , & fur

sur-tout, nous gagnerions beaucoup, en ce que nous ne rejetterions pas ce qui ne s'accorde pas avec ce que nous croions déjà savoir, ce qui nous fait cent fois plus de mal que tout ce que nous sçavons, par le moien de la Lecture, ne nous fait de bien. L'Homme n'est pas fait pour amasser des Idées, & en faire un magasin; mais pour leur donner lieu à se former en lui à chaque occasion, & faire par-là un usage simple de sa Raison; ce n'est que de cette maniere qu'il conserve la Liberté d'esprit, qui fait le fondement du vrai Savoir. On peut dire de tant de gens qui amassent leur Science par une vaste Lecture, de tant de Savans de profession, qu'ils sont plus ignorans que le Vulgaire à qui ils donnent ce nom, qu'ils ignorent davantage la véritable Science de l'Homme, la Science sans quoi toutes les autres, bien loin de l'orner, ne font que

que le rendre hideux, en donnant une espece de Lustre à un Caractère difforme qui n'en doit point avoir. Par cette Science ignorée des Savans, j'entens celle qui connoit le Prix des choses, à quoi il en faut toujours revenir. La plus grande partie de leur Erudition fait voir combien ils en sont éloignez ; elle est fondée sur leur Ignorance, & la prouve, puis-qu'elle consiste dans un ramas de faits & d'Opinions qui ne menent à rien ; dans des Raisonnemens qu'ils font pour étaler l'Art de raisonner, comme les Ecoliers grimpent pour faire voir qu'ils savent grimper. Ces gens-là sont de même plus stupides que d'autres ; puis-qu'ils sont moins capables de se laisser desabuser, & de sentir le Faux & le Vuide de la Profession du monde qui en a le plus, le néant de leur Erudition ; car c'est dequoi il s'agit chez les Savans ; il les faut comme déteindre de leur Scien-

Science, avant que de pouvoir les faire revenir à l'état de nature, où se doit trouver l'Homme, & leur faire recevoir la Verité simple & familiere, qui en fait l'ornement. Ils ont moins que qui que ce soit le Sens droit, l'Attention & la Liberté d'Esprit, qui rendent l'Homme raisonnable & de bon Commerce, qui le rendent Homme, propre pour la Societé. Leur Bibliothèque, assortie à leur Caractère, les remplit & les regle; & l'on est reduit à converser avec eux, sur le pied que l'on converse quelquefois avec des Enfans, que l'on interroge, & de qui l'on s'attend à quelque réponse ingénue. La Nourrice, ou la Mere présente, ne les laisse pas répondre; elle parle pour eux, & leur met chaque parole à la bouche. On devroit comprendre, enfin, que c'est Imbecilité d'Esprit, que de se laisser imposer par toutes ces Inutilitez, que les Savans  
de

de Lecture, qui savent précisément tout ce dont nous n'avons que faire, sont un genre d'Homme dont on se passeroit parfaitement, & dont il seroit très bon que l'on se passât; que ce n'est qu'une Singularité de la Nature, qui pour notre Instruction, nous est mise devant les yeux, si du moins il est permis de charger la Nature de ce bizarre Caractère. Peut-être qu'elle donne à ces gens de l'Inclination pour la Lecture, & de la Capacité pour l'Erudition, comme elle donne à quelques uns de l'Inclination à manger beaucoup, & de la Capacité pour avoir du Ventre; par là elle veut nous faire comprendre le Bien, qu'elle fait à ceux à qui elle donne un Esprit libre & dégagé, propre à agir & à se porter à ce qui lui est propre, à ce qui convient véritablement à l'Homme. Revenons aux Voyages.

Un avantage que l'on fait valoir en leur faveur, & que l'on relève beau-

beaucoup, ce sont les Gens de mérite, les excellens Hommes répandus dans le Monde; c'est là, dit-on, ce qu'il y a à voir, c'est à eux que doivent nous mener les Voiages. Il est vrai, que c'est là ce que l'on peut s'y proposer de plus raisonnable. Puis-que l'on voyage pour voir des hommes, il faut voir ceux d'entr'eux qui sont Hommes véritablement; mais la difficulté est de les trouver, & de ne pas prendre le change là-dessus. Si je devois dire ma pensée sur ce sujet comme sur d'autres, je dirois volontiers de l'Homme de mérite, qu'en quelque façon il ne se voit pas, & après l'avoir fait comme transparent dans une de mes Lettres, je serois tenté, en changeant un peu d'idées sur son compte, de le rendre invisible dans celle-ci. J'entens par cet Homme de mérite, celui qui a des Principes qu'il ne perd point de vue, & à quoi il raporte & ses  
Actions

Actions & ses Discours ; l'Homme qui , ayant autant de Courage que de Raison , non-seulement connoit le Prix des choses , mais ose agir conséquemment , & dont les motifs qui n'ont pas moins que la Divinité pour but , valent encore mieux que les Actions ; l'Homme , en qui la Conscience rentre dans tous ses Droits , & qui tâche par toute sa vie de répondre à l'Intention que le Createur peut avoir eu en le creant , sans quoi il ne conçoit pas que l'on puisse avoir du Mérite. En un mot , l'Homme de mérite est l'Homme , l'Homme fait pour dominer. Et ce n'est point là une énigme , qui ne se puisse expliquer. La Domination de l'Homme s'étend sur le petit Monde, sur lui-même ; soit pour y maintenir l'Ordre, s'il y est , soit pour l'y mettre, s'il n'y est pas. Lors qu'il exerce cette Domination , il est Homme , il est en état d'exécuter la

la Volonté du Createur, & le Createur prend plaisir à la lui faire connoître, à se faire connoître à lui; exterieurement par les Oeuvres de la Creation, & par les Ecrits divins, dont il lui donne l'intelligence nécessaire, & dans son Interieur, par l'Instinct qui le fait dépendre du Createur immédiatement. A mesure que l'Homme approche de cet Etat, à mesure qu'il devient Homme, il devient Homme de mérite, & à mesure qu'il le devient, il paroît moins, & cherche moins à paroître. Comme sa conduite est très simple, & qu'il ne fait que marcher d'un pas égal, droit devant soi, sa Conversation est simple de même, & ne fait qu'exposer naturellement les Sentimens de son Cœur. De toute maniere cet Homme n'est point une chose à voir, un Homme à fournir un Spectacle, & il pourroit se trouver si different de l'idée que l'on s'en fait d'ordinaire, que

que s'il n'a pas quelques qualitez particulieres qui le mettent en vuë, il seroit possible que de cent personnes qui le verroient, il n'y en eut pas deux qui le discernassent. On peut passer bien des jours avec Platon sans le deviner, sans soupçonner que ce soit lui. En arrivant dans sa Ville, on veut voir cet Homme extraordinaire pour qui le Voiage se fait, & l'on est bien étonné quand le fameux Platon se trouve être l'Etranger simple & facile, avec qui l'on a mangé & conversé familièrement, sans faire attention à lui plus qu'à un autre, le Platon que l'on connoit déjà, & que l'on ne connoit que pour un Homme ordinaire.

Mais quels que soient les Gens de mérite, que nous cherchons à connoître, pourquoi les chercher parmi les Etrangers, & que ne tâchons-nous de connoître ceux de nôtre País préferablement à d'au-

I i                    tres ?

tres? Par tout il y a des Gens de mérite, & il ne faut pas s'imaginer, que ce qu'il y a de meilleur sur la Terre, ce qui en fait le Sel, ne s'y trouve pas répandu par tout. Mais par tout ils ne sont pas connus. Tâchons de découvrir ceux qui sont parmi nous; nous aurons peut-être assez à voyager avant que d'arriver jusqu'à eux, & le Voiage ne sera ni moins diversifié, ni moins utile, que si nous allions les chercher bien loin. En voiant de près toutes sortes de gens, dont la Reputation nous est connue, nous verrons combien d'ordinaire la Reputation est fausse; nous connoissons ces Esprits singuliers qui passent pour bizarres, parce qu'ils pensent autrement que les autres, parce qu'ils pensent bien. Nous trouverons dans des gens décriez par quelque grand Défaut qui les rend incommodes, de grandes Qualitez, du Bon-sens, de la Droiture & de la

la Cordialité, qui dédomagent richement de ce que l'on a à supporter en eux, & dans d'autres que l'on regarde comme exempts de blâme, nous ne trouverons pas de quoi nous lier à eux, nous aurons de la peine à y découvrir des Vestiges de l'Humanité. Nous serons étonnez de trouver du Mérite dans de Bonnes gens, qui ne passent que pour cela, & à qui personne ne fait attention; de la Présomption & de la Petiteffe dans la plûpart de ceux qui passent pour de grands Personnages. Nous découvrirons le néant de ces Gens en vogue, que l'on nomme Jolies gens, Gens d'Esprit, & le Faux & le Ridicule des Savans, des gens à Erudition, si nous poulfons nôtre Recherche jusques à eux. En un mot, nous verrons sur nôtre chemin bien des choses à quoi nous ne nous attendions pas, & nous les verrons commodément, & à nôtre aise. Combien cette ma-

niere de voiage ne doit-elle pas être plus agréable que l'autre ? Combien ne fera-t-elle pas plus utile, puis qu'elle nous fait connoître les gens avec qui nous devons passer la Vie ? Si nous en retirons l'avantage de ne plus dépendre de l'Opinion des hommes, que nous reconnoissons pour de si mauvais Juges, ou d'en dépendre moins, nous aurons voyagé avec plus de profit, que si nous avions parcouru tous les Païs de l'Europe.

Si la Connoissance des Gens de mérite n'est pas un motif suffisant pour nous faire voyager, bi n moins encore, doit-on voyager dans l'opinion que les Voiages, par eux-mêmes, servent à nous donner du Mérite. S'il est vrai que le fond de tout Mérite soit la Droiture, ou plutôt que la Droiture & la Probité fassent le Mérite même, par où prétend-on que les Voiages nous en donnent ? Ils nous mettent devant

vant les yeux une Corruption generale , & nous prouvent que la Vertu n'est d'aucun Païs ; car par tout Païs, ce qu'il y a de mauvais est ce qui se présente d'ordinaire, & ce qu'il y a encore de bon demeure caché ; ainsi les Voiages doivent détruire le Mérite dans les Voyageurs , bien plus que l'établir, du moins dans tous ceux qui ne voient de près que des gens ordinaires, & qui font plus d'attention à ce qui est reçu de la Multitude, qu'à des Singularitez, à quoi elle ne met pas le prix , & qu'ils sont incapables d'y mettre eux-mêmes. Quand il n'y auroit que ce seul inconvenient , que les Voyageurs ont toujours devant les yeux le Train ordinaire & corrompu des hommes, qui les confirme dans le leur, & qu'ils ne voient point le peu d'Exemples qui le combattent , il devroit y avoir là dequoi décrediter les Voiages, & le peu d'At-

tention que l'on y fait , prouve parfaitement, que l'on fait voiaager les Jeunes gens par de tout autres motifs , que celui de les voir revenir Honnêtes gens. A l'égard de la plûpart d'entr'eux , on peut dire , que les Voiages sont un moien efficace , pour les affermir dans les mauvaises Dispositions où ils peuvent se trouver , & pour leur persuader que les Plaisirs , les Richesses , la Grandeur , le Luxe , sont les Biens de l'Homme , que sa Felicité consiste à en jouir , & son Habileté à s'en procurer les moiens , ou du moins , qu'il n'y a que certains excès en tout cela qui soient à blâmer ; que les Gens de mérite sont ceux qui rectifient les choses & évitent les Excès , qui sçavent s'accommoder au Temps & faire leurs Affaires , & que c'est là le parti à prendre. Les Voiages sont un moien très propre pour donner aux Jeunes gens un faux Mérite , qui est  
peut-

peut-être plus oposé au vrai Mérite que ne sont tous les Défauts ordinaires, dont on cherche à les corriger. C'est où ils peuvent s'affermir dans la Présomption & dans l'Indocilité, & prendre une Assurance qui acheve de rendre leur Caractère important, autant qu'ils voudroient l'avoir, & y met, pour ainsi dire, la dernière main. Sur ce pied-là, il sera vrai, que les Voiages forment les Jeunes gens, & les Peres, qui d'ordinaire ont les mêmes idées que leurs fils, auront le plaisir de voir l'Education qu'ils leur ont donnée, autorisée, & perfectionnée par les Voiages. Mais voyons de quelle maniere les Voiages se font; après tout c'est là de quoi il s'agit pour en bien juger, & leur mettre leur prix.

Il est établi qu'un Jeune homme, qui a atteint un certain âge, sorte de son País, & cela par la raison que j'ai déjà touchée: Il manque

d'Education & de Mérite ; le Public s'en aperçoit, & ne sauroit faire de lui le cas que l'on voudroit qu'il en fit. Il lui convient donc de s'absenter & de donner lieu au Public de l'oublier, de penser qu'il est allé chercher ce qui lui manque, & qu'il ne peut pas trouver chez lui. Ou si cette raison n'a pas lieu, si c'est un Jeune homme de bonne espérance, il est établi que les Voiages sont le moien de le faire réussir, & c'est dans cette vuë qu'on l'envoie voïager. De maniere ou d'autre, la Couûume veut qu'un Jeune homme sorte de chez soi, qu'il disparoisse pour quelque tems, & voie le Monde. Si cela se peut faire sous la Direction de quelcun qui le gouverne, qui se mette entre le Monde & lui, & lui pare les coups, ce sera d'autant mieux, & si l'Habileté de cet homme peut aller jusqu'à faire servir le Monde corrompu, & qui corrompt,

à

à rendre sage le Jeune homme, on aura tiré, sans contredit, & du Monde & du Gouverneur, tout ce qu'on en peut tirer. D'ordinaire ce n'est pas cela, & je parle des Voyageurs ordinaires. En quel Païs, & de quelle maniere ils passent le tems destiné à leurs Voyages, c'est ce qui n'importe pas beaucoup; ils sont dans les Païs étrangers, & ils y sont tout le tems qu'il faut; cela suffit. Il semble que les differens Caracteres des Nations pourroient, du moins, avoir cet usage, que ceux d'entre les hommes, qui ne feroient venir à bout de se corriger par la Raison, eussent dequoi se corriger avec moins de peine par l'Exemple & par l'Habitude; mais c'est à quoi ils ne font nulle attention, & il faudroit qu'un Hazard bien favorable les conduisit, & leur fit trouver leurs Antipodes, des gens dont le Caractere pût combattre le leur & en prendre la place.

ce. Ils esperent tout des Voiages, & ils ne les dirigent point selon leurs besoins, moins habiles en cela qu'en toute autre chose. Le Marchand à qui il faut de la Laine ne va pas la chercher en Italie, & celui qui veut de la Soye ne passe pas en Angleterre; mais tel manque de Sang froid, & il va en France; on trouve que cet autre en a trop, on voudroit le voir briller, & il voyage en Hollande. Il leur est inutile qu'il y ait des Nations de differens Caractères; ils ne lisent point le grand Livre du Monde pour s'en appliquer ce qui leur convient; ils le feuilletent pour en voir les Estampes, & vont de l'une à l'autre. Ils voient les Bâtimens des Villes où ils passent, les Fortifications, les Eglises, les Colleges, les Hôpitaux, l'Arsenal, la Bibliotheque, les Cabinets de Curiositez &c. Ils vont à la Cour, & voient dîner le Prince; ils se placent sur son passage  
lors-

lors qu'il va à sa Chapelle, ou ils le voient de près dans quelque autre occasion; & l'usage qu'ils prétendent faire de tout cela, c'est d'en parler, c'est de pouvoir dire souvent: *Nous l'avons vu, nous y avons été.* Ils ramassent des choses à raconter, des Singularitez, des Faits qu'ils ont vus, de petites Aventures qui leur sont arrivées, tout ce qui peut servir à la Conversation, qui, sur tout, doit gagner dans les Voyages: semblables aux Enfans qui courent au bord de la Mer, & qui, pour faire voir qu'ils y ont été, qu'ils ont vu la Mer de près, ramassent des Coquilles, ils rapportent chez eux tout ce qui sert à marquer, à faire paroître le Voyageur. Ce qu'ils conçoivent de plus grand, de plus digne d'être vu, ce sont des Spectacles, des Cérémonies, des Pompes, des Solemnitez, des Marches, des Processions, des Mascarades, des Arrangemens qu'un Cours

cours acheve de rendre considerables. Mais sur-tout un Couronnement, qui assemble les hommes de toutes parts, rend les Voiages importants, & fait voir de grandes choses aux Voiageurs. Celui qui assiste à ce Spectacle n'a rien à voir après cela; il s'en retourne chez les Siens, content & comme couronné lui même, & il en est reçu avec vénération. Tous ceux qui savent cette glorieuse circonstance de sa vie s'empressent autour de lui, le regardent attentivement, & pensent à son occasion, qu'il y a des Gens heureux, & qui sont nez pour les rencontres extraordinaires. Mais quand même le Voiageur ne rapporte pas tant que cela de ses Voiages, quand au lieu d'une Conque il n'auroit que des Coquilles à montrer, toujours retourne-t-il chez lui riche & satisfait; il sçait quel est le succès de tout Voiage, & ce qui l'attend à son retour. On ne pen-

pensoit plus à lui, & le voila qui paroît tout à coup, Homme nouveau par là, par l'attention qu'il s'attire, & qui, en effet, lui donne une Contenance nouvelle. La Disposition de toute une Ville, tenue dans l'attente, est changée alors pour lui, & elle change la sienne pour tous ceux qui le voient, au moins pendant tout le tems que la fête dure, & qu'il a dequoi fournir à la Curiosité de ceux à qui il se présente en Spectacle. Avant qu'il soit épuisé, un autre Voiageur arrive, & détourne de dessus lui l'Attention du Public, & celui-là de même est relevé, & garanti d'une trop grande recherche par d'autres qui surviennent, de sorte que les Voiages, quand ils n'auroient pas les avantages qu'on leur attribue, ne laissent pas que de valoir aux Voiageurs tout ce qu'ils en demandent: ils mettent entr'eux & le Public, dequoi se contenter recipro-

proquement. Le Public veut tenir aux Merveilles que le Monde étale, en tenant à des gens qui les aient vûës, & ces gens de leur côté, sont ravis de tenir au Public, par cet endroit, qui les rend un peu Merveilles eux-mêmes, & y tiennent d'autant mieux. De toute maniere, c'est pour le Public que l'on voyage, & c'est le Public qui recompense de la peine de voyager. A envisager les Voïages par là, ils ne seroient pas si inutiles qu'ils le paroissent d'abord, & peut-être qu'on leur trouveroit d'autres usages encore, si on les examinait avec des dispositions plus favorables. Voions ce qui en est; continuons à les considerer par leur beau côté, & revenons à ce que je vous ai dit d'abord sur l'Homme en général, où il se peut que je n'aie pas assez approfondi la matiere.

Il me paroît que les hommes peuvent être envisagez de deux manieres.

nieres. Ils sont Hommes, c'est-à-dire des creatures très nobles, qui valent leur prix par eux-mêmes, par l'Humanité, où ils se montrent douez de toutes sortes de qualitez qui les ornent. On peut aussi les envisager dans les differens Etats qu'ils occupent dans la Société où ils se voient, ou à la Magistrature, ou à la Guerre, ou aux Sciences, ou au Negoce, &c. Ils conviennent assez dans l'idée qu'ils ont de ces differens Etats, & dans le prix qu'ils y mettent, & ils ne sont pas fort incertains, non plus, sur les Préparations que ces Etats demandent pour les remplir selon leurs idées. Mais pour l'Homme en lui-même, pour la simple Humanité, ils n'en ont pas une idée si claire, le cas leur paroît douteux & embarrassant, & ils conviennent seulement en ce qu'ils ne l'envisagent pas comme un Etat suffisant à l'Homme. Mais comme ces differens Etats  
se

se trouvent fondez sur l'Humanité, & que pour être digne Homme d'Etat, ou digne Homme de guerre, il faut être Homme peu ou beaucoup, on trouve qu'il ne convient pas de négliger entièrement l'Humanité, & l'on est réduit à l'adopter en quelque sorte, & à la former chez les Jeunes gens. D'ailleurs, il y a des tems dans la vie, où l'on se trouve réduit à l'Humanité; car, enfin, les Etats particuliers n'ont pas toujours lieu : le Magistrat ne peut pas toujours exercer la Magistrature, ni l'Homme de guerre faire le Guerrier, & ainsi du reste; l'Humanité intervient par-ci, par-là, & devient un Etat à remplir comme les autres. Il faut donc donner quelques Soins à l'Humanité, & en avoir assez pour n'en être pas trouvé dépourvû au besoin. Mais en cela, comme en autre chose, les hommes ont très prudemment compris, qu'il falloit éviter  
les

les Excès, & ne se pas engager si avant dans l'Humanité, qu'on s'y trouvât pris & rendu Homme. Car ils ont devant les yeux l'exemple de ces gens singuliers d'autrefois, connus sous le nom odieux de Philosophes. Ceux là, ou quelques-uns d'entr'eux, prirent leur parti sérieusement, & en s'éloignant des différens Etats, des circonstances de l'Humanité, ils entrèrent dans l'Humanité même; & comme des Gens étrangers au reste du Monde, ils en attirèrent l'Attention, & lui devinrent un Spectacle. Même, de nos tems, si quelqu'un s'aventure dans ces Terres inconnues, s'il y entre trop avant, il court risque de s'y égarer & de s'y perdre, comme ces autres ont fait. Dans cet embarras, le parti qui restoit à prendre, les hommes l'ont pris. Ils conviennent qu'il faut rendre à l'Humanité quelque hommage, puis qu'enfin on est Homme, & il leur paroît

K k

qu'on

qu'on le lui rendroit, en prenant de l'Humanité, l'Exterieur & les Aparences. De là sont venuës toutes sortes de Bien-seances, qu'ils ont établies, & qui servent à augmenter ces Aparences & à leur donner du prix ; & c'est de là que les Voia-ges prennent le leur. On y va voir non-seulement jusques où ceux qui ont l'Aprobation publique, étendent les Aparences de l'Humanité, afin d'être faits comme eux, mais les Voia-ges sont eux-mêmes une preuve, qu'on a sur le sujet de l'Humanité les Sentimens moderez qu'il convient d'avoir ; qu'on met à l'Exterieur de l'Homme le Prix que les hommes sont convenus d'y mettre, & qu'on l'estime assez pour lui sacrifier une partie considerable de la Vie.

Sur ce pied là les Voia-ges pour-roient bien avoir les avantages qu'on leur attribué, & il y auroit moien de les justifier, même dans le détail

détail où j'étois entré. On auroit raison de voyager pour se former l'Esprit, & tâcher de l'avoir fait comme les autres. Il est vrai que les Voiages servent à nous former le Tour d'esprit plus que l'Esprit même; mais c'est ce qui les recommande, puis-que par là ils nous épargnent un grand Travail. Car comme les Aparences de l'Humanité dispensent d'être Homme, les Aparences de l'Esprit dispensent d'avoir de l'Esprit en effet, d'en avoir la Justesse & le Discernement, qui s'aquierent avec tant de peine, & se font si peu remarquer; & les Voiages, en nous donnant de la Routine, qui nous met au-dessus de toute Attention qui gêne, nous mettent au dessus des Gens d'esprit, à qui il arrive si souvent de se trouver gênez. On auroit raison encore de voyager pour connoître le Monde: Les Manieres, qui font l'essentiel de cette Connoissance, se

forment parfaitement par les Voia-  
ges, sinon en voiageant, du moins  
par la Consideration d'avoir voia-  
gé: On prend dès là un air impor-  
tant, une Contenance qui avertit  
que l'on s'attend à recevoir des au-  
tres, tout ce qu'on est prêt de leur  
donner, & qui leur marque le prix  
qu'ils nous doivent mettre. Cela  
est reçu: le Public respecte la Mar-  
que que nous nous mettons, & que  
nous raportons de si loin, & il la  
ratifie. Par là nous avons une ri-  
che ressource dans l'ordinaire de la  
vie, & un préservatif assuré pour  
n'être pas desabusé facilement de  
l'Estime que nous faisons de nous  
mêmes. Nous sommes dispensés  
de l'Attention sur ce qui se passe  
en nous, qui est plus penible qu'au-  
cune autre, & de la Connoissance  
de nous mêmes, qui ordinairement  
est la plus triste de toutes les Con-  
noissances. Dans la Science du  
Monde, lors que pour y exceller  
on

on en fait sa seule, ou du moins sa grande Science , on passe la vie agreablement , content de soi & content des autres , & les Voiages, pour n'être qu'une Promenade dans le Monde , n'en sont pas moins importants ; en nous accoutumant à ne voir que ce qui est devant nous , & à en jouir plutôt qu'à le connoître, à être vûs & goûtez plutôt que connus, ils nous montrent, que pour tirer parti de la vie, il en faut faire de même une Promenade , une Partie de plaisir qui se borne au Présent, & c'est peut-être ce que la plupart des Voiageurs raportent de leurs Voiages. Quant à l'Etude des Langues , à quoi les Voiages nous donnent lieu de nous appliquer, non seulement on en tire le profit d'une Lecture multipliée, qui ajoute aux Connoissances que nous avons déjà amassées d'autres Connoissances, qui continuent à nous dispenser de nous connoître nous mêmes;

mais indépendamment de toute Lecture les Langues sont un ornement; elles suffisent pour faire compter parmi les Savans celui qui les possède, & si elles ne donnent pas beaucoup de satisfaction à l'Esprit, elles lui donnent, du moins, lieu de se reposer, & nous dispensent de le produire. Mais sur tout, les Voiages peuvent nous contenter sur ce qui regarde les Gens de mérite : Il semble que le même Principe qui fait voyager, prépare aux Voyageurs ce qui peut leur convenir ; il forme précisément le Mérite que ces autres cherchent : Des Gens qui parrez de tout ce qui plait ; & qui font entrer dans leur Parure autant de Vertu qu'il est nécessaire, pour la relever & pour passer pour des Hommes vertueux, sont aplaudis généralement. Le Voyageur curieux ne fauroit les manquer dans sa route, non plus que la Ville où il va, & où le grand chemin le mène.

Leur

Leur Exemple ne sauroit guere manquer non plus d'encourager le Voia-  
 geur à se faire de même Homme  
 en vogue, qui fait se parer de tout  
 ce qui est reçu, & aquerir le Mé-  
 rite dont la Réputation est le mo-  
 tif & la recompense. Mais quand  
 les Voiages n'iroient pas jusques là,  
 quand ils ne donneroient pas à un  
 Jeune homme tout le Savoir-faire  
 que ce Mérite demande, ils servi-  
 roient toujourns à lui faire perdre  
 le Caractere des vieux Tems qui lui  
 est opolé; cette Pudeur & cette  
 Modestie qui embarrassent, & que  
 la Nature, lors qu'on la laisse fai-  
 re, conserve aux Jeunes gens, &  
 semble se plaire à en marquer ceux  
 qui sont bien nez. Les Voiages  
 sont un remede éprouvé contre cet  
 Embarras, & par là, sur tout, on  
 pourroit leur mettre leur prix. Il  
 est certain, & tout cela le prouve,  
 que le Mérite couru de nos Tems  
 demande, ou le Caractere hardi

des Peuples, qui par là sont dispensés de voyager, ou des Voiages qui mènent prendre chez ces Peuples cette heureuse Hardiesse, qui fait passer courageusement par dessus l'Age & l'Experience, & transporte la Jeunesse avec toute sa Vivacité dans le Caractère des Hommes faits. De maniere ou d'autre, les Voiages nous dispensent d'un Mérite pénible, & qui ordinairement ne s'acquiert que bien tard, & ils lui en substituent un qui est aisé, & que peu d'années suffisent pour former, un Mérite qui a sur cet autre l'avantage de nous rendre contents de nous mêmes dès que les autres le sont. En un mot, les Voiages nous mettent en état de tirer de nous mêmes le parti que le Monde en tire; c'est à nous à juger s'il est grand, s'il y a de quoi faire de grands profits à voyager.

Mais parlons des Voiages par rapport à nôtre Nation, & parlons en plus

plus sérieusement. Nos Peres ne voiageoient point ; il n'étoit point établi parmi eux de s'en former sur des Modelles étrangers pour se faire valoir. La Droiture, la Franchise, la Fermeté, les ornoient suffisamment, & ils ne savoient pas qu'avec ces qualitez on eut besoin de Manieres, ni que, pour se faire estimer dans son País, il falloit le quitter, & aller chercher au loin de quoi contenter le Public. Avec les Mœurs & le Caractere pris dans leur Domestique, non-seulement ils ont vécu avec Dignité chez eux, mais ils ont porté leurs Mœurs dans les País étrangers, lors qu'ils étoient engagez à y aller ; & après en avoir fait gloire plutôt que d'en avoir eu honte, ils les ont rapporté chez eux. Sans mêler rien d'étranger dans leur Caractere, ils ont vécu avec honneur, & ils en ont laissé à nôtre Nation une Reputation si affermie, que ce n'est qu'a-

qu'après une longue suite d'années, que nous sommes venus à bout de la détruire. Mais aussi, dit-on, ces Bonnes gens, pour ne vouloir pas descendre de leurs Montagnes & se former un peu, étoient merveilleusement simples & grossiers, & n'ont guere jouï de la Vie. Ils en ont jouï plus que nous. Comme chez eux les Plaisirs de la vie ne dépendoient pas des choses étrangères, mais de ce que le País leur fournissoit, ils les ont goûtés tranquillement, & ils ont vécu heureux. Si, par la Grossiereté qu'on leur reproche, on entend l'habitude d'agir & de parler naturellement, & selon le Caractere qui leur étoit propre; si l'on appelle Simplicité l'incapacité de feindre & de se déguiser, de vouloir imposer aux autres par des qualitez empruntées, c'est un nouvel éloge qu'on leur donne; & certainement, s'ils revenoient au Monde, ils feroient gloire de ce  
que

que nous leur reprochons, comme ils nous reprocheroient, sans doute, les choses dont nous faisons gloire. Si l'on pouvoit se transporter dans les Temps passez, comme l'on voyage dans les Païs éloignez, c'est là que l'on pourroit être tenté de voyager. La grossiere Republique d'alors donne l'idée d'un Batiment fait de pieces de Roche, qui a du Grand autant que du Solide; celle d'aujourd'hui, nôtre Nation avec la Politesse & l'Eclat dont elle cherche à se parer, ne présente à l'Imagination que Platre & Vernis; & je suis persuadé que les Manieres, aussi bien que les Mœurs & le Caractere original de nos Peres, avoient plus de véritable Bien-séance, que les Manieres & le Caractere que nous affectons. Chaque Nation a le sien, que la nature lui donne, & qui est assorti au Païs & aux circonstances de ses Habitans. De même chaque Nation a  
ses

ses Manieres comme une suite nécessaire de son Caractère. Il ne faudroit changer ni l'une ni l'autre de ces choses , mais se contenter de les rectifier ; il faudroit cultiver son Caractère , & lui assortir les Manieres. Aller prendre des Manieres étrangères pour les rapporter chez soi , c'est chercher à devenir Etranger dans sa Patrie.

Mais le Mal que nous font les Voiages , ne va pas seulement à changer nôtre ancien Caractère ; ils introduisent parmi nous des Mœurs qui nous perdent , le Luxe dont nous devons nous garder comme de ce qu'il y avoit de plus à craindre pour nous , & qui nous convient moins qu'à quelque Nation que ce soit. Il nous est si peu propre , qu'il nous rend ridicules aux yeux de tout homme raisonnable, de celui même qui est Homme du Monde , & qui aime le Luxe lors qu'il est en sa place. Car celui que l'on voit

voit chez d'autres Nations est proportionné à leurs Richesses, & le nôtre est entierement disproportionné à nôtre Pauvreté, ou si l'on veut, à nos richesses qui s'écoulent d'abord par le Partage qui s'en fait. La folie des Nations étrangères est de dépenser en Luxe leur Superflu; & cette folie, qui est très grande, leur est reprochée par les Gens senez qui sont parmi eux. La nôtre est d'y employer le nécessaire; cela va à l'Extravagance, & je ne sai s'il y a parmi nous beaucoup de personnes qui en soient émuës, & qui la sentent dans toute son étendue. Nôtre Païs n'est pas fait pour le Luxe. Ni le Caractère de ses Habitans, qui, originellement, consiste dans la Cordialité & la simple Droiture, ni le Païs lui-même, qui demande de l'Oeconomie & du Travail, & ne produit que ce qui fert aux simples Besoins de la vie, ne nous donnent lieu de nous écarter

ter d'un Genre de vie simple, & le Luxe nous est tellement étranger, que non-seulement il n'est connu parmi nous que par le moien des Voiages, que nous faisons chez d'autres Peuples, mais que même tout ce qui y sert nous vient de chez eux; c'est ce qui acheve de le rendre ruineux pour nous. C'est encore le Luxe & tout ce Train de vie voluptueux, qui entraîne après eux l'abandon & la négligence des Soins domestiques, bannit des Familles la Tranquilité & la Douceur, & les remplit de Desordre. C'est le Luxe qui nourrit l'orgueil, l'Avantcoureur des Chûtes, qui aveugle les hommes, les met au-dessus des Précautions, & leur fait prendre de fausses mesures; l'Orgueil qui les rend odieux, autant que le Luxe les rend ridicules, & qui rompt l'Union qui fait la force & la sûreté des Peuples. L'Orgueil devoit aussi peu entrer chez nous que le Luxe;

Luxe, puis-que nous sommes aussi petits, en comparaison des Nations qui nous environnent, que nous sommes pauvres. Mais, sur tout, le Luxe est mauvais pour nous, en ce qu'il nous met dans la nécessité d'amasser le Bien qui nous manque pour y fournir. De là on s'en fait une d'entrer dans les Emplois, & l'on a recours à toutes sortes de moyens pour y parvenir; de là viennent ou s'augmentent la Fraude, le Parjure, les Extorsions, & toutes ces Actions odieuses qui rendent les hommes qui les commettent, & les Peuples où ces choses deviennent ordinaires, cent fois plus affreux, que tout le Luxe du Monde ne sauroit les parer. Toutes les mauvaises suites que le Luxe peut avoir, & celles là même qu'ailleurs il n'a point, il les a pour nous : il se trouvera, enfin, que la Dissipation des Biens est le moindre mal qu'il nous cause, & si elle étoit un remède

mède pour nous en délivrer, je ne  
fai si l'on ne pourroit pas la regarder  
comme un Bien plutôt que  
comme un Mal. S'il s'agissoit encore  
d'introduire le Luxe parmi nous  
ou de s'en préserver, un Homme  
sensé qui fait combien peu il nous  
convient, s'il ne pouvoit pas réussir  
de nous en dissuader par de  
bonnes raisons, pourroit être tenté  
de l'introduire, afin qu'on en fit  
un Essai, bien persuadé qu'on le  
détesterait, dès qu'on en verroit les  
suites. Mais en cela il se tromperoit,  
le Luxe éblouit & corrompt  
les hommes à un point, qu'ils en  
deviennent comme insensés; du  
moins fait-il cet effet sur ceux à  
qui il est étranger, & qui, ne l'ayant  
que par imitation, l'outrent & ne  
savent pas se régler sur les moïens  
qu'ils ont pour y fournir. L'expérience  
nous le fait voir: Celui qui  
voit sa ruine devant lui, continue  
le Train qui l'y mène, & celui qui  
y

y voit tomber son Voisin , ne s'é-  
 fraie point , il ne songe qu'à ren-  
 cherir sur lui , & se hâte de s'y  
 jetter de même. La Mere & les  
 Enfans se joignent au Pere de Fa-  
 mille , & sont d'accord avec lui sur  
 cet article ; ou si le mal vient d'eux ,  
 le Pere de famille n'a pas la force  
 de resister à sa Femme & à ses En-  
 fans , & fait enfin comme eux ; de  
 maniere ou d'autre , tous vont à leur  
 ruine & se perdent de concert. Le  
 Luxe & les mœurs étrangères en-  
 trent même chez les Gens senez ,  
 & les rendent semblables à ceux  
 qui ont perdu le Sens ; ils ne se  
 ruinent pas , mais ils donnent à  
 d'autres l'exemple d'un train de vie  
 qui les ruine , & leur Exemple prin-  
 cipalement seduit & fait du mal.  
 Tout cela rend les mauvais moiens  
 d'amasser du Bien , & de reparer  
 les Richesses dissipées , plus usitez ;  
 ils perdent enfin ce qu'ils ont d'in-  
 fame , & deviennent même supor-

tables aux gens qui auparavant les detestoient. Le Train de vie d'aujourd'hui, en entrant chez eux, les charme, & en fait comme autant de Statuës : La Republique en est ornée ; leur Attitude est celle d'Honnêtes gens, portez à faire leur Devoir, & hors de là ils le font ; mais il s'agiroit de le faire en cette occasion, de rompre le Charme, & d'empêcher que les Mœurs étrangères ne nous fissent tout le mal que nous en avons à craindre, qu'elles ne nous perdissent entierement.

Le Luxe & les Voiages, joints ensemble, entraînent après eux un Train de vie qui les assortit, & qui est aussi pernicieux qu'il a les Apparences belles & honnêtes : Je veux parler, sur tout, de la Liberté que les Jeunes gens des deux Sexes ont de se voir en tout tems, de passer les Jours entiers ensemble, & de faire de leurs Plaisirs l'ordinaire de la vie. Quand il seroit vrai que  
d'au-

d'autres Nations nous en donnaissent l'Exemple, ce qui n'est point, pas du moins sur ce qui regarde le Train de vie des Filles, puis-que nulle part elles n'ont la Liberté de voir les hommes en particulier, toujours seroit-ce une maniere de vivre contraire à la Bienfiance, & que toute la retenue que l'on y peut supposer ne sauroit justifier, ni empêcher que les suites n'en soient très mauvaises. Il est certain que les Filles, en voyant tous les jours de Jeunes gens, & en les voyant familièrement, perdent la Pudeur, la Timidité, la Modestie & le Gout pour le Genre de vie retiré, qui convient à leur Sexe. Le Mariage, qui doit mettre fin à ce Genre de vie, au lieu d'être pour elles un Etat doux & heureux, leur devient, en cas qu'elles épousent des hommes raisonnables, & qui sachent gouverner leur Maison, un Etat de Contrainte, un malheureux Etat;

& si elles épousent des hommes qui soient dans le gout des Plaisirs, elles continuent leur premier Train de vie, qui convient aussi peu à des Femmes qu'à des Filles, & aussi peu au Mari qu'à la Femme, & c'est de ces deux maux celui qui est le plus à craindre, & qui arrive le plus ordinairement. Ce Commerce trop familier a encore cet inconvenient, que, de part & d'autre, on s'en estime moins, & qu'on s'épouse dans de mauvaises Dispositions; & par là le fondement d'un bon Mariage, qui consiste dans une Estime reciproque, est ébranlé même avant qu'on s'épouse. Les Filles prennent gout à voir les Hommes en general; elles ont de la peine ensuite de se fixer à leurs Maris, & d'avoir pour eux un entier Attachement. Les Hommes de même se laissent aller au plaisir de la Diversité, & s'éloignent de l'Union étroite qui fait la Douceur du Mariage. De tout cela viennent les Divisions,

les Querelles & la recherche des Plaisirs étrangers, que les Divisions augmentent. Enfin, le Crime vient de là dans quelques-uns, & dans d'autres une Insensibilité pour ce qu'il a d'horrible; & c'est là ce qui se répand, enfin, & qui aplanit le chemin à toute Corruption. De là vient encore la mauvaise Education des Enfans, qui rend le Mal sans ressource. Il est certain que des Personnes adonnées au Plaisir, au point où les Mœurs de nos Temps les portent, quand même l'extrême Corruption ne s'y trouveroit pas, & qu'ils auroient quelque envie de bien faire, sont incapables de donner à leurs Enfans une bonne Education. L'Exemple d'une Vie passée dans les Plaisirs, prévaut à tous les Enseignemens qu'ils peuvent leur donner, & les corrompt; Les Enfans s'éloignent de la Simplicité, & s'accoutument à la Bagatelle, aux Aparences, à la Vanité, au Dégui-

sement , ils se forment l'idée d'un faux Mérite , qui les écarte plus que tout autre chose de celui où l'Homme doit tendre , de l'Ordre où il doit rentrer. Si ce Train de vie empêche les hommes de s'aquitter des Devoirs domestiques , il n'est pas moins en obstacle aux Devoirs de la Magistrature : ceux qui y entrent y portent la Corruption qu'ils ont introduite dans leur Famille , & bien loin de remédier aux Abus , ils les autorisent & les rendent généraux , par l'Exemple qu'ils en donnent , aussi bien que par les raisons qu'ils trouvent pour les justifier. Au reste , tous ces Rafinemens , & cette espece de Politesse que l'on affecte , & par où l'on prétend faire valoir les Mœurs d'aujourd'hui , sont précisément , & par eux-mêmes , ce que nôtre Nation devoit dédaigner. Ces choses là conviennent aussi peu au Caractere mâle , que la Nature nous a donné,  
que

que du fard & des ornemens de femme, conviendroient à un homme. Combien ne devons nous pas les avoir en averfion, fi elles nous font dégénérer, & devenir femmes en effet, & qu'elles entraînent après elles une Corruption & des Indignitez, qui achevent de nous rendre méconnoiffables.

Mais quels Devoirs n'ont pas dans ces circonftances les Gens de bien, qui par les Emplois qu'ils occupent font Hommes publics ? Ils en ont de très grands fans doute, & à quelque prix que ce foit ils doivent tenir ferme contre les Mœurs étrangères, contre le Luxe & la Corruption qui nous perdent. A la vérité, il y a plaifir à combattre le Luxe, puis qu'il ne s'agit que d'apaiser, par de bonnes raifons, un Genre de vie fimple & fenfé, où tout nous porte. De toutes les tâches de l'Homme de bien, c'est la plus aifée, & on ne comprend point

que si peu de gens prennent gout à se la choisir. Mais pour la resistance que l'on doit à la Corruption que le Luxe produit, elle demande quelque chose de plus qu'une Resolution ordinaire, & il y a des cas où, pour faire tout son Devoir, il faut une Vertu héroïque, une Force qui ne se trouve point avec le Luxe & dans une Vie molle. Mais aussi tout homme qui veut faire son Devoir dans la Magistrature est appellé à cette espece de Heroïsme: en entrant dans cette Profession, il entre dans une Guerre contre tout ce qui est vicieux & corrompu, & il doit s'attendre à des occasions, où il s'agit de s'exposer, ou de ne pas faire son Devoir, de manquer à la Patrie au besoin. Je pense qu'il n'y a personne qui ne convienne, que tout Homme de bien doit s'exposer, & se sacrifier pour elle, plutôt que de lui manquer. J'ajouterois

vo-

volontiers une reflexion à cela : Les Honnêtes gens ont généralement une Maxime qui les borne, & les empêche de donner à la Patrie tout le secours que les cas importans exigent. Ils se contentent de lui vouër leurs suffrages, & ils ne se croient pas obligez de soutenir ces Suffrages personnellement, & autant qu'ils pourroient le faire; par la raison, disent-ils, que le plus souvent ils n'avanceroient rien, & ne feroient que se commettre. En cela, je pense qu'ils se trompent; il me paroît, que tout Homme de bien, qui est dans les Emplois, doit faire peu d'attention au succès, lors qu'il se porte à ce qui est juste & nécessaire; qu'il doit s'appliquer entièrement à son Devoir, pour le faire dans toute son étendue; & ce Devoir est fort simple, & ne dépend, ni de la résolution d'un autre à faire le sien, ni de tant de mesures prises pour réussir. Le Succès

cès de toute Entreprise est l'affaire de la Providence, qui a mille moïens de faire réussir ses Desseins , & la Conduite des Gens de bien, dans les cas qui se présentent, est de plus grande importance à ses yeux que le Succès même. Si elle le fait dépendre de la Conduite des hommes, ce n'est que pour les mettre à l'épreuve, & leur donner lieu de faire leur Devoir. Mais quand le Succès ne s'en suivroit pas , les Gens de bien ont fait ce qui dépendoit d'eux , & ce n'est pas par leur faute que ce qui étoit juste n'a pas eu lieu ; c'est une Consolation & pour eux & pour tout le Païs, puis-que le Salut de tout le Païs repose principalement sur les Gens de bien. Tout Homme qui est Homme public, doit faire pour sa Patrie ce que Socrate fit pour la sienne; au hazard de se trouver seul, & de se charger de la Haine & de la Violence de tous ceux à qui il s'oppose,

s'oppose, il doit tenir ferme contre ce qui la rend coupable, & éloigner d'elle le reproche de l'Impunité, qui semble avouër le Mal & le cultiver, & il ne faudroit qu'un petit nombre de personnes de l'ancien Caractere de nôtre Nation, pour lui rendre cet important Service.

Heureuse Nation, si elle revenoit à foi, & si elle savoit jouir de ses avantages. La Simplicité & la Droiture ont été son partage; elle en étoit ornée naturellement, tandis que d'autres se paroient du Faste & des vains ornemens qu'il fait rechercher. Dans sa Simplicité elle a puisé des Forces qui l'ont renduë supérieure à des Ennemis puissans, & ce qu'ils méprisoient en elle leur a été fatal; elle s'est fait rechercher dans sa Droiture, & par son Caractere original elle s'est élevée au-dessus des autres Nations, autant qu'elle s'abaisse à présent au-dessous d'elles

d'elles en les imitant ; jamais Nation n'eut moins sujet de se lasser de son Caractere. Comment se peut-il que nous l'ayons quitté, pour nous mettre dans la foule des Imitateurs , & que nous préférions à des Realitez qui nous étoient propres , des Aparences qui ne nous conviennent pas , & qui nous jettent dans des voies détournées, qui nous conviennent moins encore ? Il semble que la Providence qui gouverne le Monde, ait voulu que parmi les Nations il y en eut une droite & simple , qui manquant de grandes Richesses , aussi bien que d'occasions à de grands Plaisirs, ne fut pas dans la tentation de se laisser aller au Luxe. Une heureuse Obscurité , un Genre de vie éloigné de toute Ostentation , autant que de toute Mollesse, devoit nous attacher à nos Montagnes & nous y affermir. Dans cette Situation la Providence nous vouloit conserver

ver exemts des Troubles & des Agitations qui travaillent le reste du Monde, & nous proposer pour exemple ; elle vouloit recompenser en nous un reste d'Ordre, conservé à la vuë de toute la Terre, un Caractère perdu parmi les Nations opulentes & voluptueuses. Comment, encore une fois, nous en sommes-nous lassés, & qu'avons-nous vu chez les Nations si souvent malheureuses, & ravagées dans leur Pompe, si souvent desunies entre elles par leurs Rafinemens & leurs voies obliques, qui nous ait fait naître l'envie de leur ressembler ? Comment nous sommes nous fait un plan, que jamais nous ne pourrions remplir, & bien moins encore le soutenir, un Plan où il y auroit toujours du ridicule, quand même nous le remplirions ? Comment des Gens s'entendent-ils s'accommoder d'un peu de Faute, que le reste n'assortit point, & qui  
ne

ne fait que mettre de la difformité dans leur Train de vie, d'un peu d'Eclat, qui n'est soutenu que par l'Avarice ou par l'Epargne fordide, semblable à celui d'une Lampe, dont la mauvaise huile infecte le lieu qu'elle doit éclairer? Après avoir été vaincus par les Mœurs étrangères, dont il dépendoit de nous de nous garantir, & après avoir joint à ces Mœurs d'autres Mœurs plus mauvaises encore, que nôtre propre Corruption, montée au plus haut degré, a produites, il est à craindre que nous n'expérimentions à d'autres égards le sort des Peuples étrangers, & qu'après en avoir été si long-tems les Spectateurs, nous ne leur servions de Spectacle à nôtre tour. Les Gens sènsèz, qui ont vû les Mœurs étrangères, le Luxe & la vie licentieuse de la Jeunesse s'introduire parmi nous, ont prévû dès lors la ruine de la Nation, & l'ont prédite; & ceux qui  
au-

aujourd'hui voient toutes ces choses portées au plus haut point où elles puissent monter, s'en souviennent & ne peuvent qu'envisager la chute de la Nation comme prochaine. Il y en a parmi eux qui en ont de tristes Présentimens. Je vous embrasse, Monsieur, de très bon cœur.

E I N.

REV. LES. VOINCEZ.

200 20101 3 102 1012 1013

1950

1000

1915

44